Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LES MILLE ET UNE NUIT
D. Cofter f.

LES MILLE ET UNE NUIT

CONTES ARABES.

Traduits en François par Mr. GALLAND, *Professeur & Lecteur Royal en Langue Arabe & Antiquaire du Roi.*

TOME NEUVIEME.

Nouvelle Edition, revûe & corrigée.

A LA HAYE,

Chez JEAN MART. HUSSON.

M. DCC. LXI.

TABLE

du IXme. Tome.

Hiſtoire du Dormeur éveillé, page 3
Hiſtoire d'Aladdin, ou de la Lampe merveilleuſe, 238

KONINKLIJKE BIBLIOTHEEK

LES

LES MILLE ET UNE NUIT, CONTES ARABES.

TOME NEUVIEME.

La Sultane Scheherazade venoit de raconter l'Hiſtoire de Ganem avec tant d'agrement, que le Sultan des Indes, ſon époux, ne put s'empêcher de lui témoigner qu'il l'avoit entendue avec un très grand plaiſir. SIRE, lui dit la Sultane, je ne doute pas que vôtre Majeſté n'ait eu bien de la ſatisfaction d'avoir vû le Calife Haroun Alraſchid chan-

ger de ſentiment en faveur de Ganem, de ſa mère & de ſa ſoeur Force des cœurs ; & je crois qu'elle doit avoir été touchée ſenſiblement des diſgraces des uns & des mauvais traitemens faits aux autres. Mais je ſuis perſuadée que ſi votre Majeſté vouloit bien entendre l'hiſtoire du *Dormeur éveillé*, au lieu de tous ces mouvemens d'indignation & de compaſſion que celle de Ganem doit avoir excitée dans ſon cœur & dont il eſt encore ému, celle cy au contraire ne lui inſpireroit que de la joye & du plaiſir.

Au ſeul titre de l'hiſtoire dont la Sultane venoit de lui parler, le Sultan, qui s'en promettoit des avantures toutes nouvelles & toutes rejouïſſantes, eut bien voulu en entendre le récit dès le même jour ; mais il étoit tems qu'il ſe levât ; c'eſt pourquoi il remit au lendemain à entendre la

Sul-

Sultane Scheherazade, à qui cette Hiſtoire ſervit à ſe faire prolonger la vie encore pluſieurs nuits & pluſieurs jours. Ainſi le jour ſuivant après que Dinarzade l'eut eveillée, elle commença à lui raconter en cette manière.

LE DORMEUR EVEILLE'.

HISTOIRE.

Sous le regne du Calife Haroun Alraſchid, il y avoit à Bagdad un marchand fort riche, dont la femme étoit déja vieille. Ils avoient un fils unique nommé Abou Haſſan, âgé d'environ trente ans, qui avoit été élevé dans une grande retenue de toutes choſes.

Le marchand mourut, & Abou Haſſan, qui ſe vit ſeul heritier, ſe mit en poſſeſſion des grandes ri-

cheſſes que ſon père avoit amaſſées pendant ſa vie avec beaucoup d'épargne & avec un grand atachement à ſon négoce. Le fils, qui avoit des vues & des inclinations diférentes de celles de ſon père, en uſa auſſi tout autrement. Comme ſon père ne lui avoit donné d'argent pendant ſa jeuneſſe, que ce qui ſufiſoit préciſément pour ſon entretien, & qu'il avoit toujours porté envie aux jeunes gens de ſon âge, qui n'en manquoient pas, & qui ne ſe refuſoient aucuns des plaiſirs auxquels la jeuneſſe ne s'abandonne que trop aiſément, il réſolut de ſe ſignaler à ſon tour en faiſant des dépenſes proportionnées aux grands biens dont la fortune venoit de le favoriſer. Pour cet éfet il partagea ſon bien en deux parts: l'une fut employée en acquiſition de terres à la campagne & de maiſons dans la ville, dont

il

il ſe fit un revenu ſuffiſant pour vivre à ſon aiſe, avec promeſſe de ne point toucher aux ſommes qui en reviendroient, mais de les amaſſer à meſure qu'il les recevroit. L'autre moitié, qui conſiſtoit en une ſomme conſidérable en argent comptant, fut deſtinée à reparer tout le tems qu'il croyoit avoir perdu ſous la dure contrainte où ſon père l'avoit retenu juſqu'à ſa mort. Mais il ſe fit une loi indiſpenſable, qu'il ſe promit à lui même de garder inviolablement, de ne rien dépenſer au delà de cette ſomme dans le déréglement de vie qu'il s'étoit propoſé.

Dans ce deſſein Abou Haſſan ſe fit en peu de jours une ſocieté de gens à peu près de ſon âge & de ſa condition, & ne ſongea plus qu'à leur faire paſſer le tems très agréablement. Pour cet éfet il ne ſe contenta pas de les bien re-

regaler les jours & les nuits ; de leur faire des feſtins ſplendides où les mets les plus délicats & les vins les plus exquis étoient ſervis en abondance : il y joignit encore la muſique en y apellant les meilleures voix de l'un & de l'autre ſexe. La jeune bande de ſon coté, le verre à la main, meloit quelquefois ſes chanſons à celles des muſiciens & tous enſemble ils ſembloient s'acorder avec tous les inſtrumens de muſique dont ils étoient acompagnés. Ces fêtes étoient ordinairement terminées par des bals, où les meilleurs danſeurs & baladins de l'un & de l'autre ſexe de la ville de Bagdad étoient apellés. Tous ces divertiſſemens renouvellés chaque jour par des plaiſirs nouveaux jettèrent Abou-Haſſan dans des dépenſes ſi prodigieuſes, qu'il ne put continuer une ſi grande profuſion au delà d'

une

une année. La groſſe ſomme qu'il avoit conſacrée à cette prodigalité & l'année finirent enſemble. Dès qu'il eut ceſſé de tenir table ouverte ſes amis diſparurent : il ne les rencontroit pas même en quelque endroit qu'il allât. En éfet ils le fuyoient dès qu'ils l'apercevoient, & ſi par hazard il en joignoit quelqu'un & qu'il voulut l'arreter, il s'excuſoit ſur diferens prétextes.

Abou Haſſan fut plus ſenſible à la conduite étrange de ſes amis qui l'abandonnoient avec tant d'indignité & d'ingratitude après toutes les démonſtrations & les proteſtations d'amitié qu'ils lui avoient faites d'avoir pour lui un atachement inviolable, qu'à tout l'argent qu'il avoit dépenſé avec eux ſi mal à propos. Triſte, reveur, la tête baiſſée & avec un viſage ſur lequel un morne chagrin étoit dépeint, il entra dans

l'apartement de ſa mère, & s'aſſit ſur le bout du ſofa aſſez éloigné d'elle.

Qu'avez-vous donc, mon fils, lui demanda ſa mère en le voyant en cet état? Pourquoi êtes vous ſi changé, ſi abatu & ſi diférent de vous même? Quand vous auriez perdu tout ce que vous avez au monde, vous ne ſeriez pas fait autrement. Je ſai la dépenſe éfroyable que vous avez faite, & depuis que vous vous y êtes abandonné, je veux croire qu'il ne vous reſte pas grand' argent. Vous étiez maitre de votre bien, & ſi je ne me ſuis point opoſée à votre conduite dereglée, c'eſt que je ſavois la ſage précaution que vous aviez priſe de conſerver la moitié de votre bien. Après cela je ne vois pas ce qui peut vous avoir plongé dans cette profonde mélancolie.

Abou Haſſan fondit en larmes

à ces paroles, & au milieu de ſes pleurs & de ſes ſoûpirs, il s'écria: Ma mère! je connois enfin par une expérience bien douloureuſe, combien la pauvreté eſt inſupportable. Oui je ſens vivement, que comme le coucher du ſoleil nous prive de la ſplendeur de cet aſtre; de même la pauvreté nous ôte toute ſorte de joye. C'eſt elle qui fait oublier entiérement toutes les louanges qu'on nous donnoit & tout le bien que l'on diſoit de nous avant que d'y être tombés: elle nous réduit à ne marcher qu'en prenant des méſures pour ne pas être remarqués, & à paſſer les nuits en verſant des larmes de ſang. En un mot celui qui eſt pauvre n'eſt plus regardé même par ſes parens & par ſes amis, que comme un étranger. Vous ſavez, ma mère, pourſuivit-il, de quelle manière j'en ai uſé avec mes amis depuis un an. Je leur ai fait toute

la bonne chère que j'ai pû imaginer, juſqu'à m'épuiſer, & aujourdhui, que je n'ai plus dequoi la continuer, je m'aperçois qu'ils m'ont tous abandonné. Quand je dis que je n'ai plus de quoi continuer à leur faire bonne chère, j'entens parler de l'argent que j'avois mis à part pour l'employer à l'uſage que j'en ai fait. Pour ce qui eſt de mon revenu, je rens graces à Dieu de m'avoir inſpiré de le réſerver, ſous la condition & ſous le ſerment que j'ai fait de n'y pas toucher pour le diſſiper ſi follement. Je l'obſerverai ce ſerment, & je ſai le bon uſage que je ferai de ce qui me reſte ſi heureuſement. Mais auparavant je veux éprouver juſqu'à quel point mes amis, s'ils méritent d'etre apellés de ce nom, pouſſeront leur ingratitude. Je veux les voir tous l'un après l'autre, & quand je leur aurai repréſenté les éforts que j'

ai

ai fait pour l'amour d'eux, je les ſolliciterai de me faire entr'eux une ſomme qui ſerve en quelque façon à me relever de l'état malheureux où je me ſuis réduit pour leur faire plaiſir. Mais je ne veux faire ces démarches, comme je vous ai déja dit, que pour voir ſi je trouverai en eux quelque ſentiment de reconnoiſſance.

Mon fils, reprit la mère d'Abou Haſſan, je ne prétens pas vous diſſuader d'exécuter votre deſſein; mais je puis vous dire par avance, que votre eſpérance eſt mal fondée. Croyez-moi, quoique vous puiſſiez faire, il eſt inutile que vous en veniez à cette épreuve: vous ne trouverez de ſecours qu'en ce que vous vous êtes reſervé par devers vous. Je vois bien que vous ne connoiſſez pas encore ces amis, qu'on appelle vulgairement de ce nom parmi les gens de votre ſorte,

mais vous allez les connoitre. Dieu veuille que ce ſoit de la manière que je le ſouhaite, c'eſt à dire, pour votre bien. Ma mère, repartit Abou Haſſan, je ſuis bien perſuadé de la vérité de ce que vous me dites: je ſerai plus certain d'un fait qui me regarde de ſi près, quand je me ſerai éclairci par moi-même de leur lâcheté & de leur inſenſibilité.

Abou Haſſan partit à l'heure même & prit ſi bien ſon tems qu'il trouva tous ſes amis chez eux. Il leur repréſenta le grand beſoin où il étoit & les pria de lui ouvrir leur bourſe pour le ſecourir éficacement. Il promit même de s'engager envers chacun d'eux en particulier, de leur rendre les ſommes qu'ils lui auroient prêtées dès que ſes afaires ſe ſeroient rétablies, ſans néanmoins leur faire connoitre que c'étoit en grande partie à leur conſidération

tion qu'il s'étoit ſi fort incommodé, afin de les piquer davantage de généroſité. Il n'oublia pas de les leurrer auſſi de l'eſpérance de recommençer un jour avec eux la bonne chère qu'il leur avoit déja faite.

Aucun de ces amis de bouteille ne fut touché des vives couleurs, dont l'affligé Abou Haſſan ſe ſervoit pour tâcher de les perſuader. Il eut même la mortification de voir, que pluſieurs lui dirent nettement qu'ils ne le connoiſſoient pas & qu'ils ne ſe ſouvenoient pas même de l'avoir vu. Il revint chez lui le cœur pénétré de douleur & d'indignation. Ah ma mère! s'écria-t'il, en rentrant dans ſon apartement, vous me l'aviez bien dit: au lieu d'amis, je n'ai trouvé que des perfides, des ingrats, & des méchants indignes de mon amitié. C'en eſt fait, je rénonce à la leur & je vous pro-

mets de ne les revoir jamais.

Abou-Haſſan demeura ferme dans la réſolution de tenir ſa parole. Pour cet éfet, il prit les précautions les plus convenables pour en éviter les ocaſions. Et afin de ne plus tomber dans le même inconvenient, il promit avec ſerment de ne donner à manger de ſa vie à aucun homme de Bagdad. Enſuite il tira le cofre fort, où étoit l'argent de ſon revenu, du lieu où il l'avoit mis en reſerve & le mit à la place de celui qu'il venoit de vuider. Il réſolut de n'en tirer pour ſa dépenſe de chaque jour qu'une ſomme reglée & ſufiſante pour regaler honêtement une ſeule perſonne avec lui à ſouper. Il fit encore ſerment, que cette perſonne ne ſeroit pas de Bagdad, mais un étranger qui y ſeroit arrivé le même jour & qu'il le renverroit le lendemain mâtin, après lui avoir donné le

cou-

couvert une nuit ſeulement.

Selon ce projet, Abou-Haſſan avoit ſoin lui-même chaque matin de faire la proviſion néceſſaire pour ce régal, & vers la fin du jour il alloit s'aſſéoir au bout du pont de Bagdad, & dès qu'il voyoit un étranger de quelque état, ou condition qu'il fut, il l'abordoit civilement & l'invitoit de même à lui faire l'honneur de venir ſouper & loger chez lui pour la premiere nuit de ſon arrivée, & après l'avoir informé de la loi qu'il s'étoit faite, & de la condition qu'il avoit miſe à ſon honêteté, il l'emmenoit en ſon logis.

Le repas dont Abou-Haſſan régaloit ſon hôte n'étoit pas ſomptueux; mais il y avoit ſufiſamment dequoi ſe contenter. Le bon vin ſur tout n'y manquoit pas. On faiſoit durer le repas jusques bien avant dans la nuit: & au lieu d'entretenir ſon hôte d'afai-

res

res d'état, de famille ou de negoce, comme il arrive fort ſouvent, il afectoit au contraire de ne parler que de choſes indiférentes, agréables & réjouïſſantes. Il étoit naturellement plaiſant, de belle humeur & fort divertiſſant, & ſur quelque ſujet que ce fût, il ſavoit donner un tour à ſon discours capable d'inſpirer la joye aux plus mélancoliques.

En renvoyant ſon hôte le lendemain matin, en quelque lieu que vous puiſſiez aller, lui diſoit Abou-Haſſan, *Dieu vous préſerve* de tout ſujet de chagrin. Quand je vous invitai hier à venir prendre un repas chez moi, je vous informai de la loy que je me ſuis impoſée. Ainſi ne trouvez pas mauvais ſi je vous dis que nous ne boirons plus enſemble, & même que nous ne nous verrons plus ni chez moi ni ailleurs : j'ai mes raiſons à en uſer ainſi. Dieu vous conduiſe.

Abou-

Abou-Haſſan étoit exact dans l'obſervation de cette règle: il ne regardoit plus les étrangers qu'il avoit une fois reçu chez lui, & il ne leur parloit plus. Quand il les rencontroit dans les rues, dans les places, ou dans les aſſemblées publiques, il faiſoit ſemblant de ne les pas voir: il ſe détournoit même pour éviter qu'ils ne vinſſent l'aborder; enfin il n'avoit plus aucun commerce avec eux. Il y avoit du tems qu'il ſe gouvernoit de la ſorte, lorsqu'un peu avant le coucher du ſoleil, comme il étoit aſſis à ſon ordinaire au bout du pont, le Calife Haroun Alraſchid vint à paroitre; mais déguiſé de maniére qu'il ne pouvoit pas le reconnoitre.

Quoique ce Monarque eut des miniſtres, des oficiers & des chefs de juſtice d'une grande éxactitude à bien s'aquiter de leur dévoir il vouloit néanmoins prendre con-

connoiſſance de toutes choſes par lui-même. Dans ce deſſein, comme nous l'avons déja vu, il alloit ſouvent déguiſé en diférentes maniéres par la ville de Bagdad. Il ne négligoit pas même les dehors; & a cet égard il s'étoit fait une coûtume d'aller chaque premier jour du mois ſur les grands chemins par où on y abordoit, tantôt d'un coté, tantôt d'un autre. Ce jour là, premier du mois, il parut déguiſé en marchand de Moſſoul qui venoit de ſe debarquer de l'autre coté du pont, & ſuivi d'un grand & puiſſant éſclave.

Comme le Calife avoit dans ſon déguiſement un air grave & réſpectable, Abou-Haſſan, qui le croyoit marchand de Moſſoul, ſe leva de l'endroit ou il étoit aſſis, & après l'avoir ſalué d'un air gracieux & baiſé la main, lui dit Seigneur, je vous felicite de vo-

tre heureuſe arrivée, je vous ſupplie de me faire l'honeur de venir ſouper avec moi, & de paſſer cette nuit en ma maiſon, pour tâcher de vous remettre de la fatigue de votre voyage. Et afin de l'obliger davantage à ne lui pas refuſer la grace qu'il lui demandoit, il lui expliqua en peu de mots la coutume qu'il s'étoit faite de recevoir chez lui chaque jour, autant qu'il lui ſeroit poſſible & pour une nuit ſeulement, le premier étranger, qui ſe préſenteroit à lui.

Le Calife trouva quelque choſe de ſi ſingulier & de ſi bizarre dans le goût d'Abou-Haſſan, que l'envie lui prit de le connoitre à fond. Sans ſortir du caractère de marchand, il lui marqua qu'il ne pouvoit mieux répondre à une ſi grande honêteté à laquelle il ne s'étoit pas atendu à ſon arrivée à Bagdad, qu'en acceptant l'ofre obli-

obligeante qu'il venoit de lui faire; qu'il n'avoit qu'à lui montrer le chemin, & qu'il étoit tout prêt de le ſuivre.

Abou-Haſſan qui ne ſavoit pas que l'hôte, que le haſard venoit de lui préſenter, étoit infiniment au deſſus de lui, en agit avec le Calife comme avec ſon égal. Il le mena à ſa maiſon & le fit entrer dans une chambre meublée fort proprement, où il lui fit prendre place ſur le ſofa, à l'endroit le plus honorable. Le ſouper étoit prêt, & le couvert étoit mis. La mère d'Abou-Haſſan, qui entendoit fort bien la cuiſine, ſervit trois plats, l'un au milieu garni d'un bon chapon, cantonné de quatre gros poulets, & les deux autres à coté qui ſervoient d'entrées, l'une d'une oye graſſe, & l'autre de pigeonneaux en ragoût. Il n'y avoit rien de plus, mais ces viandes étoient bien choiſies & d'un goût delicieux. Abou-

Abou-Haſſan ſe mit à table vis à vis de ſon hôte ; & le Calife & lui commencerent à manger de bon apetit en prenant chacun ce qui étoit de ſon goût ſans parler & même ſans boire ſelon la coûtume du païs. Quand ils eurent achévé de manger, l'éſclave du Calife leur donna à laver, & cependant la mère d'Abou-Haſſan deſſervit & aporta le deſſert qui conſiſtoit en diverſes ſortes de fruits de la ſaiſon, comme raiſins, pêches, pommes, poires & pluſieurs ſortes de pâtés d'amandes ſèches. Sur la fin du jour on alluma les bougies, après quoi Abou-Haſſan fit mettre les bouteilles & les taſſes près de lui, & prit ſoin que ſa mère fit ſouper l'éſclave du Calife.

Quand le feint marchand de Moſſoul, c'eſt à dire le Calife, & Abou-Haſſan ſe furent remis à table, Abou-Haſſan avant de toucher

cher au fruit, prit une taſſe, ſe verſa à boire le premier, & en la tenant à la main, Seigneur, dit-il au Calife, qui étoit ſelon lui un marchand de Moſſoul, vous ſavez comme moi, que le cocq ne boit jamais qu'il n'apelle les poules pour venir boire avec lui, je vous invite donc à ſuivre mon éxemple. Je ne ſai ce que vous en penſez: pour moi il me ſemble qu'un homme qui hait le vin & qui veut faire le ſage, ne l'eſt pas. Laiſſons-là ces ſortes de gens avec leur humeur ſombre & chagrine, & cherchons la joye: elle eſt dans la taſſe, & la taſſe la communique à ceux qui la vuident.

Pendant qu'Abou-Haſſan bûvoit; cela me plait, dit le Calife, en ſe ſaiſiſſant de la taſſe qui lui étoit deſtinée; & voila ce qu'on apelle un brave homme. Je vous aime de cette humeur, & avec cette gayeté j'atens que vous m'en verſiez autant. Abou-

Abou-Haſſan n'eut pas plutôt bu, qu'en rempliſſant la taſſe que le Calife lui préſentoit, goûtez, Seigneur, dit-il, vous le trouverez bon.

J'en ſuis bien perſuadé, reprit le Calife d'un air riant; il n'eſt pas poſſible qu'un homme comme vous ne ſache faire le choix des meilleures choſes.

Pendant que le Calife bûvoit, il ne faut que vous regarder, repartit Abou-Haſſan, pour s'appercevoir du premier coup d'œil, que vous êtes de ces gens qui ont vu le monde & qui ſavent vivre. Si ma maiſon, ajoûta-t-il en vers Arabes, étoit capable de ſentiment, & qu'elle fût ſenſible au ſujet de joye qu'elle a de vous poſſeder, elle le marqueroit hautement, & en ſe proſternant devant vous elle s'écrieroit: Ha! quel plaiſir! quel bonheur! de me voir honorée de la préſence d'une per-

perſonne ſi honête & ſi complaiſante, qu'elle ne dédaigne pas de prendre le couvert chez moi. Enfin, Seigneur, je ſuis au comble de ma joye d'avoir fait aujourd'hui la rencontre d'un homme de votre mérite.

Ces ſaillies d'Abou-Haſſan divertiſſoient fort le Calife qui avoit naturellement l'eſprit très enjoué, & qui ſe faiſoit un plaiſir de l'exciter à boire en demandant ſouvent lui-même du vin, afin de le mieux connoitre dans ſon entretien par la gayeté que le vin lui inſpireroit. Pour entrer en converſation il lui demanda comment il s'apelloit, à quoi il s'occupoit, & de quelle manière il paſſoit ſa vie. Seigneur, répondit-il, mon nom eſt Abou-Haſſan. J'ai perdu mon père qui étoit marchand, non pas à la vérité des plus riches, mais au moins de ceux qui vivoient le plus comodé-

dément à Bagdad. En mourant il me laiſſa une ſucceſſion plus que ſufiſante pour vivre ſans ambition ſelon mon état. Comme ſa conduite à mon égard avoit été fort ſévère, & que juſqu'à ſa mort j'avois paſſé la meilleure partie de ma jeuneſſe dans une grande contrainte, je voulus tâcher de reparer le bon tems que je croyois avoir perdu.

En cela néanmoins, pourſuivit Abou-Haſſan, je me gouvernois d'une autre manière que ne font ordinairement tous les jeunes gens. Ils ſe livrent à la débauche ſans conſidération, & ils s'y abandonnent jusqu'à ce que réduits à la derniére pauvreté ils faſſent malgré eux une pénitence forcée pendant le reſte de leurs jours. Pour ne pas tomber dans ce malheur, je partageai tout mon bien en deux parts, l'une en fonds, & l'autre en argent comptant. Je deſ-

tinai l'argent comptant pour les dépenſes que je méditois, & je pris une ferme réſolution de ne point toucher à mes revenus. Je fis une ſociété de gens de ma connoiſſance & à peu près de mon âge, & ſur l'argent comptant, que je dépenſois à pleine main, je les régalois ſplendidement chaque jour, de manière que rien ne manquoit à nos divertiſſemens. Mais la durée n'en fut pas longue. Je ne trouvai plus rien au fond de ma caſſette à la fin de l'année, & en même tems tous mes amis de table diſparurent. Je les vis l'un après l'autre, je leur repreſentai l'état malheureux où je me trouvois, mais aucun ne m'ofrit de quoi me ſoulager. Je renonçai donc à leur amitié, & en me réduiſant à ne plus dépenſer que mon revenu, je me retranchai à n'avoir plus de ſociété qu'avec le premier étranger que je rencon-

tre-

trerois chaque jour à ſon arrivée à Bagdad, avec cette condition de ne le régaler que ce ſeul jour là. Je vous ai informé du reſte, & je remercie ma bonne fortune de m'avoir préſenté aujourdhui un étranger de votre mérite.

Le Calife fort ſatisfait de cet éclairciſſement, dit à Abou-Haſſan: je ne puis aſſez vous louer du bon parti que vous avez pris, d'avoir agi avec tant de prudence en vous jettant dans la débauche, & de vous être conduit d'une manière qui n'eſt pas ordinaire à la jeuneſſe: je vous eſtime encore, d'avoir été fidele à vous-même au point que vous l'avez été. Le pas étoit bien gliſſant, & je ne puis aſſez admirer, comment après avoir vu la fin de votre argent comptant vous avez eu aſſez de modération pour ne pas diſſiper votre revenu & même votre fond. Pour vous dire ce que

j'en penſe, je tiens que vous êtes le ſeul débauché à qui pareille choſe eſt arrivée, & à qui elle n'arrivera peut-être jamais. Enfin je vous avoue que j'envie votre bonheur. Vous êtes le plus heureux mortel qu'il y ait ſur la terre d'avoir chaque jour la compagnie d'un honêt' homme avec qui vous pouvez vous entretenir ſi agréablement, & à qui vous donnez lieu de publier par tout la bonne réception que vous lui faites. Mais ni vous, ni moi, nous ne nous apercevons pas que c'eſt parler trop long tems ſans boire: buvez, & verſez m'en enſuite. Le Calife & Abou-Haſſan continuèrent de boire long-tems en s'entretenant de choſes très agréables.

La nuit étoit déja fort avancée, & le Calife en feignant d'être fort fatigué du chemin qu'il avoit fait, dit à Abou-Haſſan qu'il

avoit

avoit beſoin de repos. Je ne veux pas auſſi de mon côté, ajoûtat-il, que vous perdiez rien du vôtre pour l'amour de moi. Avant que nous nous ſéparions, (car peut être ſerai-je ſorti demain de chez vous avant que vous ſoyez éveillé,) je ſuis bien aiſe de vous marquer combien je ſuis ſenſible à votre honnêteté, à votre bonne chère, & à l'hoſpitalité que vous avez éxercée envers moi ſi obligeamment. La ſeule choſe qui me fait de la peine, c'eſt que je ne ſai par quel endroit vous en témoigner ma reconnoiſſance. Je vous ſuplie de me le faire connoître, & vous verrez que je ne ſuis pas un ingrat. Il ne ſe peut pas faire qu'un homme comme vous n'ait quelque afaire, quelque beſoin, & ne ſouhaite enfin quelque choſe qui lui feroit plaiſir. Ouvrez votre cœur, & parlez moi franchement. Tout marchand

que je ſuis je ne laiſſe pas d'être en état d'obliger par moi-même ou par l'entremiſe de mes amis.

A ces ofres du Calife qu'Abou-Haſſan prenoit toûjours pour un marchand, il répartit, mon bon Seigneur, je ſuis très perſuadé que ce n'eſt point par compliment que vous me faites des avances ſi généreuſes. Mais, foi d'honnet' homme, je puis vous aſſurer que je n'ai ni chagrin, ni afaire, ni déſir, & que je ne demande rien à perſonne. Je n'ai pas la moindre ambition, comme je vous l'ai déja dit, & je ſuis très content de mon ſort. Ainſi je n'ai qu'à vous remercier non ſeulement de vos ofres ſi obligeantes, mais même de la complaiſance que vous avez eue de me faire un ſi grand honneur, que celui de venir prendre un méchant repas chez moi.

Je vous dirai néanmoins, pourſuivit Abou-Haſſan, qu'une ſeule cho-

chose me fait de la peine, sans pourtant qu'elle aille jusqu'à troubler mon repos. Vous saurez que la ville de Bagdad est divisée par quartiers, & que dans chaque quartier il y a une Mosquée avec un Imam pour faire la priére aux heures ordinaires à la tête du quartier qui s'y assemble : or l'Imam de ce quartier est un vieillard d'un visage austère & hypocrite, s'il y en eut jamais au monde. Pour conseil il s'est associé quatre autres barbons, mes voisins, gens à peu près de sa sorte, qui s'assemblent chez lui reguliérement chaque jour. Et dans leur conciliabule il n'y a ni médisance ni calomnie ni malice qu'ils ne mettent en usage contre moi & contre tout le quartier, pour en troubler la tranquilité & y faire regner la dissension. Ils se rendent redoutables aux uns, ils menacent les autres. Ils veulent en-

ſin ſe rendre les maîtres, & que chacun ſe gouverne ſelon leur caprice, eux qui ne ſavent pas ſe gouverner eux-mêmes. Pour dire la verité, je ſoufre de voir qu'ils ſe mêlent de toute autre choſe que de leur Alcoran, & qu'ils ne laiſſent pas vivre le monde en paix.

Hé bien, reprit le Calife, vous voudriez aparemment trouver un moyen pour arrêter le cours de ce déſordre; vous l'avez dit, repartit Abou-Haſſan, & la ſeule choſe que je demanderois à Dieu pour cela, ce ſeroit d'être Calife à la place du Commandeur des croians Haroun Alraſchid notre ſouverain Seigneur & maître, ſeulement pour un jour. Que feriez-vous ſi cela arrivoit, demanda le Calife? Je ferois une choſe d'un grand éxemple, répondit Abou-Haſſan, & qui donneroit de la ſatisfaction à tous les honêtes gens.

Je

Je ferois donner cent coups de bâton ſur la plante des pieds à chacun des quatre vieillards, & quatre cent à l'Imam, pour leur aprendre qu'il ne leur apartient pas de troubler & de chagriner ainſi leurs voiſins.

Le Calife trouva la penſée d'Abou-Haſſan fort plaiſante, & comme il étoit né pour les avantures extraordinaires, elle lui fit naître l'envie de s'en faire un divertiſſement tout ſingulier. Vôtre ſouhait me plaît d'autant plus, dit le Calife, que je vois qu'il part d'un cœur droit & d'un homme qui ne peut ſoufrir que la malice des méchans demeure impunie. J'aurois un grand plaiſir d'en voir l'éfet, & peut-être n'eſt-il pas auſſi impoſſible que cela arrive, que vous pourriez vous l'imaginer. Je ſuis perſuadé que le Calife ſe dépouilleroit volontiers de ſa puiſſance & la mettroit entre vos

mains pour vingt-quatre heures, s'il étoit informé de votre bonne intention & du bon uſage que vous en feriez. Quoique marchand étranger je ne laiſſe pas néanmoins d'avoir du crédit pour y contribuer quelque choſe.

Je vois bien, repartit Abou-Haſſan, que vous vous moquez de ma folle imagination, & que le Calife s'en moqueroit auſſi s'il avoit connoiſſance d'une telle extravagance. Ce que cela pourroit peut-être produire, c'eſt qu'il ſe feroit informer de la conduite de l'Imam & de ſes conſeillers, & qu'il les feroit châtier.

Je ne me moque pas de vous, répliqua le Calife; Dieu me garde d'avoir une penſée ſi déraiſonnable pour une perſonne comme vous qui m'avez ſi bien regalé tout inconnu que je vous ſuis; & je vous aſſure que le Calife ne s'en moqueroit pas auſſi. Mais laiſſons-

fons-là ce discours : il n'est pas loin de minuit, & il est tems de nous coucher.

Brisons donc là notre entretien, dit Abou-Hassan, je ne veux pas aporter d'obstacle à votre repos. Mais comme il reste encore du vin dans la bouteille, il faut s'il vous plaît que nous la vuidions ; après cela nous nous coucherons. La seule chose que je vous recommande, c'est qu'en sortant demain matin, au cas que je ne sois pas éveillé, vous ne laissiez pas la porte ouverte ; mais que vous preniez la peine de la fermer : ce que le Calife lui promit d'éxecuter fidêlement.

Pendant qu'Abou-Hassan parloit, le Calife s'étoit saisi de la bouteille & des deux tasses. Il se versa du vin le premier, en faisant connoître à Abou-Hassan que c'étoit pour le remercier. Quand il eut bû, il jetta adroitement dans

la taſſe d'Abou-Haſſan une pincée d'une poudre qu'il avoit ſur lui, & verſa par deſſus le reſte de la bouteille. En la préſentant à Abou Haſſan, vous avez, dit-il, pris la peine de me verſer à boire toute la ſoirée: c'eſt bien la moindre choſe que je doive faire que de vous en épargner la peine pour la derniére fois: je vous prie de prendre cette taſſe de ma main, & de boire ce coup pour l'amour de moi.

Abou-Haſſan prit la taſſe, & pour marquer davantage à ſon hôte avec combien de plaiſir il recevoit l'honeur qu'il lui faiſoit, il but & il la vuida preſque tout d'un trait: mais a peine eut-il mis la taſſe ſur la table, que la poudre fit ſon éfet. Il fut ſaiſi d'un aſſoupiſſement ſi profond, que la tête lui tomba preſque ſur les genoux d'une maniére ſi ſubite, que le Caliſe ne put s'empêcher d'en rire.

L'éſ-

L'éſclave par qui il s'étoit fait ſuivre étoit revenu dès qu'il eut ſoupé, & il y avoit quelque tems qu'il étoit là tout prêt à recevoir ſes commandemens. Charge cet homme ſur tes épaules, lui dit le Calife; mais prens garde de bien remarquer l'endroit où eſt cette maiſon, afin que tu le rapportes quand je te le commanderai.

Le Calife ſuivi de l'éſclave qui étoit chargé d'Abou-Haſſan ſortit de la maiſon; mais ſans fermer la porte, comme Abou-Haſſan l'en avoit prié; il le fit exprès. Dès qu'il fut arrivé à ſon palais il rentra par une porte ſecrète & ſe fit ſuivre par l'éſclave jusqu'à ſon apartement, où tous les oficiers de ſa chambre l'atendoient. Deshabillez cet homme, leur dit-il, & couchez le dans mon lit: je vous dirai enſuite mes intentions.

Les oficiers deshabillérent Abou-Haſſan, le revêtirent de l'ha-

habillement de nuit du Calife, & le couchèrent ſelon ſon ordre. Perſonne n'étoit encore couché dans le palais ; le Calife fit venir tous ſes autres oficiers, & toutes les dames; & quand ils furent tous en ſa préſence, je veux, leur dit il, que tous ceux qui ont coûtume de ſe trouver à mon lever, ne manquent pas de ſe rendre demain matin auprès de cet homme que voila couché dans mon lit, & que chacun faſſe auprès de lui, lorsqu'il s'éveillera, les mêmes fonctions qui s'obſervent ordinairement auprès de moi. Je veux auſſi qu'on ait pour lui les mêmes égards que pour ma propre perſonne, & qu'il ſoit obéï en tout ce qu'il commandera. On ne lui refuſera rien de tout ce qu'il pourra demander, & on ne le contredira en quoi que ce ſoit de ce qu'il pourra dire ou ſouhaiter. Dans toutes les ocaſions où il s'agira de lui parler

ou

ou de lui répondre, on ne manquera pas de le traiter de Commandeur des croians. En un mot je demande qu'on ne songe non plus à ma perſonne tout le tems qu'on ſera près de lui, que s'il étoit veritablement ce que je ſuis, c'eſt-à-dire, le Calife & le Commandeur des croians. Sur toutes choſes qu'on prenne bien garde de ne ſe méprendre en la moindre circonſtance.

Les oficiers & les dames qui comprirent d'abord que le Calife vouloit ſe divertir, ne répondirent que par une profonde inclination, & dèſlors chacun de ſon côté ſe prépara à contribuer de tout ſon pouvoir en tout ce qui ſeroit de ſa fonction à ſe bien acquiter de ſon perſonnage.

En rentrant dans ſon palais le Calife avoit envoyé apeller le grand Viſir Giafar par le premier oficier qu'il avoit rencontré, &

ce premier miniſtre venoit d'arriver. Le Calife lui dit: Giafar, je t'ai fait venir pour t'avertir de ne pas t'étonner, quand tu verras demain en entrant à mon audience l'homme que voila couché dans mon lit, aſſis ſur mon trône avec mon habit de cérémonie. Aborde-le avec les mêmes égards, & le même reſpect que tu as coûtume de me rendre, en le traitant auſſi de Commandeur des croians. Ecoute & éxecute ponctuellement tout ce qu'il te commandera, comme ſi je te le commandois. Il ne manquera pas de faire des liberalités & de te charger de la diſtribution: fais tout ce qu'il te recommandera là-deſſus, quand même il s'agiroit d'épuiſer tous les cofres de mes finances. Souviens toi d'avertir auſſi mes Emirs, mes huiſſiers, & tous les autres oficiers du dehors de mon palais, de lui rendre demain à l'audien-

dience publique les mêmes honneurs qu'à ma perſonne, & de diſſimuler ſi bien qu'il ne s'aperçoive pas de la moindre choſe qui puiſſe troubler le divertiſſement que je veux me donner: retire toi, je n'ai rien à t'ordonner davantage, & donne moi la ſatisfaction que je te demande.

Après que le grand Viſir ſe fût retiré, le Calife paſſa à un autre apartement, & en ſe couchant il donna à Meſrour, chef des eunuques, les ordres qu'il devoit exécuter de ſon côté, afin que tout réuſſit de la manière qu'il l'entendoit pour remplir le ſouhait d'Abou-Haſſan, & voir comment il uſeroit de la puiſſance & de l'autorité du Calife dans le peu de tems qu'il l'avoit deſiré. Sur toute choſe il lui enjoignit de ne pas manquer de venir l'éveiller à l'heure acoûtumée, & avant qu'on éveillat Abou-Haſſan, parce qu'

il

il vouloit y être préſent.

Meſrour ne manqua pas d'éveiller le Calife dans le tems qu'il lui avoit commandé. Dès que le Calife fût entré dans la chambre, où Abou-Haſſan dormoit, il ſe plaça dans un petit cabinet élevé, d'où il pouvoit voir par une jalouſie, tout ce qui s'y paſſoit ſans être vû. Tous les oficiers & toutes les dames, qui devoient ſe trouver au lever d'Abou-Haſſan, entrèrent en même tems, & ſe poſtérent chacun à ſa place acoûtumée, ſelon ſon rang & dans un grand ſilence, comme ſi c'eût été le Calife qui eût dû ſe lever, & prêts de s'acquiter de la fonction à laquelle ils étoient deſtinés.

Comme la pointe du jour avoit déja commencé de paroître, & qu'il étoit tems de ſe lever pour faire la prière d'avant le lever du ſoleil, l'oficier qui étoit le plus près du chevet du lit, aprocha du

nez d'Abou-Haſſan une petite éponge trempée dans du vinaigre.

Abou-Haſſan éternua auſſi-tôt en tournant la tête ſans ouvrir les yeux, & avec un petit éfort il jetta comme de la pituite qu'on fut prompt à recevoir dans un petit baſſin d'or, pour empêcher qu'elle ne tombât ſur le tapis de pied, & ne le gatât. C'eſt l'éfet ordinaire de la poudre que le Calife lui avoit fait prendre, quand à proportion de la doſe elle ceſſe en plus ou en moins de tems de cauſer l'aſſoupiſſement pour lequel on la donne.

En remettant la tête ſur le chevet Abou-Haſſan ouvrit les yeux, & autant que le peu de jour qu'il faiſoit le lui permettoit, il ſe vit au milieu d'une grande chambre magnifique & ſuperbement meublée, avec un platfond à pluſieurs enfoncemens de diverſes figures peints à l'Arabesque, ornée de grands

grands vaſes d'or maſſif, de portiers, & d'un tapis de pied d'or & de ſoye, & environné de jeunes dames, dont pluſieurs avoient différentes ſortes d'inſtrumens de muſique prêtes à en toucher, toutes d'une beauté charmante, d'eunuques noirs, tous richement habillés & debout, dans une grande modeſtie. En jettant les yeux ſur la couverture du lit, il vit qu'elle étoit de brocard d'or à fond rouge, rehauſſée de perles & de diamans, & près du lit un habit de même étoffe & de même parure, & à côté de lui ſur un couſſin un bonnet de Calife.

A ces objets ſi éclatans Abou-Haſſan fut dans une étonnement & dans une confuſion inexprimable. Il les regardoit tous comme dans un ſonge, ſonge ſi véritable à ſon égard, qu'il déſiroit que ce n'en fût pas un. Bon, diſoit-il en lui même, me voila Calife: mais,

ajoûtoit-il un peu après en se reprenant, il ne faut pas que je me trompe, c'est un songe, éfet du vœu dont je m'entretenois tantôt avec mon hôte, & il refermoit les yeux comme pour dormir.

En même tems un eunuque s'aprocha: Commandeur des croians, lui dit-il respectueusement, que Votre Majesté ne se rendorme pas, il est tems qu'elle se leve pour faire sa priére, l'aurore commence à paroître.

A ces paroles qui furent d'une grande surprise pour Abou-Hassan, suis-je éveillé, ou dors-je encore, disoit-il en lui-même? je dors, continuoit-il en tenant toûjours les yeux fermés, je ne dois pas en doûter.

Un moment après le même eunuque, voyant qu'il ne répondoit rien, & ne donnoit aucune marque de vouloir se lever, reprit Commandeur des croians Votre Ma-

Majesté aura pour agréable que je lui repête qu'il est tems qu'elle se léve, à moins qu'elle ne veuille laisser passer le moment de faire sa prière du matin ; le soleil va se lever, & elle n'a pas coûtume d'y manquer.

Je me trompois, dit aussi-tôt Abou-Hassan, je ne dors pas, je suis éveillé. Ceux qui dorment n'entendent pas, & j'entens qu'on me parle. Il ouvrit encore les yeux, & comme il étoit grand jour, il vit distinctement tout ce qu'il n'avoit aperçu que confusément. Il se leva sur son séant avec un air riant, comme un homme plein de joye de se voir dans un état si fort au dessus de sa condition, & le Calife qui l'observoit sans être vu pénétra dans sa pensée avec un grand plaisir.

Alors les jeunes dames du palais se prosternerent la face contre terre devant Abou-Hassan, & cel-

celles qui tenoient des instrumens de musique lui donnerent le bon jour par un concert de flutes douces, de haut bois, de teorbes & d'autres instrumens harmonieux, dont il fut enchanté & ravi en extase, de maniére qu'il ne savoit où il étoit, & qu'il ne se possedoit pas lui-même. Il revint néanmoins à sa premiére idée, & doutoit encore, si tout ce qu'il voyoit & entendoit étoit un songe, ou une réalité. Il se mit les mains devant les yeux, & en baissant la tête, que veut dire tout ceci? disoit-il en lui même, où suis-je? que m'est-il arrivé? qu'est-ce que ce palais? que signifient ces eunuques, ces oficiers si bien faits & si bien mis, ces dames si belles, & ces musiciennes qui m'enchantent? est-il possible que je ne puisse distinguer si je rêve ou si je suis dans mon bon sens? il ôte enfin les mains de devant ses

yeux

yeux, les ouvre, & en levant la tête il vît que le Soleil jettoit déja ſes premiers rayons au travers des fenêtres de la chambre où il étoit.

Dans ce moment Meſrour chef des eunuques entra, ſe proſterna profondement devant Abou-Haſſan, & lui dit en ſe relevant: Commandeur des croians, Votre Majeſté me permettra de lui repreſenter qu'elle n'a pas coûtume de ſe lever ſi tard, & qu'elle a laiſſé paſſer le tems de faire ſa prière. A moins qu'elle n'ait paſſé une mauvaiſe nuit, & qu'elle ne ſoit indiſpoſée, elle n'a plus que celui d'aller monter ſur ſon trône pour tenir ſon conſeil & ſe faire voir à l'ordinaire. Les généraux de ſes armées, les gouverneurs de ſes provinces, & les autres grands officiers de ſa cour n'atendent que le moment que la porte de la ſalle du conſeil leur ſoit ouverte.

Au diſcours de Meſrour Abou-Haſ-

Haſſan fut comme perſuadé qu'il ne dormoit pas, & que l'état où il ſe trouvoit n'étoit pas un ſonge. Il ne ſe trouva pas moins embarraſſé que confus dans l'incertitude du parti qu'il prendroit. Enfin il regarda Meſrour entre les deux yeux, & lui demanda d'un ton ſérieux : à qui donc parlez vous, & qui eſt celui que vous apellez Commandeur des croians, vous que je ne connois pas ? Il faut que vous me preniez pour un autre.

Tout autre que Meſrour ſe fût peut-être déconcerté à la demande d'Abou-Haſſan ; mais inſtruit par le Calife, il joua merveilleuſement bien ſon perſonnage. Mon reſpectable Seigneur & maître, s'écria-t-il, Votre Majeſté me parle ainſi, aujourd'hui aparemment pour m'éprouver : Votre Majeſté n'eſt-elle pas le Commandeur des croians, le monarque du monde de l'Orient à l'

Occident, & le vicaire ſur la terre du prophéte envoyé de Dieu, maître de ce monde terreſtre & du celeſte? Meſrour votre chétif éſclave ne l'a-t-il pas publié depuis tant d'années qu'il a l'honneur & le bonheur de rendre ſes reſpects & ſes ſervices à Votre Majeſté? Il s'eſtimeroit le plus malheureux des hommes, s'il avoit encouru votre diſgrace; il vous ſuplie donc très-humblement d'avoir la bonté de le raſſurer: il aime mieux croire qu'un ſonge fâcheux a troublé ſon repos cette nuit.

Abou-Haſſan fit un ſi grand éclat de rire à ces paroles de Meſrour, qu'il ſe laiſſa aller à la renverſe ſur le chevet du lit, au grand plaiſir du Calife, qui certainement en eût ri de même, s'il n'eût craint de mettre fin dès ſon commencement à la plaiſante ſcene qu'il avoit réſolu de ſe donner.

A-

Abou-Haſſan, après avoir ri long-tems en cette poſture, ſe remit ſur ſon ſéant : & en s'adreſſant à un petit eunuque, noir comme Meſrour: écoute, lui dit-il, dis-moi, qui je ſuis. Seigneur, répondit le petit eunuque d'un air modeſte, Votre Majeſté eſt le Commandeur des croians, & le vicaire en terre du maître des deux mondes. Tu es un petit menteur, face de couleur de poix, reprit Abou-Haſſan.

Abou-Haſſan apella enſuite une des dames qui étoit plus près de lui que les autres : aprochez vous la belle, dit-il en lui préſentant la main ; tenez, mordez moi le bout du doigt, que je ſente ſi je dors, ou ſi je veille.

La dame qui ſavoit que le Calife voyoit tout ce qui ſe paſſoit dans la chambre, fut ravie d'avoir ocaſion de faire voir de quoi elle étoit capable, quand il s'agiſſoit

de le divertir. Elle s'aprocha donc d'Abou-Haſſan avec tout le ſerieux poſſible, & en ſerrant légèrement entre ſes dents le bout du doigt qu'il lui avoit avancé, elle lui fit ſentir un peu de douleur.

En retirant ſa main promptement, je ne dors pas dit auſſi-tôt Abou-Haſſan, je ne dors pas certainement. Par quel miracle ſuis-je donc devenu Calife dans une nuit? voila la choſe du monde la plus ſinguliére & la plus ſurprenante! En s'adreſſant enſuite à la même dame, ne me cachez pas la vérité, dit-il, je vous en conjure par la protection de Dieu, en qui vous avez confiance auſſi bien que moi: éſt-il bien vrai que je ſois le Commandeur des croians? Il eſt ſi vrai, répondit la dame, que V. M. eſt le Commandeur des croians, que nous avons ſujet tous tant que nous ſommes de vos éſclaves de nous étonner qu'elle

nous

nous veuille faire acroire qu'elle ne l'eſt pas. Vous êtes une menteuſe, reprit Abou Haſſan, je ſai bien ce que je ſuis.

Comme le chef des eunuques s'aperçut qu'Abou-Haſſan vouloit ſe lever, il lui preſenta la main & l'aida à ſe mettre hors du lit. Dès qu'il fût ſur ſes pieds toute la chambre retentit du ſalut que tous les oficiers, & toutes les dames lui firent en même tems par une aclamation en ces termes: Commandeur des croians, que Dieu donne le bon jour à Votre Majeſté.

Ah Ciel! quelle merveille! s'écria alors Abou-Haſſan; j'étois hier au ſoir Abou-Haſſan, & ce matin je ſuis le Commandeur des croians! je ne comprens rien à un changement ſi prompt & ſi ſurprenant. Les oficiers deſtinés à ce miniſtére l'habillèrent promptement, & quand ils eurent achevé,

comme les autres oficiers, les eunuques & les dames s'étoient rangés en deux files jusqu'à la porte par où il devoit entrer dans la chambre du conseil, Mesrour marcha devant, & Abou-Hassan le suivit. La portiere fut tirée, & la porte ouverte par un huissier, Mesrour entra dans la chambre du conseil, & marcha encore avant lui jusqu'au pied du trône, où il s'arrêta pour l'aider à monter en le prenant d'un côté par dessous l'épaule, pendant qu'un autre oficier qui suivoit l'aidoit de même à monter de l'autre.

Abou-Hassan s'assit aux acclamations des huissiers, qui lui souhaitérent toute sorte de bonheur & de prospérités: & en se tournant à droite & à gauche il vit les oficiers des gardes rangés dans un bel ordre, & en bonne contenance.

Le Calife cependant qui étoit

sorti

ſorti du cabinet où il étoit caché, au moment qu'Abou-Haſſan étoit entré dans la chambre du conſeil, paſſa à un autre cabinet, qui avoit auſſi vue ſur la même chambre d'où il pouvoit voir & entendre tout ce qui ſe paſſoit au conſeil, quand ſon grand Viſir y préſidoit à ſa place, & que quelque incommodité l'empêchoit d'y être en perſonne. Ce qui lui plut d'abord, fut de voir qu'Abou-Haſſan le repreſentoit ſur ſon trône, presqu'avec autant de gravité que lui même.

Dès qu'Abou-Haſſan eût pris place, le grand Viſir Giafar, qui venoit d'arriver, ſe proſterna devant lui au pied du trône, ſe releva, & en s'adreſſant à ſa perſonne, Commandeur des croians, dit-il; que Dieu comble Votre Majeſté de ſes faveurs en cette vie, la reçoive en ſon paradis dans l'autre, & précipite ſes ennemis dans

les flammes de l'enfer.

Abou-Hassan, après tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il étoit éveillé, & ce qu'il venoit d'entendre de la bouche du grand Visir, ne douta plus qu'il ne fût Calife, comme il avoit souhaité de l'être. Ainsi sans éxaminer comment, ou par quelle avanture un changement de fortune si peu atendu s'étoit fait, il prit sur le champ le parti d'en éxercer le pouvoir. Aussi demanda-t-il au grand Visir en le regardant avec gravité s'il avoit quelque chose à lui dire.

Commandeur des croians, reprit le grand Visir, les Emirs, les Visirs, & les autres oficiers qui ont séance au conseil de Votre Majesté, sont à la porte, & n'atendent que le moment que Votre Majesté leur donne la permission d'entrer, & de venir lui rendre leurs respects acoûtumés. Abou-

bou-Haſſan dit auſſi-tôt qu'on leur ouvrit, & le grand Viſir en ſe retournant, & en s'adreſſant au chef des huiſſiers, qui n'atendoit que l'ordre; chef des huiſiers, dit-il, le Commandeur des croians commande que vous faſſiez votre dévoir.

La porte fut ouverte, & en même tems les Viſirs, les Emirs & les principaux oficiers de la cour, tous en habit de cérémonie magnifique, entrèrent dans un bel ordre, s'avancèrent juſqu'au pied du trône, & rendirent leurs reſpects à Abou-Haſſan, chacun à ſon rang, le genou en terre, & le front contre le tapis de pied, comme à la propre perſonne du Caliſe. Ils le ſaluèrent en lui donnant le tître de Commandeur des croians, ſelon l'inſtruction que le grand Viſir leur avoit donnée, & ils prirent chacun leur place, à méſure qu'ils s'étoient acquité de ce devoir.

Quand la cérémonie fut achevée, & qu'il se furent tous placés, il se fit un grand silence.

Alors le grand Visir, toûjours debout devant le trône, commença à faire son raport de plusieurs afaires, selon l'ordre des papiers qu'il tenoit à la main. Les afaires à la vérité étoient ordinaires & de peu de conséquence : Abou-Hassan néanmoins ne laissa pas de se faire admirer même par le Calife. En éfet il ne demeura pas court, il ne parut pas même embaraſſé sur aucune. Il prononça juste sur toutes, selon que le bon sens lui inspiroit, soit qu'il s'agissoit d'acorder, ou de rejetter ce que l'on demandoit.

Avant que le grand Visir eût achevé son raport, Abou-Hassan aperçut le juge de police, qu'il connoissoit de vue, assis en son rang : Atendez un moment, dit-il au grand Visir, en l'interrompant,

j'ai

j'ai un ordre qui preſſe à donner au juge de police.

Le juge de police qui avoit les yeux ſur Abou-Haſſan, & qui s'aperçût qu'Abou-Haſſan le regardoit particulièrement, s'entendant nommer, ſe leva auſſitôt de ſa place, & s'aprocha gravement du trône, au pied duquel il ſe proſterna la face contre terre. Juge de police, lui dit Abou-Haſſan après qu'il ſe fût relevé, allez ſur l'heure & ſans perdre de tems dans un tel quartier, & dans une rue qu'il lui indiqua: il y a dans cette rue une Moſquée où vous trouverez l'Imam & quatre vieillards à barbe blanche. ſaiſiſſez-vous de leurs perſonnes, & faites donner à chacun des quatre vieillards cent coups de nerf de bœuf & quatre cent à l'Imam. Après cela vous les ferez monter tous cinq chacun ſur un chameau vêtus d'haillons & la face tournée

vers la queüe du chameau. En cet équipage vous les ferez promener par tous les quartiers de la ville précédés d'un crieur, qui criera à haute voix : *Voila le châtiment de ceux qui se mêlent des afaires qui ne les regardent pas, & qui se font une ocupation de jetter le trouble dans les familles de leurs voisins, & de leur causer tout le mal dont ils sont capables.* Mon intention est encore, que vous leur enjoigniez de changer de quartier avec défence de jamais remettre le pied dans celui d'où ils auront été chassés. Pendant que votre lieutenant leur fera faire la promenade que je viens de vous dire, vous reviendrez me rendre compte de l'éxécution de mes ordres.

Le juge de police mit la main sur sa tête, pour marquer qu'il alloit éxécuter l'ordre qu'il venoit de recevoir, sous peine de la perdre lui-même s'il y manquoit. Il

se prosterna une seconde fois devant le trône, & après s'être relevé il s'en alla.

Cet ordre donné avec tant de fermeté fit au Calife un plaisir d'autant plus sensible, qu'il connut par là, qu'Abou-Hassan ne perdoit pas le tems de profiter de l'occasion pour châtier l'Imam & les vieillards de son quartier, puisque la première chose à quoi il avoit pensé en se voyant Calife, avoit été de les faire punir.

Le grand Visir cependant continua de faire son raport, & il étoit prêt de le finir, lorsque le juge de police de retour se présenta pour rendre compte de sa comission. Il s'aprocha du trône, & après la cérémonie ordinaire de se prosterner, Commandeur des croians, dit-il à Abou-Hassan, j'ai trouvé l'Imam & les quatre vieillards dans la Mosquée que Votre Majesté m'a indiquée, & pour

preuve que je me ſuis acquité fidèlement de l'ordre que j'avois reçu de Votre Majeſté, en voici le procès verbal ſigné de pluſieurs témoins, des principaux du quartier. En même tems il tira un papier de ſon ſein & le préſenta au Calife prétendu.

Abou-Haſſan prit le procès verbal, le lut tout entier, même juſqu'aux noms des témoins, tous gens qui lui étoient connus, & quand il eût achevé; cela eſt bien, dit-il au juge de police en ſouriant, je ſuis content & vous m'avez fait plaiſir: reprenez votre place. Des cagots, dit-il, en lui-même avec un air de ſatisfaction, qui s'aviſoient de gloſer ſur mes actions & qui trouvoient mauvais que je reçuſſe & que je regalaſſe d'honêtes gens chez moi, méritoient bien cette avanie & ce châtiment. Le Calife qui l'obſervoit, pénétra dans ſa penſée, & ſentit

en

en lui-même une joie inconcevable d'une ſi belle expédition.

Abou-Haſſan s'adreſſa enſuite au grand Viſir: faites vous donner par le grand tréſorier, lui dit-il, une bourſe de mille piéces de monnoye d'or, & allez au quartier où j'ai envoyé le juge de police la porter à la mère d'un certain Abou Haſſan, ſurnommé le débauché. C'eſt un homme connu dans tout le quartier ſous ce nom: il n'y a perſonne qui ne vous enſeigne ſa maiſon. Partez, & revenez promptement.

Le grand Viſir Giafar mit la main ſur ſa tête, pour marquer qu'il alloit obéïr; & après s'être proſterné devant le trône, il ſortit & s'en alla chez le grand tréſorier qui lui délivra la bourſe. Il la fit prendre par un des éſclaves qui le ſuivoient, & s'en alla la porter à la mère d'Abou-Haſſan. Il la trouva & lui dit, que le Calife lui en-

envoyoit ce préſent, ſans s'expliquer davantage. Elle le reçut avec d'autant plus de ſurprile, qu'elle ne pouvoit imaginer ce qui pouvoit avoir obligé le Calife de lui faire une ſi grande libéralité, & qu'elle ignoroit ce qui ſe paſſoit au palais.

Pendant l'abſence du grand Viſir, le juge de police fit le raport de pluſieurs afaires, qui regardoient ſa fonction, & ce raport dura jusqu'au retour du Viſir. Dès qu'il fut rentré dans la chambre du conſeil, & qu'il eût aſſuré Abou-Haſſan, qu'il s'étoit acquité de l'ordre qu'il lui avoit donné, le chef des eunuques, c'eſt-à-dire Meſrour, qui étoit rentré dans l'intérieur du palais après avoir acompagné Abou-Haſſan juſqu'au trône, revint, & marqua par un ſigne aux Viſirs, aux Emirs & à tous les oficiers, que le conſeil étoit fini, & que chacun pouvoit

voit ſe retirer, ce qu'ils firent, après avoir pris congé par une profonde réverence au pied du trône dans le même ordre que quand ils étoient entrés. Il ne reſta auprès d'Abou-Haſſan, que les oficiers de la garde du Calife & le grand Viſir.

Abou-Haſſan ne demeura pas plus long-tems ſur le trône du Calife; il en deſcendit de la même manière qu'il y étoit monté, c'eſt-à-dire, aidé par Meſrour, & par un autre oficier des eunuques qui le prirent par deſſous les bras, & qui l'acompagnèrent juſqu'à l'apartement d'où il étoit ſorti. Il y entra précédé du grand Viſir. Mais à peine y eut-il fait quelques pas qu'il témoigna avoir quelque beſoin preſſant. Auſſitôt on lui ouvrit un cabinet fort propre, qui étoit pavé de marbre, au lieu que l'apartement où il ſe trouvoit étoit couvert de riches ta-

tapis de pied, ainſi que les autres apartemens du palais. On lui préſenta une chauſſure de ſoye brochée d'or, qu'on avoit coûtume de mettre avant que d'y entrer. Il la prit, & comme il n'en ſçavoit pas l'uſage il la mit dans une de ſes manches qui étoient fort larges.

Comme il arrive fort ſouvent que l'on rit plûtôt d'une bagatelle, que de quelque choſe de conſéquence; peu s'en falut que le grand Viſir, Meſrour, & tous les oficiers du palais qui étoient près de lui, ne fiſſent un éclat de rire par l'envie qui leur en prit, & ne gâtaſſent toute la fête; mais ils ſe retinrent, & le grand Viſir fut enfin obligé de lui expliquer qu'il devoit la chauſſer pour ſe garantir du froid du pavé.

Pendant qu'Abou-Haſſan étoit dans le cabinet, le grand Viſir alla trouver le Calife, qui s'étoit déja placé dans un autre endroit pour

pour continuer d'obſerver Abou-Haſſan ſans être vu, & lui raconta ce qui venoit d'arriver, & le Caliſe s'en fit encore un nouveau plaiſir.

Abou-Haſſan ſortit du cabinet, & Meſrour, en marchant devant lui, pour lui montrer le chemin, le conduiſit dans l'apartement intérieur, où le couvert étoit mis. La porte qui y donnoit communication, fut ouverte, & pluſieurs eunuques coururent avertir les muſiciennes, que le faux Caliſe aprochoit. Auſſi-tôt elles commencèrent un concert de voix & d'inſtrumens des plus mélodieux avec tant de charmes pour Abou-Haſſan qui ſe trouvant tranſporté de joie & de plaiſir, ne ſavoit abſolument que penſer de ce qu'il voyoit & de ce qu'il entendoit. Si c'eſt un ſonge, ſe diſoit-il à lui-même, le ſonge eſt de longue durée. Mais ce n'eſt pas un ſonge, continuoit-il, je me ſens bien, je rai-

raiſonne, je vois, je marche, j'entens. Quoi qu'il en ſoit, je me remets à Dieu ſur ce qui en eſt. Je ne puis croire néanmoins, que je ne ſois pas le Commandeur des croians : il n'y a qu'un Commandeur des croians, qui puiſſe être dans la ſplendeur ou je ſuis. Les honneurs & les reſpects que l'on m'a rendus, & que l'on me rend, les ordres que j'ai donné, & qui ont été éxécutés, en ſont des preuves ſufiſantes.

Enfin Abou-Haſſan tint pour conſtant qu'il étoit le Calife & le Commandeur des croians : il en fut pleinement convaincu, lorſqu'il ſe vit dans un ſalon très magnifique & des plus ſpatieux. L'or mêlé avec les couleurs les plus vives y brilloit de toutes parts. Sept troupes de muſiciennes, toutes plus belles les unes que les autres, entouroient ce ſalon, & ſept luſtres d'or à ſept branches pen-

pendoient de divers endroits du platfond, où l'or & l'azur ingénieusement mêlés faisoient un éfet merveilleux. Au milieu étoit une table couverte de sept grands plats d'or massif, qui embaumoient le salon de l'odeur des épiceries & de l'ambre, dont les viandes étoient assaisonnées. Sept jeunes dames debout, d'une beauté ravissante, vêtues d'habits de diférentes étofes les plus riches & les plus éclatantes en couleurs, environnoient cette table. Elles avoient chacune à la main un eventail, dont elles devoient se servir pour donner de l'air à Abou-Hassan pendant qu'il seroit à table.

Si jamais mortel fut charmé, ce fut Abou-Hassan, lorsqu'il entra dans ce magnifique salon. A chaque pas qu'il y faisoit, il ne pouvoit s'empêcher de s'arrêter pour contempler à loisir toutes les merveilles qui se présentoient à

sa

ſa vue: Il ſe tournoit à tout moment de côté & d'autre à la ſatisfaction entiére du Calife, qui l'obſervoit très-atentivement. Enfin il s'avança juſqu'au milieu & ſe mit à table. Auſſi-tôt les ſept belles dames qui étoient à l'entour agitérent l'air toutes enſemble avec leurs éventails pour rafraichir le nouveau Calife. Il les regardoit l'une après l'autre, & après avoir admiré la grace avec laquelle elles s'aquitoient de cet office, il leur dit avec un ſouris gracieux, qu'il croioit qu'une ſeule d'entr'elles ſufiſoit pour lui donner tout l'air dont il auroit beſoin, & il voulut que les ſix autres ſe miſſent à table avec lui, trois à ſa droite, & les trois autres à ſa gauche pour lui tenir compagnie. La table étoit ronde, & Abou-Haſſan les fit placer tout au tour, afin que de quelque côté qu'il jettât la vue, il ne pût rencontrer

que

que des objets agréables & tout divertiſſans.

Les ſix dames obéïrent, & ſe mirent à table. Mais Abou-Haſſan s'aperçut bien-tôt, qu'elles ne mangeoient point par reſpect pour lui. Ce qui lui donna occaſion de les ſervir lui-même, en les invitant & les preſſant de manger dans des termes tout à fait obligeans. Il leur demanda enſuite, comment elles s'apelloient, & chacune le ſatisfit ſur ſa curioſité. Leurs noms étoient, Cou-d'albâtre, Bouche de corail, Face de lune, Eclat du ſoleil, Plaiſir des yeux, Délices du cœur. Il fit auſſi la même demande à la ſeptiéme, qui tenoit l'éventail, & elle lui répondit qu'elle s'apelloit Canne de ſucre. Les douceurs qu'il leur dit à chacune ſur leurs noms, firent voir qu'il avoit infiniment de l'eſprit, & l'on ne peut croire combien cela ſervit à augmenter l'eſti-

l'estime, que le Calife, qui n'avoit rien perdu de tout ce qu'il avoit dit sur ce sujet, avoit déja conçue pour lui.

Quand les dames virent qu'Abou-Hassan ne mangeoit plus; le Commandeur des croians, dit l'une, en s'adressant aux eunuques qui étoient présent pour servir, veut passer au salon du dessert: qu'on aporte à laver. Elles se levèrent toutes de table en même tems & prirent des mains des eunuques, l'une un bassin d'or, l'autre une aiguiére de même métail & la troisiéme une serviète, & se présentérent le genoux en terre devant Abou-Hassan qui étoit encore assis, & lui donnérent à laver. Quand il eut fait, il se leva, & à l'instant un eunuque, tirant la portiére, ouvrit la porte d'un autre salon où il devoit passer.

Mesrour, qui n'avoit pas abandonné Abou-Hassan, marcha encore

core devant lui, & l'introduiſit dans un ſalon de pareille grandeur à celui d'où il ſortoit, mais orné de diverſes peintures des plus excellens maîtres & tout autrement enrichi de vaſes de l'un & de l'autre métal, de tapis de pied, & d'autres meubles plus précieux. Il y avoit dans ce ſalon ſept troupes de muſiciennes, autres que celles qui étoient dans le premier ſalon, & ces ſept troupes, ou plûtôt ces ſept chœurs de muſique, commencèrent un nouveau concert dès qu'Abou-Haſſan parut. Le ſalon étoit orné de ſept autres grands luſtres & la table au milieu ſe trouva couverte de ſept grands baſſins d'or, remplis en pyramide de toute ſorte de fruits de la ſaiſon, les plus beaux, les mieux choiſis, & les plus exquis : & à l'entour ſept autres jeunes dames, chacune avec un éventail à la main, qui ſurpaſſoient les premié-

res en beauté.

Ces nouveaux objets jettérent Abou-Haſſan dans une admiration plus grande qu'auparavant, & firent qu'en s'arrêtant il donna des marques plus ſenſibles de ſa ſurpriſe & de ſon étonnement. Il s'avança enfin juſqu'à la table, & après qu'il s'y fût aſſis, & qu'il eût contemplé les ſept dames à ſon aiſe l'une après l'autre, avec un embarras qui marquoit, qu'il ne ſavoit à laquelle il devoit donner la préférence, il leur ordonna de quiter chacune leur éventail, de ſe mettre à table & de manger avec lui, en diſant que la chaleur n'étoit pas aſſez incommode pour avoir beſoin de leur miniſtère.

Quand les dames ſe furent placées à ſa droite & à ſa gauche, il voulut avant toutes choſes ſavoir comment elles s'apelloient, & il aprit qu'elles avoient chacune un nom diférent des noms des ſept da-

dames du premier ſalon, & que ces noms ſignifioient de même quelque perfection de l'ame ou de l'eſprit, qui les diſtinguoit les unes d'avec les autres. Cela lui plut extrèmement, & il le fit connoître par les bons mots qu'il dit encore à cette ocaſion, en leur préſentant, l'une après l'autre, des fruits de chaque baſſin. Mangez cela pour l'amour de moi, dit-il à Chaîne des cœurs, qu'il avoit à ſa droite, en lui préſentant une figue, & rendez plus ſuportable les chaînes que vous me faites porter depuis le moment que je vous ai vu: & en préſentant une grape de raiſin à Tourment de l'ame, prenez cela, dit-il, à la charge que vous ferez ceſſer bientôt les tourmens que j'endure pour l'amour de vous: & ainſi des autres dames. Et par ces endroits Abou-Haſſan faiſoit que le Caliſe, qui étoit fort ataché à toutes

ſes actions & à toutes ſes paroles, ſe ſavoit bon gré de plus en plus d'avoir trouvé en lui un homme, qui le divertiſſoit ſi agréablement & qui lui avoit donné lieu d'imaginer le moyen de le connoître plus à fond.

Quand Abou-Haſſan eut mangé ce qui lui plut de tous les fruits qui étoient dans les baſſins, il ſe leva, & auſſi-tôt Meſrour qui ne l'abandonnoit pas, marcha encore devant lui & l'introduiſit dans un troiſiéme ſalon, orné, meublé & enrichi auſſi magnifiquement que les deux premiérs.

Abou-Haſſan y trouva ſept autres chœurs de muſique, & ſept autres dames, autour d'une table couverte de ſept baſſins d'or remplis de confitures liquides de différentes couleurs & de pluſieurs façons. Après avoir jetté les yeux de tout côté avec une nouvelle admiration, il s'avança jusqu'à la ta-

table au bruit harmonieux des sept chœurs de musique, qui cessa dès qu'il s'y fût mis. Les sept dames s'y mirent aussi à ses côtés par son ordre, & comme il ne pouvoit leur faire la même honêteté de les servir, qu'il avoit fait aux autres, il les pria de se choisir elles-mêmes les confitures qui seroient le plus à leur goût. Il s'informa aussi de leurs noms, qui ne lui plurent pas moins que les noms des autres dames par leur diversité & qui lui fournirent une nouvelle matière de s'entretenir avec elles, & de leur dire des douceurs, qui leur firent autant de plaisir qu'au Calife, qui ne perdoit rien de tout ce qu'il disoit.

Le jour commençoit à finir, lorsqu'Abou-Hassan fut conduit dans le quatriéme salon. Il étoit orné comme les autres des meubles les plus magnifiques & les plus précieux. Il y avoit aussi sept

grands luſtres d'or qui ſe trouvèrent remplis de bougies alumées & tout le ſalon éclairé par une quantité prodigieuſe de lumiéres qui y faiſoient un éfet merveilleux & ſurprenant. On n'avoit rien vu de pareil dans les trois autres, parce qu'il n'en avoit pas été beſoin. Abou-Haſſan trouva encore dans ce dernier ſalon, comme il avoit trouvé dans les trois autres, ſept nouveaux chœurs de muſiciennes qui concertoient toutes enſembles d'une manière plus gaye que dans les autres ſalons, & qui ſembloient inſpirer une plus grande joye. Il y vit auſſi ſept autres dames, qui étoient debout autour d'une table couverte de ſept baſſins d'or, remplis de gâteaux feuilletés, de toutes ſortes de confitures ſéches & de toutes autres choſes propres à exciter à boire. Mais Abou-Haſſan y aperçut ce qu'il n'avoit point vu

aux

aux autres ſalons, c'étoit un bufet chargé de ſept grands flacons d'argent, pleins d'un vin des plus exquis, & de ſept verres de cryſtal de roche d'un très beau travail auprès de chaque flacon.

Jusques-là, c'eſt-à-dire dans les trois premiers ſalons, Abou Haſſan n'avoit bu que de l'eau, ſelon la coûtume qui s'obſerve à Bagdad, auſſi bien parmi le peuple & dans les ordres ſuperieurs, qu'à la cour du Calife, où l'on ne boit le vin ordinairement que le ſoir. Tous ceux qui en uſent autrement, ſont regardés comme des débauchés, & ils n'oſent ſe montrer de jour. Cette coûtume eſt d'autant plus louable, qu'on a beſoin de tout ſon bon ſens dans la journée, pour vaquer aux afaires, & que par là, comme on ne boit du vin que le ſoir, on ne voit pas d'yvrognes en plein jour cauſer du déſordre dans les rues de cette ville.

Abou-Haſſan entra donc dans ce quatrième ſalon & s'avança jusqu'à la table. Quand il s'y fût aſſis, il demeura un grand eſpace de tems comme en extaſe à admirer les ſept dames qui étoient autour de lui, & les trouva plus belles que celles qu'il avoit vu dans les autres ſalons. Il eut envie de ſavoir les noms de chacune en particulier; mais comme le grand bruit de la muſique, & ſur tout des tambours de baſque, dont on jouoit à chaque chœur, ne lui permettoit pas de ſe faire entendre, il frapa des mains pour la faire ceſſer, & auſſitôt il ſe fit un grand ſilence.

Alors en prenant par la main la dame qui étoit le plus près de ſa droite, il la fit aſſeoir, & après lui avoir préſenté un gâteau feuilleté, il lui demanda comment elle s'apelloit: Commandeur des croians, repondit la dame, mon nom

eſt

eſt Bouquet de perles. On ne pouvoit vous donner un nom plus convenable, reprit Abou-Haſſan, & qui fit mieux connoître ce que vous valez; ſans blâmer néanmoins celui qui vous l'a donné, je trouve que vos belles dents éfacent la plus belle eau de toutes les perles qui ſoient au monde. Bouquet de perles, ajoûta-t-il, puiſque c'eſt votre nom, obligez moi de prendre un verre, & de m'aporter à boire de vôtre belle main.

La dame alla auſſitôt au bufet & revint avec un verre plein de vin qu'elle préſenta à Abou-Haſſan d'un air tout gracieux. Il le prit avec plaiſir, & la regardant paſſionément, Bouquet de perles, lui dit-il, je bois à votre ſanté, je vous prie de vous en verſer autant & de me faire raiſon. Elle courut vîte au bufet, & revint le verre à la main; mais avant de boire elle

chanta une chanſon, qui ne le ravit pas moins par ſa nouveauté que par les charmes d'une voix, qui le ſurprit encore davantage.

Abou-Haſſan après avoir bû, choiſit ce qui lui plût dans les baſſins, & le préſenta à une autre dame qu'il fit aſſeoir auprès de lui. Il lui demanda auſſi ſon nom. Elle repondit qu'elle s'apelloit Etoile du matin. Vos beaux yeux, reprit-il, ont plus d'éclat & de brillant que l'etoile dont vous portez le nom. Allez & faites moi le plaiſir de m'aporter à boire: ce qu'elle fit ſur le champ de la meilleure grace du monde. Il en uſa de même envers la troiſiéme dame, qui ſe nommoit Lumiére du jour, & de même juſqu'à la ſeptiéme, qui toutes lui verſèrent à boire, avec une ſatisfaction extrême du Calife.

Quand Abou-Haſſan eût achevé de boire autant de coups, qu'il

y avoit de dames, Bouquet de perles, la premiére à qui il s'étoit adreſſé, alla au bufet, prit un verre qu'elle remplit de vin, après y avoir jetté une pincée de la poudre dont le Calife s'étoit ſervi le jour précédent, & vint le lui préſenter: Commandeur des croians, lui dit-elle, je ſuplie Votre Majeſté par l'intérêt que je prens à la conſervation de ſa ſanté de prendre ce verre de vin, & de me faire la grace avant de le boire d'entendre une chanſon, laquelle ſi j'oſe me flater ne lui déplaira pas. Je ne l'ai faite qu'aujourdui, & je ne l'ai encore chantée à qui que ce ſoit.

Je vous acorde cette grace avec plaiſir, lui dit Abou-Haſſan, en prenant le verre qu'elle lui préſentoit, & je vous ordonne en qualité de Commandeur des croians de me la chanter, perſuadé que je ſuis, qu'une belle perſonne comme vous n'en peut faire que

de très-agréables, & pleines d'esprit. La dame prit un luth & chanta la chanson en acordant sa voix au son de cet instrument avec tant de justesse, de grace & d'expression, qu'elle tint Abou-Hassan comme en extase depuis le commencement jusqu'à la fin. Il la trouva si belle qu'il la lui fit repeter une seconde fois, & il n'en fut pas moins charmé.

Quand la dame eut achevée, Abou-Hassan, qui vouloit la louer comme elle le meritoit, vuida le verre auparavant tout d'un trait. Puis tournant la tête du côté de la dame, comme pour lui parler, il en fut empêché par la poudre qui fit son éfet si subitement, qu'il ne fit qu'ouvrir la bouche en bégayant. Aussitôt ses yeux se fermêrent, & en laissant tomber sa tête jusques sur la table, comme un homme acablé de sommeil, il s'endormit aussi pro-

fon-

fondément, qu'il avoit fait le jour précédent environ à la même heure quand le Calife lui eût fait prendre de la même poudre, & dans le même instant une des dames qui étoit auprès de lui fut assez diligente pour recevoir le verre qu'il laissa tomber de sa main. Le Calife qui s'étoit donné lui-même ce divertissement avec une satisfaction au delà de ce qu'il s'en étoit promis, & qui avoit été spectateur de cette derniére scene, aussi bien que de toutes les autres qu'Abou-Hassan lui avoit données, sortit de l'endroit où il étoit, & parut dans le salon tout joyeux d'avoir si bien réussi dans ce qu'il avoit imaginé. Il commanda premiérement qu'on dépouillât Abou-Hassan de l'habit de Calife, dont on l'avoit revêtu le matin, & qu'on lui remit celui dont il étoit habillé il y avoit vingt quatre heures, quand l'és-

clave qui l'acompagnoit l'avoit aporté en ſon palais. Il fit apeller enſuite le même éſclave, & quand il ſe fût préſenté, reprens cet homme, lui dit-il, & reporte-le chez lui ſur ſon ſofa, ſans faire de bruit, & en te retirant de même laiſſe la porte ouverte.

L'éſclave prit Abou-Haſſan, l'emporta par la porte ſecrete du palais, le remit chez lui comme le Calife lui avoit ordonné, & revint en diligence lui rendre compte de ce qu'il avoit fait. Abou-Haſſan, dit alors le Calife, avoit ſouhaité d'être Calife pendant un jour ſeulement pour châtier l'Imam de la Moſquée de ſon quartier, & les quatre Scheikhs ou vieillards, dont la conduite ne lui plaiſoit pas : je lui ai procuré le moyen de ſe ſatisfaire, & il doit être content ſur cet article.

Abou-Haſſan remis ſur ſon ſofa par l'éſclave dormit juſqu'au len-

lendemain fort tard, & ne s'eveilla, que quand la poudre, qu'on avoit mis dans le dernier verre qu'il avoit bû, eût fait tout ſon éfet. Alors en ouvrant les yeux il fut fort ſurpris de ſe voir chez lui: Bouquet de perles, Etoile du matin, Aube du jour, Bouche de corail, Face de lune, s'écria-t-il, en apellant les dames du palais qui lui avoient tenu compagnie, chacune par leur nom autant qu'il put s'en ſouvenir, où êtes vous? venez, aprochez.

Abou-Haſſan crioit de toute ſa force. Sa mère qui l'entendoit de ſon apartement, acourut au bruit, & en entrant dans ſa chambre, qu'avez-vous donc mon fils, lui demanda-t-elle, que vous eſt-il arrivé?

A ces paroles Abou-Haſſan leva la tête, & en regardant ſa mère fiérement & avec mépris, bonne femme, lui demanda-t-il à ſon tour,

tour, qui eſt donc celui, que tu apelles ton fils?

C'eſt vous-même, repondit la mère, avec beaucoup de douceur; n'êtes vous pas Abou-Haſſan mon fils? Ce ſeroit la choſe du monde la plus ſingulière que vous l'euſſiez oublié en ſi peu de tems.

Moi ton fils! vieille execrable reprit Abou-Haſſan, tu ne ſais ce que tu dis, & tu es une menteuſe. Je ne ſuis pas l'Abou-Haſſan, que tu dis, je ſuis le Commandeur des croians.

Taiſez-vous, mon fils, repartit la mère; vous n'êtes pas ſage. On vous prendroit pour un fou, ſi l'on vous entendoit.

Tu es une vieille folle toi même, repliqua Abou-Haſſan; je ne ſuis pas fou comme tu le dis. Je te répète que je ſuis le Commandeur des croians, & le vicaire en terre du maître des deux mondes.

Ah! mon fils, s'écria la mère, eſt-

eſt-il poſſible que je vous entende proférer des paroles qui marquent une ſi grande aliénation d'eſprit? Quel malin génie vous obſède, pour vous faire tenir un ſemblable diſcours? Que la bénédiction de Dieu ſoit ſur vous, & qu'il vous delivre de la malignité de Satan. Vous êtes mon fils Abou-Haſſan & je ſuis votre mère.

Apres lui avoir donné toutes les marques qu'elle put imaginer pour le faire rentrer en lui-même & lui faire voir qu'il étoit dans l'erreur; ne voyes-vous pas, continua-t'elle, que cette chambre où vous êtes, eſt la vôtre, & non pas la chambre d'un palais digne d'un Commandeur des croians? & que vous ne l'avez pas abandonnée depuis que vous êtes au monde, en demeurant inſéparablement avec moy? Faites bien réflexion à tout ce que je vous dis, & ne vous allez pas mettre dans l'i-

l'imagination des choſes qui ne ſont pas, & qui ne peuvent être : encore une fois, mon fils, penſez y ſérieuſement.

Abou-Haſſan entendit paiſiblement ces remontrances de ſa mère les yeux baiſſés, & la main au bas du viſage, comme un homme qui rentre en lui-même pour éxaminer la verité de ce qu'il voit & de ce qu'il entend : je crois que vous avez raiſon, dit il à ſa mère quelques momens aprés, en revenant comme d'un profond ſommeil ſans pourtant changer de poſture ; il me ſemble que je ſuis Abou-Haſſan, que vous êtes ma mère, & que je ſuis dans ma chambre. Encore une fois, ajoûta-t'il, en jettant les yeux ſur lui & ſur tout ce qui ſe préſentoit à ſa vue, je ſuis Abou-Haſſan, je n'en doute plus, & je ne comprens pas comment je m'étois mis cette reverie dans la tête.

La

La mère crut de bonne foi que son fils étoit guéri du trouble qui agitoit son esprit, & qu'elle attribuoit à un songe: elle se preparoit même à en rire avec lui, & à l'interroger sur ce songe, quand tout à coup il se mit sur son séant, & en la regardant de travers, vieille sorcière, vieille magicienne, dit-il, tu ne sais ce que tu dis: je ne suis pas ton fils, & tu n'es pas ma mère. Tu te trompes toi-même, & tu veux m'en faire accroire. Je te dis que je suis le Commandeur des croians, & tu ne me persuaderas pas le contraire.

De grace mon fils, reprit la mère, recommandez-vous à Dieu, & abstenez-vous de tenir ce langage, de crainte qu'il ne vous arrive quelque malheur, parlons plutôt d'autre chose, & laissez moi vous raconter ce qui arriva hier dans notre quartier à l'Imam de notre Mosquée & aux quatre Scheikhs

nos

nos voisins. Le juge de police les fit prendre, & après leur avoir fait donner en sa présence à chacun je ne sai combien de coups de nerf de bœuf, il fit publier par un crieur, que c'étoit là le châtiment de ceux qui se mêloient des afaires qui ne leur regardoient pas, & qui se faisoient une occupation de jetter le trouble dans les familles de leurs voisins. Ensuite il les fit promener par tous les quartiers de la ville, avec le même cri, & leur fit défense de remettre jamais pied dans le notre.

La mère d'Abou-Hassan, qui ne pouvoit s'imaginer que son fils eût eu quelque part à l'avanture qu'elle lui racontoit, avoit exprès changé de discours, & regardé le recit de cette afaire comme un moyen capable d'éfacer l'impression fantastique où elle le voyoit d'être le Commandeur des croians; mais il en arriva tout autre-

ment,

ment, & ce récit loin d'éfacer l'idée qu'il avoit toûjours d'être le Commandeur des croians, ne servit qu'à la lui rapeller & à la lui graver d'autant plus profondément dans ſon imagination, qu'en éfet elle n'étoit pas fantaſtique, mais réelle.

Auſſi dès qu'Abou-Haſſan eût entendu ce recit, je ne ſuis plus ton fils, ni Abou-Haſſan, reprit il, je ſuis certainement le Commandeur des croians, je ne puis plus en douter après ce que tu viens de me raconter toi-même. Aprens que c'eſt par mes ordres que l'Imam, & les quatre Scheikhs ont été châtiés de la manière que tu m'as dit. Je ſuis donc véritablement le Commandeur des croians, te dis-je: & ceſſe de me dire que c'eſt un rêve. Je ne dormois pas, & j'étois auſſi éveillé que je le ſuis en ce moment que je te parle. Tu me fais plaiſir de me confir-

firmer ce que le juge de police, à qui j'en avois donné l'ordre, m'en a raporté ; c'eſt-à-dire, que mon ordre a été éxécuté ponctuellement, & j'en ſuis d'autant plus réjoui, que cet Imam & ces quatre Scheikhs ſont de francs hypocrites. Je voudrois bien ſavoir qui m'a aporté en ce lieu-ci. Dieu ſoit loué de tout : ce qu'il y a de vrai c'eſt que je ſuis très certainement le Commandeur des croians, & toutes tes raiſons ne me perſuaderont pas le contraire.

La mère, qui ne pouvoit deviner ni même s'imaginer, pourquoi ſon fils ſoûtenoit ſi fortement & avec tant d'aſſurance qu'il étoit le Commandeur des croians, ne douta plus qu'il n'eût perdu l'eſprit en lui entendant dire des choſes, qui étoient dans ſon eſprit au dela de toute croiance, quoi qu'elles euſſent leur fondement dans celui d'Abou-Haſſan.

Dans

Dans cette penſée, mon fils, lui dit-elle, je prie Dieu qu'il ait pitié de vous & qu'il vous faſſe miſéricorde. Ceſſez, mon fils, de tenir un diſcours ſi dépourvu de bon ſens. Adreſſez-vous à Dieu, demandez lui qu'il vous pardonne, & vous faſſe la grace de parler comme un homme raiſonnable. Que diroit-on de vous, ſi l'on vous entendoit parler ainſi? Ne ſavez vous pas que les murailles ont des oreilles?

De ſi belles remontrances loin d'adoucir l'eſprit d'Abou-Haſſan, ne ſervirent qu'à l'aigrir encore davantage. Il s'emporta contre ſa mère avec plus de violence. Vieille, lui dit-il, je t'ai déja averti de te taire: ſi tu continuës davantage, je me leverai & je te traiterai de manière, que tu t'en reſſentiras tout le reſte de tes jours. Je ſuis le Calife, le Commandeur des croians, & tu dois me

me croire quand je te le dis.

Alors la bonne dame, qui vit qu'Abou-Haſſan s'égaroit de plus en plus de ſon bon ſens plutôt que d'y rentrer, s'abandonna aux pleurs & aux larmes, & en ſe frapant le viſage & la poitrine elle faiſoit des exclamations qui marquoient ſon étonnement & ſa profonde douleur de voir ſon fils dans une ſi terrible aliénation d'eſprit.

Abou-Haſſan, au-lieu de s'apaiſer & de ſe laiſſer toucher par les larmes de ſa mère, s'oublia lui-même au contraire juſqu'à perdre envers elle le reſpect que la nature lui inſpiroit. Il ſe leva bruſquement, ſe ſaiſit d'un bâton, & venant à elle la main levée, comme un furieux, maudite vieille, lui dit il dans ſon extravagance & d'un ton à donner de la terreur à toute autre qu'à une mère pleine de tendreſſe pour lui, dis moi tout à l'heure qui je ſuis?

Mon

Mon fils, répondit la mère en le regardant tendrement bien loin de s'éfrayer, je ne vous crois pas abandonné de Dieu au point de ne pas connoître celle qui vous a mis au monde, & de vous méconnoître vous même. Je ne feins pas de vous dire que vous êtes mon fils Abou-Haſſan, & que vous avez grand tort de vous arroger un titre qui n'apartient qu'au Calife Haroun Alraſchid, votre ſouverain Seigneur & le mien, pendant que ce Monarque nous comble de biens, vous & moi, par le préſent qu'il m'envoya hier. En éfet il faut que vous ſachiez que le grand Viſir Giafar prit la peine de venir hier me trouver, & qu'en me mettant entre les mains une bourſe de mille piéces d'or, il me dit de prier Dieu pour le Commandeur des croians; qui me faiſoit ce préſent. Et cette liberalité ne vous regarde-t'elle

pas plutôt que moi, qui n'ai plus que deux jours à vivre?

A ces paroles Abou-Haſſan ne ſe poſſeda plus. Les circonſtances de la libéralité du Calife, que ſa mère venoit de lui raconter confirmèrent ſa ſupoſition qu'il ne ſe trompoit pas, & lui perſuadoient plus que jamais qu'il étoit le Calife, puiſque le Viſir n'avoit porté la bourſe que par ſon ordre. Hé bien! vieille ſorcière, s'écria-t'il, ſeras tu convaincue quand je te dirai que c'eſt moi qui t'ai envoyé ces mille pieces d'or par mon grand Viſir Giafar, qui n'a fait qu'éxécuter l'ordre que je lui avois donné en qualité de Commandeur des croians? Cependant au lieu de me croire, tu ne cherches qu'à me faire perdre l'eſprit par tes contradictions & en me ſoûtenant avec opiniâtreté que je ſuis ton fils. Mais je ne laiſſerai pas long-tems ta malice impunie.

En

En achevant ces paroles dans l'excès de ſa phréneſie il fut aſſez dénaturé pour la maltraiter impitoiablement avec le bâton qu'il tenoit à la main.

La pauvre mère, qui n'avoit pas crû que ſon fils paſſeroit ſi promptement des menaces aux actions, ſe ſentant frapée, ſe mit à crier de toute ſa force au ſecours : & juſqu'à ce que les voiſins fuſſent accourus Abou-Haſſan ne ceſſoit de fraper en lui demandant à chaque coup : ſuis-je Commandeur des croians ? A quoi la mère répondoit toujours ces tendres paroles : vous êtes mon fils.

La fureur d'Abou-Haſſan commencoit un peu à ſe ralentir quand les voiſins vinrent dans ſa chambre. Le premier qui ſe préſenta ſe mit auſſi-tôt entre ſa mère & lui, & après lui avoir araché ſon bâton de la main, que faites-vous donc, Abou-Haſſan, lui dit-

il? Avez vous perdu la crainte de Dieu & la raiſon? Jamais un fils bien né comme vous a-t'il oſé lever la main ſur ſa mère? & n'avez-vous point de honte de maltraiter ainſi la vôtre, elle qui vous aime ſi tendrement?

Abou-Haſſan encore tout plein de ſa fureur regarda celui qui lui parloit ſans lui rien répondre, & en jettant en même tems ſes yeux égarés ſur chacun des autres voiſins qui l'acompagnoient: qui eſt cet Abou-Haſſan dont vous parlez, leur demanda-t'il? Eſt-ce moi que vous apellez de ce nom?

Cette demande déconcerta un peu les voiſins: comment! reprit celui qui venoit de lui parler, vous ne reconnoiſſez donc pas la femme que voila pour celle qui vous a élevé, & avec qui nous vous avons toujours vu demeurer, en un mot pour votre mère? Vous êtes des impertinens, repliqua A-

bou-

bou-Haſſan ; je ne la connois pas, ni vous non plus, & je ne veux pas vous connoître. Je ne ſuis pas Abou-Haſſan, je ſuis le Commandeur des croians ; & ſi vous l'ignorez, je vous le ferai aprendre à vos dépens.

A ce diſcours d'Abou-Haſſan les voiſins ne doutèrent plus de l'aliénation de ſon eſprit. Et pour empêcher qu'il ne ſe portât à des excès ſemblables à ceux qu'il venoit de commettre contre ſa mère, ils ſe ſaiſirent de ſa perſonne malgré ſa réſiſtance, & le liérent de manière qu'ils lui ôtèrent l'uſage des bras, des mains, & des pieds. En cet état & hors d'aparence de pouvoir nuire, ils ne jugèrent pas cependant à propos de le laiſſer ſeul avec ſa mère. Deux de la compagnie ſe détachèrent & allèrent en diligence à l'hôpital des foux avertir le concierge de ce qui ſe paſſoit. Il y vint auſſi-

tôt avec les voisins, acompagné d'un bon nombre de ses gens chargés de chaînes, de ménotes, & d'un nerf de bœuf.

A leur arrivée Abou-Hassan, qui ne s'atendoit à rien moins qu'à un apareil si afreux, fit de grands éforts pour se débarrasser, mais le concierge qui s'étoit fait donner le nerf de bœuf le mit bien-tôt à la raison par deux ou trois coups bien apliqués, qu'il lui en déchargea sur les épaules. Ce traitement fut si sensible à Abou-Hassan, qu'il se contint, & que le concierge & ses gens firent de lui ce qu'ils voulurent. Ils le chargèrent de chaînes, & lui apliquèrent les ménotes & les entraves, & quand ils eurent achevé ils le tirèrent hors de chez lui, & le conduisirent à l'hôpital des foux.

Abou-Hassan ne fut pas plutôt dans la rue, qu'il se trouva environné d'une grande foule de peu-

peuple : l'un lui donnoit un coup de poing, un autre un ſoufflet, & d'autres le chargeoient d'injures en le traitant de fou, d'inſenſé, & d'extravagant.

A tous ces mauvais traitemens il n'y a, diſoit-il, de grandeur & de force qu'en Dieu très-haut & tout-puiſſant. On veut que je ſois fou, quoique je ſois dans mon bon ſens : je ſoufre cette injure & toutes ces indignités pour l'amour de Dieu.

Aboû-Haſſan fut conduit de cette manière juſqu'a l'hôpital des foux. On l'y logea & on l'atacha dans une cage de fer, & avant de l'y enfermer le concierge endurci à cette terrible éxécution le regala ſans pitié de cinquante coups de nerf de bœuf ſur les épaules & ſur le dos, & continua plus de trois ſemaines à lui faire le même régal chaque jour, en lui répétant ces mêmes mots chaque

fois ; reviens en ton bon sens & dis si tu es encore le Commandeur des croians.

Je n'ai pas besoin de ton conseil, répondoit Abou-Hassan, je ne suis pas fou ; mais si j'avois à le devenir, rien ne seroit plus capable de me jetter dans une si grande disgrace, que les coups dont tu m'assommes.

Cependant la mère d'Abou-Hassan venoit voir son fils reglément chaque jour, & elle ne pouvoit retenir ses larmes en voyant diminuer de jour en jour son embonpoint & ses forces, & en l'entendant se plaindre & soûpirer des douleurs qu'il soufroit. En éfet il avoit les épaules, le dos, & les côtes noircies & meurtries, & il ne savoit de quel côté se tourner pour trouver du repos. La peau lui changea même plus d'une fois pendant le tems qu'il fut rétenu dans cette éfroyable demeu-

meure. Sa mère vouloit lui parler pour le consoler & pour tâcher de sonder s'il étoit toûjours dans la même situation d'esprit sur sa prétendue dignité de Calife & de Commandeur des croians ; mais toutes les fois qu'elle ouvroit la bouche pour lui en toucher quelque chose, il la rebutoit avec tant de furie qu'elle étoit contrainte de le laisser & de s'en retourner inconsolable de le voir dans une si grande opiniâtreté.

Les idées fortes & sensibles qu'Abou-Hassan avoit conservé dans son esprit de s'être vu revêtu de l'habillement de Calife, d'en avoir éxercé les fonctions, d'avoir usé de son autorité, d'avoir été obéï, & traité véritablement en Calife, & qui l'avoient persuadé à son réveil qu'il l'étoit indubitablement & l'avoient fait persister si long-tems dans cette erreur, commencèrent insensible-

ment à s'éfacer de ſon eſprit.

Si j'étois Calife & Commandeur des croyans, ſe diſoit-il quelquefois à lui-même, pourquoi me ſerois-je trouvé chez moi en me réveillant, & revêtu de mon habit ordinaire? pourquoi ne me ſerois-je pas vu environné du chef des eunuques, de tant d'autres eunuques, & d'une ſi groſſe foule de belles dames? pourquoi le grand Viſir Giafar que j'ai vu à mes piés, tant d'Emirs, tant de gouverneurs de provinces & tant d'autres oficiers, dont je me ſuis vu environné, m'auroient ils abandonné? Il y a long-tems ſans doute qu'ils m'auroient délivré de l'état pitoyable où je ſuis, ſi j'avois quelque autorité ſur eux. Tout cela n'a été qu'un ſonge, & je ne dois pas faire dificulté de le croire. J'ai commandé, il eſt vrai, au juge de police de châtier l'Imam & les quatre vieillards de ſon conſeil,

ſeil, j'ai ordonné au grand Viſir Giafar de porter mille piéces d'or à ma mère, & mes ordres ont été éxécutés. Cela m'arrête & je n'y comprens rien. Mais combien d'autres choſes y a-t'il, que je ne comprens pas & que je ne comprendrai jamais? Je m'en remets donc entre les mains de Dieu qui ſait & qui connoît tout.

Abou-Haſſan étoit encore occupé de ces penſées & dans ces ſentimens, quand ſa mère arriva. Elle le vit ſi extenué & ſi défait, qu'elle en verſa des larmes plus abondament qu'elle n'avoit encore fait juſqu'alors. Au milieu de ſes ſanglots elle le ſalua du ſalut ordinaire, & Abou-Haſſan le lui rendit contre ſa coûtume, depuis qu'il étoit dans cet hôpital. Elle en prit un bon augure: Hé bien, mon fils, lui dit-elle en eſſuyant ſes larmes, comment vous trouvez-vous? en quelle aſſiette eſt

votre esprit? avez vous renoncé à toutes vos fantaisies & aux propos que le demon vous avoit sugeré?

Ma mère, répondit Abou-Hassan d'un sens rassi & fort tranquile, & d'une manière qui peignoit la douleur qu'il ressentoit des excès auquels il s'étoit porté contre elle, je reconnois mon égarement; mais je vous prie de me pardonner le crime exécrable, que je déteste & dont je suis coupable envers vous. Je fais la même prière à nos voisins à cause du scandale que je leur ai donné. J'ai été abusé par un songe; mais un songe si extraordinaire, & si semblable à la vérité, que je puis mettre en fait, que tout autre que moi, à qui il seroit arrivé, n'en auroit pas été moins frapé & seroit peut-être tombé dans de plus grandes extravagances que celles que vous m'avez vû faire. J'en suis encore si fort troublé, au mo-

ment

ment que je vous parle, que j'ai de la peine à me perſuader que ce qui m'eſt arrivé en ſoit un; tant il a de reſſemblance à ce qui ſe paſſe entre des gens qui ne dorment pas.

Quoi qu'il en ſoit je le tiens, & le veux tenir conſtamment pour un ſonge & pour une illuſion. Je ſuis même convaincu que je ne ſuis pas ce fantôme de Calife & de Commandeur des croians, mais Abou-Haſſan votre fils, de vous dis-je, que j'ai toujours honorée juſqu'à ce jour fatal dont le ſouvenir me couvre de confuſion, que j'honore & que j'honorerai toute ma vie comme je le dois.

A ces paroles ſi ſages & ſi ſenſées les larmes de douleur de compaſſion & d'affliction, que la mère d'Abou-Haſſan verſoit depuis ſi long-tems, ſe changèrent en larmes de joye de conſolation d'amour & de tendreſſe pour ſon cher fils qu'elle rétrouvoit. Mon

fils! s'écria-t'elle toute transportée de plaisir, je ne me sens pas moins ravie de contentement & de satisfaction à vous entendre parler si raisonnablement après ce qui s'est passé, que si je venois de vous mettre au monde une seconde fois. Il faut que je vous déclare ma pensée sur votre avanture & que je vous fasse remarquer une chose, à quoi vous n'avez peut-être pas pris garde. L'étranger que vous aviez amené un soir pour souper avec vous, s'en alla sans fermer la porte de votre chambre comme vous lui aviez recommandé, & je crois que c'est ce qui a donné ocasion au demon d'y entrer & de vous jetter dans l'afreuse illusion où vous étiez. Ainsi, mon fils, vous devez bien remercier Dieu de vous en avoir délivré, & le prier de vous préserver de tomber davantage dans les piéges de l'esprit malin.

Vous

Vous avez trouvé la ſource de mon mal répondit Abou-Haſſan, & c'eſt juſtement cette nuit là que j'eus ce ſonge qui me renverſa la cervelle. J'avois cependant averti le marchand expreſſément de fermer la porte après lui, & je connois à préſent qu'il n'en a rien fait. Je ſuis donc perſuadé avec vous, que le demon a trouvé la porte ouverte, qu'il eſt entré, & qu'il m'a mis toutes ces fantaiſies dans la tête. Il faut qu'à Moſſoul, d'où venoit ce marchand, on ne ſache pas comme nous autres ici à Bagdad en ſommes bien convaincus, que le demon vient cauſer tous ces ſonges fâcheux qui nous inquiètent la nuit, quand on laiſſe les chambres où l'on couche ouvertes. Au nom de Dieu, ma mère, puisque par la grace de Dieu me voila parfaitement revenu du trouble où j'étois, je vous ſuplie autant qu'un fils peut ſuplier

une

une auſſi bonne mère que vous l'êtes, de me faire ſortir au plutôt de cet enfer & de me délivrer de la main du boureau qui abrègera mes jours infailliblement, ſi j'y demeure davantage.

La mère d'Abou-Haſſan parfaitement conſolée & atendrie de voir qu'Abou-Haſſan étoit revenu entièrement de ſa folle imagination d'être Calife, alla ſur le champ trouver le concierge qui l'avoit amené & qui l'avoit gouverné juſqu'alors, & dès qu'elle lui eût aſſuré qu'il étoit parfaitement bien rétabli dans ſon bon ſens, il vint, l'examina & le mit en liberté en ſa préſence.

Abou-Haſſan retourna chez lui & y demeura pluſieurs jours afin de rétablir ſa ſanté par de meilleurs alimens que ceux dont il avoit été nourri dans l'hôpital des foux. Mais dès qu'il eût à peu près repris ſes forces, & qu'il ne

ſe reſſentoit plus des incommodités qu'il avoit ſoufertes par les mauvais traitemens qu'on lui avoit fait dans ſa priſon, il commença à s'ennuyer de paſſer les ſoirées ſans compagnie. C'eſt pourquoi il ne tarda pas à réprendre le même train de vie qu'auparavant, c'eſt-à-dire, qu'il recommença de faire chaque jour une proviſion ſufiſante, pour régaler un nouvel hôte le ſoir.

Le jour qu'il renouvella la coûtume d'aller vers le coucher du ſoleil au bout du pont de Bagdad pour y arrêter le premier étranger qui ſe préſenteroit, & le prier de lui faire l'honneur de venir ſouper avec lui, étoit le premier du mois & le même jour, comme nous l'avons déja dit, que le Calife ſe divertiſſoit à aller déguiſé hors de quelqu'une des portes par où on abordoit en cette ville, pour obſerver par lui-même, s'il

ne

ne ſe paſſoit rien contre la bonne police, qu'il avoit établie & reglée dès le commencement de ſon règne.

Il n'y avoit pas long-tems qu'Abou-Haſſan étoit arrivé & qu'il s'étoit aſſis ſur un banc pratiqué contre le parapet, lorſqu'à l'autre bout du pont il aperçut le Calife, qui venoit a lui déguiſé en marchand de Moſſoul, comme la première fois, & ſuivi du même eſclave. Perſuadé que tout le mal qu'il avoit ſoufert ne venoit que de ce que le Calife, qu'il ne connoiſſoit que pour un marchand de Moſſoul, avoit laiſſé la porte ouverte en ſortant de ſa chambre, il frémit en le voyant: Que Dieu veuille me preſerver, dit-il en lui-même, voila ſi je ne me trompe, le magicien qui m'a enchanté. Il tourna auſſi-tôt la tête du côté du canal de la rivière en s'apuyant ſur le parapet, afin de ne le pas

voir

voir juſqu'à ce qu'il fût paſſé.

Le Calife, qui vouloit porter plus loin le plaiſir qu'il s'étoit déja donné à l'ocaſion d'Abou-Haſſan, avoit eu grand ſoin de ſe faire informer de tout ce qu'il avoit dit & fait le lendemain à ſon réveil, après l'avoir fait reporter chez lui, & de tout ce qui lui étoit arrivé. Il reſſentit un nouveau plaiſir de tout ce qu'il en aprit & même du mauvais traitement qui lui avoit été fait dans l'hôpital des foux. Mais comme ce Monarque étoit généreux & plein de juſtice, & qu'il avoit reconnu dans Abou-Haſſan un eſprit propre à le réjouïr plus long-tems; & de plus qu'il s'étoit douté, qu'après avoir renoncé à ſa prétendue dignité de Calife, il reprendroit ſa manière de vie ordinaire, il jugea à propos dans le deſſein de l'atirer près de ſa perſonne de ſe déguiſer le premier du mois en marchand de

Moſ-

Mossoul comme auparavant, afin de mieux éxécuter ce qu'il avoit résolu à son égard. Il aperçut donc Abou-Hassan presque en même tems qu'il fut aperçu de lui, & à son action il comprit d'abord combien il étoit mécontent de lui, & que son dessein étoit de l'éviter. Cela fit qu'il côtoya le parapet où étoit Abou-Hassan le plus près qu'il pût. Quand il fut proche de lui, il pancha la tête & il le regarda en face. C'est donc vous, mon frére Abou-Hassan, lui dit-il; quel plaisir pour moi de te revoir & te saluer; permettez moi je vous prie de vous embrasser.

Et moi, répondit brusquement Abou-Hassan sans regarder le faux marchand de Mossoul, je ne vous salue pas: je n'ai besoin ni de votre salut, ni de vos embrassades, passez votre chemin.

Hé quoi, reprit le Calife, ne me reconnoissez vous pas? ne vous sou-

ſouvient-il pas de la ſoirée, que nous paſſames enſemble il y a aujourdhui un mois chez vous, où vous me fîtes l'honneur de me regaler avec tant de généroſité? Non, repartit Abou-Haſſan ſur le même ton qu'auparavant, je ne vous connois pas, & je ne ſai de quoi vous voulez me parler; allez encore une fois & paſſez votre chemin.

Le Calife ne ſe rebuta pas de la brusquerie d'Abou-Haſſan. Il ſavoit bien qu'une des loix, qu'Abou-Haſſan s'étoit impoſée à lui-même, étoit de ne plus avoir de commerce avec l'étranger qu'il auroit une fois régalé. Abou-Haſſan le lui avoit déclaré; mais il vouloit bien faire ſemblant de l'ignorer. Je ne puis croire, reprit-il, que vous ne me reconnoiſſiez pas, il n'y a pas aſſez long-tems que nous nous ſommes vus, & il n'eſt pas poſſible que vous m'ayez ou-

oublié ſi facilement. Il faut qu'il vous ſoit arrivé quelque malheur qui vous cauſe cette averſion pour moi. Vous devez vous ſouvenir cependant que je vous ai marqué ma reconoiſſance par mes bons ſouhaits, & même que ſur certaine choſe qui vous tenoit au cœur je vous ai fait ofre de mon crédit qui n'eſt pas à mépriſer.

J'ignore repartit Abou-Haſſan, quel peut être votre crédit, & je n'ai pas le moindre déſir de le mettre à l'épreuve; mais je ſai bien que vos ſouhaits n'ont abouti qu'à me faire devenir fou. Au nom de Dieu vous dis-je encore une fois, paſſez votre chemin & ne me chagrinez pas davantage.

Ha! mon frère Abou-Haſſan, repliqua le Calife en l'embraſſant; je ne prétens pas me ſéparer d'avec vous de cette manière. Puiſque ma bonne fortune a voulu que je vous aye rencontré une

ſe-

ſeconde fois, il faut que vous exerciez auſſi une ſeconde fois la même hoſpitalité envers moi que vous avez faite il y a un mois, & que j'aye l'honneur de boire encore avec vous.

C'eſt de quoi Abou-Haſſan proteſta qu'il ſauroit bien ſe garder. J'ai aſſez de pouvoir ſur moi, ajoûta-t'il, pour m'empêcher de me trouver davantage avec un homme comme vous, qui porte le malheur avec ſoi. Vous ſavez le proverbe qui dit: prenez votre tambour ſur les épaules & délogez. Faites-vous-en l'aplication: faut-il vous le repeter tant de fois? Dieu vous conduiſe, vous m'avez cauſé aſſez de mal, je ne veux pas m'y expoſer davantage.

Mon bon ami Abou-Haſſan, reprit le Calife en l'embraſſant encore une fois, vous me traitez avec une dureté à laquelle je ne me ſerois pas atendu. Je vous ſu-

plie

plie de ne me pas tenir un discours si ofençant, & d'être au contraire bien persuadé de mon amitié. Faites-moi donc la grace de me raconter ce qui vous est arrivé, à moi, qui ne vous ai souhaité que du bien, qui vous en souhaite encore, & qui voudroit trouver l'occasion de vous en faire, afin de réparer le mal, que vous dites que je vous ai causé, si véritablement il y a de ma faute. Abou-Hassan se rendit aux instances du Calife: & après l'avoir fait asseoir auprès de lui, votre incrédulité & votre importunité, lui dit-il, ont poussé ma patience a bout. Ce que je vais vous raconter vous fera connoître, si c'est à tort que je me plains de vous.

Le Calife s'assit auprès d'Abou-Hassan, qui lui fit le récit de toutes les avantures qui lui étoient arrivées depuis son réveil dans le palais jusqu'à son second réveil

dans ſa chambre, & il les lui raconta toutes comme un véritable ſonge qui lui étoit arrivé avec une infinité de circonſtances, que le Calife ſavoit auſſi-bien que lui, & qui renouvellèrent le plaiſir qu'il s'en étoit fait. Il lui éxagera enſuite l'impreſſion que ce ſonge lui avoit laiſſée dans l'eſprit d'être le Calife & le Commandeur des croians: impreſſion, ajoûta-t'il, qui m'avoit jetté dans des extravagances ſi grandes, que mes voiſins avoient été contraints de me lier comme un furieux, & de me faire conduire à l'hôpital des foux, où j'ai été traité d'une manière qu'on peut apeller cruelle barbare & inhumaine; mais ce qui vous ſurprendra, & à quoi ſans doute vous ne vous atendez pas, c'eſt que toutes ces choſes ne me ſont arrivées que par votre faute. Vous vous ſouvenez bien de la priére que je vous avois faite de

fermer la porte de ma chambre en fortant de chez moi après le ſoupé Vous ne l'avez pas fait, au contraire vous l'avez laiſſée ouverte, & le demon eſt entré & m'a rempli la tête de ce ſonge, qui tout agréable qu'il m'avoit paru, m'a cauſé cependant tous les maux dont je me plains. Vous êtes donc cauſe par votre négligence (qui vous rend reſponſable de mon crime) que j'ai commis une choſe horrible & déteſtable en levant non ſeulement les mains contre ma mère, mais même qu'il s'en eſt peu falu, que je ne lui aye fait rendre l'ame à mes piés en commettant un parricide. Et cela pour un ſujet qui me fait rougir de honte toutes les fois que j'y penſe, puiſque c'étoit à cauſe qu'elle m'apelloit ſon fils, comme je le ſuis en éfet, & qu'elle ne vouloit pas me reconnoître pour le Commandeur des croians, tel que je croyois

vois l'être, & que je lui soûtenois éfectivement que je l'étois. Vous êtes encore cause du scandale que j'ai donné à mes voisins, quand acourus aux cris de ma pauvre mère ils me surprirent acharné à la vouloir assommer, ce qui ne seroit point arrivé si vous eussiez eu soin de fermer la porte de ma chambre en vous retirant, comme je vous en avois prié. Ils ne seroient pas entrès chez moi sans ma permission, & ce qui me fait le plus de peine, ils n'auroient point été témoins de ma folie. Je n'aurois pas été obligé de les fraper en me défendant contre eux, & ils ne m'auroient pas maltraité & lié comme ils ont fait, pour me conduire & me faire enfermer dans l'hôpital des foux, où je puis vous assurer que chaque jour pendant tout le tems que j'ai été détenu dans cet enfer, on n'a pas manqué de me bien régaler à grands coups

de nerf de bœuf.

Abou-Haſſan racontoit au Calife ſes ſujets de plaintes avec beaucoup de chaleur & de véhémence. Le Calife qui ſavoit mieux que lui tout ce qui s'étoit paſſé, étoit ravi en lui-même d'avoir ſi bien réuſſi dans ce qu'il avoit imaginé pour le jetter dans l'égarement où il le voyoit encore; mais il ne put entendre ce récit, fait avec tant de naïveté, ſans faire un grand éclat de rire.

Abou-Haſſan, qui croyoit ſon récit digne de compaſſion, & que tout le monde devoit y être auſſi ſenſible que lui, ſe ſcandaliſa fort de cet éclat de rire du faux marchand de Moſſoul. Vous moquez-vous de moi, lui dit-il, de me rire ainſi au nez? ou croyez-vous que je me moque de vous, quand je vous parle très-ſérieuſement? Voulez-vous des preuves réelles de ce que j'avance; tenez, voyez,

&

& regardez vous-même; vous me direz après cela si je me moque. En disant ces paroles, il se baissa, & en se découvrant les épaules & le sein il fit voir au Calife les cicatrices & les meurtrissures que lui avoient causé les coups de nerf de bœuf qu'il avoit reçu.

Le Calife ne pût regarder ces objets sans horreur. Il eut compassion du pauvre Abou-Hassan, & fut très fâché que la raillerie eut été poussée si loin. Il rentra aussi-tôt en lui-même, & en embrassant Abou-Hassan de tout son cœur, levez-vous, je vous en supplie, mon cher frère, lui dit-il d'un grand sérieux; venez & allons chez vous, je veux encore avoir l'avantage de me réjouïr ce soir avec vous: demain, s'il plaît à Dieu, vous verrez que tout ira le mieux du monde.

Abou-Hassan, malgré sa resolution & contre le serment qu'il

avoit fait de ne pas recevoir chez lui le même étranger une seconde fois, ne put résister aux caresses du Calife, qu'il prenoit toûjours pour un marchand de Mossoul Je le veux bien, dit il au faux marchand, mais, ajouta-t'il, à une condition que vous vous engagerez avec serment de tenir. C'est de me faire la grace de fermer la porte de ma chambre en sortant de chez moi, afin que le démon ne vienne pas me troubler la cervelle, comme il a fait la premiére fois. Le faux marchand promit tout. Ils se levérent tous deux & ils reprirent le chemin de la ville. Le Calife pour engager davantage Abou-Hassan, lui dit: prenez confiance en moi, je ne vous manquerai pas de parole, je vous le promets en homme d'honneur. Après cela vous ne devez point hésiter à mettre votre assurance en une personne comme moi, qui

vous ſouhaite toute ſorte de biens & de proſpérités, & dont vous verrez les éfets.

Je ne vous demande pas cela, repartit Abou-Haſſan en l'arrêtant tout court: je me rens de bon cœur à vos importunités, mais je vous diſpenſe de vos ſouhaits, & je vous ſuplie au nom de Dieu de ne m'en faire aucun. Tout le mal qui m'eſt arrivé juſqu'à préſent n'a pris ſa ſource avec la porte ouverte, que de ceux que vous m'avez déja faits.

Hé bien, repliqua le Calife en riant en lui-même de l'imagination toûjours bleſſée d'Abou-Haſſan, puisque vous le voulez ainſi vous ſerez obéï, & je vous promets de ne vous en jamais faire. Vous me faites plaiſir de me parler ainſi, lui dit Abou-Haſſan, & je ne vous demande autre choſe. Je ſerai trop content, pourvu que vous teniez votre parole: je

vous tiens quitte de tout le reſte.

Abou-Haſſan & le Calife ſuivi de ſon éſclave en s'entretenant ainſi aprochoient inſenſiblement du rendez-vous. Le jour commençoit à finir, lorſqu'ils arrivèrent à la maiſon d'Abou-Haſſan. Auſſi-tôt il apella ſa mère & ſe fit aporter de la lumière. Il pria le Calife de prendre place ſur le ſofa, & ſe mit près de lui. En peu de tems le ſouper fut ſervi ſur la table qu'on avoit aprochée près d'eux. Ils mangèrent ſans cérémonie. Quand ils eurent achevé, la mère d'Abou-Haſſan vint déſervir, mit le fruit ſur la table & le vin avec les taſſes près de ſon fils. Enſuite elle ſe retira & ne parut pas davantage.

Abou-Haſſan commença à ſe verſer du vin le premier & en verſa enſuite au Calife. Ils burent chacun cinq ou ſix coups en s'entretenant de choſes indiférentes.

Quand

Quand le Calife vit qu'Abou-Haſſan commençoit à s'échauffer, il le mit ſur le chapitre de ſes amours & lui demanda, s'il n'avoit jamais aimé.

Mon frère, répondit familièrement Abou-Haſſan, qui croyoit parler à ſon hôte comme à ſon égal, je n'ai jamais regardé l'amour ou le mariage ſi vous voulez, que comme une ſervitude, à laquelle j'ai toûjours eu de la répugnance de me ſoumettre ; & juſqu'à préſent je vous avouerai que je n'ai aimé que la table, la bonne chère, & ſur tout le bon vin; en un mot, qu'à me bien divertir & à m'entretenir agréablement avec des amis. Je ne vous aſſure pourtant pas que je fuſſe indiférent pour le mariage, ni incapable d'atachement, ſi je pouvois rencontrer une femme de la beauté & de la belle humeur de celles que je vis en ſonge cette

nuit fataleque je vous reçûs ici la premiére fois, & que pour mon malheur vous laiſſâtes la porte de ma chambre ouverte, qui voulût bien paſſer les ſoirées à boire avec moi, qui ſçût chanter, jouer des inſtrumens, & m'entretenir agréablement, qui enfin ne s'étudiât qu'à me plaire & à me divertir. Je crois au contraire que je changerois toute mon indiférence en un parfait atachement pour une telle perſonne, & que je croirois vivre très-heureux avec elle. Mais où trouver une femme telle que je viens de vous la dépeindre, ailleurs que dans le palais du Commandeur des croians, chez le grand Viſir Giafar, ou chez les Seigneurs de la cour les plus puiſſans, à qui l'or & l'argent ne manquent pas pour s'en pourvoir? J'aime donc mieux me tenir à la bouteille, c'eſt un plaiſir à peu de frais qui m'eſt commun

avec

avec eux. En disant ces paroles il prit sa tasse, & il se versa du vin: prenez votre tasse, que je vous en verse aussi, dit-il au Calife, & continuons de goûter un plaisir si charmant.

Quand le Calife & Abou-Hassan eurent bu: c'est grand dommage, reprit le Calife, qu'un aussi galant homme que vous êtes, qui n'est pas indifférent pour l'amour, mène une vie si solitaire & si retirée.

Je n'ai pas de peine, repartit Abou-Hassan, à préférer la vie tranquile, que vous voyez que je mène, à la compagnie d'une femme qui ne seroit peut-être pas d'une beauté à me plaire, & qui d'ailleurs me causeroit mille chagrins par ses imperfections & par la mauvaise humeur.

Ils poussèrent entr'eux la conversation assez loin sur ce sujet. Et le Calife, qui vit Abou-Has-

ſan au point où il le déſiroit, lui dit: laiſſez moi faire; puiſque vous avez le bon goût de tous les honnêtes gens, je veux vous trouver votre fait, & il ne vous en coutera rien. A l'inſtant il prit la bouteille & la taſſe d'Abou-Haſſan, dans laquelle il jetta adroitement une pincée de la poudre dont il s'étoit déja ſervi, lui verſa une raſade, & en lui préſentant la taſſe, prenez, continua-t'il, & buvez d'avance à la ſanté de cette belle, qui doit faire le bonheur de votre vie, vous en ſerez content.

Abou-Haſſan prit la taſſe en riant & en branlant la tête, vaille que vaille, dit-il, puiſque vous le voulez, je ne ſaurois commettre une incivilité envers vous, ni deſobliger un hôte de votre mérite pour une choſe de ſi peu de conſéquence, je vais donc boire à la ſanté de cette belle que vous me promettez; quoique content de

mon

mon ſort je ne faſſe aucun fondement ſur votre promeſſe.

Abou-Haſſan n'eût pas plutôt bu la raſade, qu'un profond aſſoupiſſement s'empara de ſes ſens, comme les deux autres fois, & le Calife fut encore le maître de diſpoſer de lui à ſa volonté. Il dit auſſi-tôt à l'éſclave qu'il avoit amené de prendre Abou Haſſan & de l'aporter au palais. L'éſclave l'enleva, & le Calife, qui n'avoit pas deſſein de renvoyer Abou-Haſſan comme la premiére fois, ferma la porte de la chambre en ſortant.

L'éſclave ſuivit avec ſa charge, & quand le Calife fut arrivé au palais, il fit coucher Abou-Haſſan ſur un ſofa dans le quatriéme ſalon, d'où il l'avoit fait raporter chez lui aſſoupi & endormi, il y avoit un mois. Avant de le laiſſer dormir il commanda qu'on lui mit le même habit, dont il

avoit été revêtu par ſon ordre, pour lui faire faire le perſonnage de Calife, ce qui fut fait en ſa préſence: enſuite il commanda à chacun de s'aller coucher, & ordonna au chef & aux autres oficiers des eunuques, aux oficiers de la chambre, aux muſiciennes & aux mêmes dames, qui s'étoient trouvées dans ce ſalon lorſqu'il avoit bû le dernier verre de vin, qui lui avoit cauſé l'aſſoupiſſement, de ſe trouver ſans faute le lendemain à la pointe du jour à ſon réveil, & il enjoignit à chacun de bien faire ſon perſonnage.

Le Calife alla ſe coucher après avoir fait avertir Meſrour de venir l'éveiller avant qu'on entrât dans le ſalon, afin qu'il ſe plaçât dans le même cabinet où il s'étoit déja caché.

Meſrour ne manqua pas d'éveiller le Calife préciſément à l'heure qu'il lui avoit marquée. Il ſe

ſe fit habiller promptement & ſortit pour ſe rendre au ſalon, où Abou-Haſſan dormoit encore. Il trouva les oficiers des eunuques, ceux de la chambre, les dames & les muſiciennes à la porte, qui attendoient ſon arrivée. Il leur dit en peu de mots quelle étoit ſon intention; puis il entra & alla ſe placer dans le cabinet fermé de jalouſies. Meſrour, tous les autres oficiers, les dames & les muſiciennes entrèrent après lui & ſe rangèrent autour du ſofa ſur lequel Abou-Haſſan étoit couché de manière qu'ils n'empêchoient pas le Calife de le voir, & de remarquer toutes ſes actions.

Les choſes ainſi diſpoſées dans le tems que la poudre du Calife eut fait ſon éfet, Abou-Haſſan s'éveilla ſans ouvrir les yeux, & il jetta un peu de pituite, qui fut reçue dans un petit baſſin d'or comme la premiére fois. Dans ce mo-

moment les ſept chœurs de muſiciennes mêlèrent leurs voix toutes charmantes au ſon des hautbois, des flutes douces & des autres inſtrumens, & firent entendre un concert très agréable.

La ſurpriſe d'Abou-Haſſan fut extrême, quand il entendit une muſique ſi harmonieuſe. Il ouvrit les yeux & elle redoubla, lorſqu'il aperçut les dames & les oficiers qui l'environnoient, & qu'il crut connoître. Le ſalon où il ſe trouvoit lui parut le même que celui qu'il avoit vû dans ſon premier rêve. Il y remarquoit la même illumination, le même emmeublement & les mêmes ornemens.

Le concert ceſſa, afin de donner lieu au Calife d'être atentif à la contenance de ſon nouvel hôte & à tout ce qu'il pourroit dire dans ſa ſurpriſe. Les dames, Meſrour, & tous les oficiers de la chambre, en gardant un grand ſi-

len-

lence, demeurèrent chacun dans leur place avec un grand respect. Hélas ! s'écria Abou-Hassan en se mordant les doigts & si haut que le Calife l'entendit avec joye, me voila retombé dans le même songe & dans la même illusion, qu'il y a un mois ! Je n'ai qu'à m'attendre encore une fois aux coups de nerf de bœuf, à l'hôpital des foux, & à la cage de fer. Dieu tout puissant, ajouta-t'il, je me remets entre les mains de votre divine providence. C'est un malhonêt' homme que j'ai reçu chez moi hier au soir, qui est la cause de cette illusion & des peines que j'en pourrai soufrir. Le traître & le perfide qu'il est m'avoit promis avec serment qu'il fermeroit la porte de ma chambre en sortant de chez moi ; mais il ne l'a pas fait, & le diable est entré qui me bouleverse la cervelle par ce maudit songe de

Com-

Commandeur des croians, & par tant d'autres fantômes dont il me fâcine les yeux. Que Dieu te confonde, satan, & puisses tu être accablé sous une montagne de pierres.

Après ces dernières paroles Abou Hassan ferma les yeux, & demeura recueilli en lui-même l'esprit fort embarassé. Un moment après il les ouvrit, & en les jettant de côté & d'autre sur tous les objets, qui se présentoient à sa vue, grand Dieu ! s'écria-t'il encore une fois avec moins d'étonnement & en soûriant, je me remets entre les mains de votre providence, préservez moi de la tentation de satan : puis en refermant les yeux je sai, continua-t'il, ce que je ferai, je vais dormir jusqu'à ce que satan me quite & s'en retourne par où il est venu, quand je devrois atendre jusqu'à midi.

On ne lui donna pas le tems de

se rendormir comme il venoit de se le proposer. Force des cœurs, une des dames qu'il avoit vue la premiére fois, s'aprocha de lui, & en s'asseïant sur le bord du sofa: Commandeur des croians, lui dit-elle respectueusement, je suplie votre Majesté de me pardonner, si je prens la liberté de l'avertir de ne pas se rendormir; mais de faire des éforts pour se réveiller & se lever, parce que le jour commence à paroître. Retire toi, satan, dit Abou-Hassan, en entendant cette voix. Puis en regardant Force des cœurs, est-ce moi lui dit-il, que vous apellez Commandeur des croians? Vous me prenez pour un autre certainement.

C'est à vôtre Majesté, reprit Force des cœurs, à qui je donne ce tître qui lui apartient comme au Souverain de tout ce qu'il y a au monde de Musulmans, dont je

suis

ſuis très-humblement éſclave & à qui j'ai l'honneur de parler. Votre Majeſté veut ſe divertir ſans doute, ajoûta-t'elle, en faiſant ſemblant de s'être oublié elle-même, à moins que ce ne ſoit un reſte de quelque ſonge fâcheux. Mais ſi elle veut bien ouvrir les yeux, les nuages qui peuvent lui troubler l'imagination ſe diſſiperont, & elle verra qu'elle eſt dans ſon palais, environné de ſes oficiers, & de toutes tant que nous ſommes de ſes éſclaves, prêtes à lui rendre nos ſervices ordinaires. Au reſte Votre Majeſté ne doit pas s'étonner de ſe voir dans ce ſalon & non pas dans ſon lit : Elle s'endormit hier ſi ſubitement, que nous ne voulumes pas l'éveiller pour la conduire juſqu'à ſa chambre, & nous nous contentâmes de la coucher commodément ſur ce ſofa.

Force des cœurs dit tant d'autres

tres choſes à Abou-Haſſan, qui lui parurent vrai-ſemblables, qu'enfin il ſe mit ſur ſon ſéant. Il ouvrit les yeux & la reconnut, de même que Bouquet de perles & les autres dames qu'il avoit déja vues. Alors elles s'aprochèrent toutes enſemble, & Force des cœurs en reprenant la parole, Commandeur des croians & Vicaire du Prophète en terre, dit elle, Votre Majeſté aura pour agréable que nous l'avertiſſions encore, qu'il eſt tems qu'Elle ſe leve, voila le jour qui paroît.

Vous êtes des fâcheuſes & des importunes, reprit Abou-Haſſan en ſe frottant les yeux, je ne ſuis pas Commandeur des croians, je ſuis Abou-Haſſan, je le ſai bien, & vous ne me perſuaderés pas le contraire. Nous ne connoiſſons pas l'Abou-Haſſan dont Votre Majeſté nous parle, reprit Force des cœurs, nous ne voulons pas mê-

même le connoître, nous connoissons Votre Majesté pour le Commandeur des croians, & Elle ne nous persuadera jamais qu'Elle ne le soit pas.

Abou-Hassan jettoit les yeux de tout côté, & se trouvoit comme enchanté de se voir dans le même salon, où il s'étoit déja trouvé; mais il atribuoit tout cela à un songe pareil à celui qu'il avoit eu & dont il craignoit les suites fâcheuses. Dieu me fasse miséricorde, s'écria-t'il en élevant les mains & les yeux, comme un homme qui ne sait où il en est, je me remets entre ses mains. Après ce que je vois je ne puis douter que le diable qui est entré dans ma chambre, ne m'obsède, & ne trouble mon imagination de toutes ces visions. Le Calife, qui le voyoit & qui venoit d'entendre toutes ses exclamations, se mit à rire de si bon cœur qu'il eut bien

de

de la peine à s'empêcher d'éclater.

Abou-Hassan cependant s'étoit recouché & avoit refermé les yeux. Commandeur des croians, lui dit aussi-tôt Force des cœurs, puisque Votre Majesté ne se leve pas, après l'avoir avertie qu'il est jour selon notre devoir & qu'il est nécessaire qu'Elle vacque aux afaires de l'empire, dont le gouvernement lui est confié, nous userons de la permission qu'Elle nous à donnée en pareil cas. En même tems elle le prit par un bras & apella les autres dames, qui lui aidèrent à le faire sortir du lit, & le portèrent pour ainsi dire jusqu'au milieu du salon, où elles le mirent sur son séant. Elles se prirent ensuite chacune par la main, danserent & sautérent autour de lui au son de tous les instrumens & de tous les tambours de basque que l'on faisoit retentir sur sa tê-

te

te & autour de ſes oreilles.

Abou-Haſſan ſe trouva dans une perplexité d'eſprit inexprimable; ſerois-je véritablement Calife & Commandeur des croians, ſe diſoit-il à lui-même? Enfin dans l'incertitude où il étoit il vouloit dire quelque choſe; mais le grand bruit de tous les inſtrumens l'empêchoit de ſe faire entendre. Il fit ſigne à Bouquet de perle & à Etoile du matin, qui ſe tenoient par la main en dansant autour de lui, qu'il vouloit parler. Auſſi-tôt elles firent ceſſer la danſe & les inſtrumens, & s'aprochèrent de lui: ne mentez pas, leur dit-il fort ingenuement, & dites moi dans la vérité qui je ſuis.

Commandeur des croians, répondit Etoile du matin, Votre Majeſté veut nous ſurprendre en nous faiſant cette demande, comme ſi elle ne ſavoit pas elle même, qu'elle eſt le Commandeur des cro-

croians, & le Vicaire en terre du Prophète, maître de l'un & de l'autre monde, de ce monde où nous ſommes & du monde avenir après la mort. Si cela n'étoit pas il faudroit qu'un ſonge extraordinaire lui eût fait oublier ce qu'elle eſt. Il pouroit bien en être quelque choſe, ſi l'on conſidère que Votre Majeſté a dormi cette nuit plus long-tems qu'à l'ordinaire. Néanmoins ſi Votre Majeſté veut bien me le permettre, je la ferai reſſouvenir de ce qu'elle fît hier dans toute la journée. Elle lui raconta donc ſon entrée au conſeil, le châtiment de l'Imam & des quatre vieillards par le juge de police, le préſent d'une bourſe de piéces d'or envoyée par ſon Viſir à la mère d'un nommé Abou-Haſſan, ce qu'il fit dans l'intérieur de ſon palais & ce qui ſe paſſa aux trois repas qui lui furent ſervis dans les trois ſalons,

juſqu'au dernier, où Votre Majeſté, continua-t'elle, en s'adreſſant à lui, après nous avoir fait mettre à table à ſes côtés, nous fit l'honneur d'entendre nos chanſons & de recevoir du vin de nos mains, juſqu'au moment que Votre Majeſté s'endormit de la manière que Force des cœurs vient de le raconter. Depuis ce tems Votre Majeſté contre ſa coûtume a toûjours dormi d'un profond ſommeil, juſqu'à preſent qu'il eſt jour. Bouquet de perles, toutes les autres éſclaves, & tous les oficiers qui ſont ici certifieront la même choſe. Ainſi que Votre Majeſté ſe mette donc en état de faire ſa priére car il en eſt tems.

Bon bon, reprit Abou-Haſſan branlant la tête, vous m'en feriez bien acroire, ſi je voulois vous écouter: & moi, continua-t'il, je vous dis que vous êtes toutes des folles, & que vous avez perdu l'

eſprit.

eſprit. C'eſt cependant un grand dommage, car vous êtes de jolies perſonnes. Aprenez, que depuis que je ne vous ai vues je ſuis allé chez moi, que j'y ai fort maltraité ma mère, qu'on m'a mené à l'hôpital des foux, où je ſuis reſté malgré moi plus de trois ſemaines, pendant leſquelles le concierge n'a pas manqué de me regaler chaque jour de cinquante coups de nerf de bœuf: & vous voudriez que tout cela ne fût qu'un ſonge? Vous vous moquez.

Commandeur des croians, repartit Etoile du matin, nous ſommes prêtes toutes tant que nous ſommes de jurer par ce que Votre Majeſté a de plus cher, que tout ce qu'elle nous dit n'eſt qu'un ſonge. Elle n'eſt pas ſortie de ce ſalon depuis hier, & elle n'a pas ceſſé d'y dormir toute la nuit juſqu'à préſent.

La confiance, avec laquelle cet-

te dame assuroit à Abou-Hassan, que tout ce qu'elle lui disoit étoit véritable, & qu'il n'étoit point sorti du salon depuis qu'il y étoit entré, le mit encore une fois dans un état à ne savoir que croire de ce qu'il étoit, & de ce qu'il voyoit. Il demeura un espace de tems abîmé dans ses pensées. O ciel! disoit-il en lui-même, suis-je Abou-Hassan? suis-je Commandeur des croians? Dieu tout puissant éclairez mon entendement: faite moi connoître la verité, afin que je sache à quoi m'en tenir. Il découvrit ensuite ses épaules encore toutes livides des coups qu'il avoit réçus, & en les montrant aux dames: Voyez, leur dit-il, & jugez si de pareilles blessures peuvent venir en songe ou en dormant. A mon égard je puis vous assurer qu'elles ont été très réelles, & la douleur que j'en ressens encore m'en est un sûr garant,

rant, qui ne me permet pas d'en douter. Si cela néanmoins m'eſt arrivé en dormant, c'eſt la choſe du monde la plus extraordinaire & la plus étonnante, & je vous avoue qu'elle me paſſe.

Dans l'incertitude où étoit Abou-Haſſan de ſon état, il apella un des oficiers du Calife, qui étoit près de lui: aprochez-vous lui dit-il, & mordez moi le bout de l'oreille, que je juge ſi je dors ou ſi je veille. L'oficier s'aprocha, lui prit le bout de l'oreille entre les dents & le ſerra ſi fort, qu'Abou-Haſſan fit un cri éfroyable.

A ce cri tous les inſtrumens de muſique jouèrent en même tems, & les dames & les oficiers ſe mirent à danſer, à chanter, & à ſauter autour d'Abou-Haſſan avec un ſi grand bruit qu'il entra dans une eſpèce d'entouſiaſme, qui lui fit faire mille folies. Il ſe mit à chanter comme les autres: il dé-

chira le bel habit de Calife, dont on l'avoit revêtu : il jetta par terre le bonnet qu'il avoit ſur la tête, & nud en chemiſe & en caleçon il ſe leva bruſquement, & ſe jetta entre deux dames qu'il prit par la main, & ſe mit à danſer & à ſauter avec tant d'action, de mouvement, & de contorſions bouffonnes & divertiſſantes, que le Calife ne put plus ſe contenir dans l'endroit où il étoit. La plaiſanterie ſubite d'Abou-Haſſan le fit rire avec tant d'éclat, qu'il ſe laiſſa aller à la renverſe, & ſe fit entendre par deſſus tout le bruit des inſtrumens de muſique & des tambours de baſque. Il fut ſi longtems ſans pouvoir ſe retenir, que peu s'en falut qu'il ne s'en trouvât incommodé. Enfin il ſe releva, & ouvrit la jalouſie. Alors en avançant la tête, & en riant toûjours, Abou-Haſſan, Abou-Haſſan, s'écria-t'il, veux tu donc me faire

faire mourir à force de rire ?

A la voix du Calife tout le monde se tût & le bruit cessa. Abou-Hassan s'arrêta comme les autres & tourna la tête du côté qu'elle s'étoit fait entendre. Il reconnut le Calife, & en même tems le marchand de Mossoul. Il ne se déconcerta pas pour cela, au contraire il comprit dans ce moment qu'il étoit bien éveillé, & que tout ce qui lui étoit arrivé étoit très réel & non pas un songe. Il entra dans la plaisanterie & dans l'intention du Calife. Ha ha ! s'écria-t'il en le regardant avec assurance, vous voila donc marchand de Mossoul ! Quoi ! vous vous plaignez que je vous fais mourir, vous qui êtes cause des mauvais traitemens que j'ai fait à ma mère, & de ceux que j'ai reçu pendant un si long-tems à l'hôpital des foux, vous qui m'avez fait maltraiter l'Imam de la Mosquée de mon quartier, & les

quatre Scheikhs mes voiſins, car ce n'eſt pas moi, je m'en lave les mains, vous qui m'avez cauſé tant de peines d'eſprit & tant de traverſes. Enfin n'eſt ce pas vous qui êtes l'agreſſeur, & ne ſuis-je pas l'ofenſé?

Tu as raiſon, Abou-Haſſan, répondit le Calife en continuant de rire, mais pour te conſoler & pour te dédommager de toutes tes peines, je ſuis prêt, & j'en prens Dieu à témoin, de te faire à ton choix telle réparation que tu voudras m'impoſer.

En achevant ces paroles le Calife deſcendit du cabinet, & entra dans le ſalon. Il ſe fit aporter un de ſes plus beaux habits, & commanda aux dames de faire la fonction des oficiers de la chambre & d'en revêtir Abou-Haſſan. Quand elles l'eurent habillé, tu es mon frère, lui dit le Calife en l'embraſſant, demande moi tout

ce

ce qui peut te faire plaisir, je te l'acorderai.

Commandeur des croians, reprit Abou-Hassan, je suplie Votre Majesté de me faire la grace de m'aprendre, ce qu'elle à fait pour me démonter ainsi le cerveau & quel à été son dessein. Cela m'importe présentement plus que toute autre chose pour remettre entièrement mon esprit dans son assiète ordinaire.

Le Calife voulut bien donner cette satisfaction à Abou-Hassan : tu dois savoir premiérement lui dit-il, que je me déguise assez souvent & particuliérement la nuit, pour connoître par moi-même, si tout est dans l'ordre dans la ville de Bagdad. Et comme je suis bien aise de savoir aussi ce qui se passe aux environs, je me suis fixé un jour qui est le premier de chaque mois, pour faire un grand tour au dehors, tantôt d'un côté,

tantôt de l'autre, & je reviens toujours par le pont. Je revenois de faire ce tour le ſoir que tu m'invitas à ſouper chez toi. Dans notre entretien tu me marquas que la ſeule choſe que tu deſirois, c'étoit d'être Calife & Commandeur des croians l'eſpace de vingt-quatre heures ſeulement, pour mettre à la raiſon l'Imam de la Moſquée de ton quartier, & les quatre Scheikhs ſes conſeillers. Ton déſir me parut très propre pour m'en donner un ſujet de divertiſſement & dans cette vue j'imaginai ſur le champ le moyen de te procurer la ſatisfaction que tu deſirois. J'avois ſur moi de la poudre, qui fait dormir du moment qu'on l'a priſe à ne pouvoir ſe reveiller qu'au bout d'un certain tems. Sans que tu t'en aperçuſſes j'en jettai une doſe dans la derniére taſſe que je te préſentai & tu bus. Le ſommeil te prit dans

le moment & je te fis enlever, & emporter à mon palais par mon éſclave après avoir laiſſé la porte de ta chambre ouverte en ſortant. Il n'eſt pas néceſſaire de te dire ce qui t'arriva dans mon palais à ton réveil & pendant la journée juſqu'au ſoir, où après avoir été bien régalé par mon ordre, une de mes éſclaves qui te ſervoit jetta une autre doſe de la même poudre dans le dernier verre qu'elle te préſenta, & que tu bus. Le grand aſſoupiſſement te prit auſſi tôt, & je te fis reporter chez toi par le même éſclave qui t'avoit aporté avec ordre de laiſſer encore la porte de ta chambre ouverte en ſortant. Tu m'as raconté toi-même tout ce qui t'eſt arrivé le lendemain & les jours ſuivans. Je ne m'étois pas imaginé, que tu duſſes ſoufrir autant que tu as ſoufert en cette ocaſion : mais comme je me ſuis déja engagé envers toi,

je ferai toutes choſes pour te conſoler & te donner lieu d'oublier tous tes maux. Voi donc ce que je puis faire pour te faire plaiſir, & demande moi hardiment ce que tu ſouhaites.

Commandeur des croians, repondit Abou-Haſſan, quelques grands que ſoient les maux que j'ai ſouferts ils ſont éfacés de ma mémoire du moment que j'aprens, qu'ils me ſont venus de la part de mon ſouverain Seigneur & maître. A l'égard de la généroſité, dont Votre Majeſté s'ofre de me faire ſentir les éfets avec tant de bonté, je ne doute nullement de ſa parole irrévocable: mais, comme l'intérêt n'a jamais eu d'empire ſur moi, puiſqu'elle me donne cette liberté, la grace que j'oſe lui demander c'eſt de me donner aſſez d'accès près de ſa perſonne pour avoir le bonheur d'êtr: toute ma vie l'admirateur

de

de ſa grandeur.

Ce dernier témoignage du deſintéreſſement d'Abou-Haſſan acheva de lui mériter toute l'eſtime du Calife. Je te ſai bon gré de ta demande, lui dit le Calife, je te l'acorde avec l'entrée libre dans mon palais à toute heure & en quelque endroit que je me trouve. En même tems il lui aſſigna un logement dans le palais, & à l'égard de ſes apointemens il lui dit qu'il ne vouloit pas qu'il eût afaire à ſes tréſoriers, mais à ſa perſonne même, & ſur le champ il lui fit donner par ſon tréſorier particulier une bourſe de mille piéces d'or. Abou-Haſſan fit de profonds remercimens au Calife qui le quita pour aller tenir conſeil ſelon ſa coûtume.

Abou-Haſſan prit ce tems-là pour aller au plûtôt informer ſa mère de tout ce qui ſe paſſoit, & lui aprendre ſa bonne fortune. Il

lui fit connoître que tout ce qui lui étoit arrivé n'étoit point un ſonge, qu'il avoit été Calife & qu'il en avoit réellement fait les fonctions pendant un jour entier, & reçu véritablement les honneurs; qu'elle ne devoit pas douter de ce qu'il lui diſoit, puis qu'il en avoit eu la confirmation de la propre bouche du Calife même.

La nouvelle de l'hiſtoire d'Abou-Haſſan ne tarda gueres à ſe répandre dans toute la ville de Bagdad; elle paſſa même dans les provinces voiſines, & delà dans les plus éloignées avec les circonſtances toutes ſingulières & divertiſſantes dont elle avoit été accompagnée.

La nouvelle faveur d'Abou-Haſſan le rendoit extrêmément aſſidu auprès du Calife. Comme il étoit naturellement de bonne humeur, & qu'il faiſoit naître la joye par tout où il ſe trouvoit par

ſes bons mots & par ſes plaiſanteries, le Calife ne pouvoit guéres ſe paſſer de lui, & ne faiſoit aucune partie de divertiſſement ſans l'y apeller; il le menoit même quelquefois chez Zobéide ſon épouſe, à qui il avoit raconté ſon hiſtoire qui l'avoit extrèmément divertie. Zobéide le goûtoit aſſez, mais elle remarqua que toutes les fois qu'il acompagnoit le Calife chez elle, il avoit toujours les yeux ſur une de ſes éſclaves apellée Nouzhatoul-aouadat *, c'eſt pourquoi elle réſolut d'en avertir le Calife : Commandeur des croians, dit-elle un jour au Calife, vous ne remarquez peut-être pas comme moi, que toutes les fois qu'Abou-Haſſan vous acompagne ici il ne ceſſe d'avoir les yeux ſur Nouzhatoul-aouadat, & qu'il ne manque jamais de la faire rougir.

* *C'eſt-à-dire*, divertiſſement qui rapelle, ou qui fait revenir.

gir. Vous ne doutez point que ce ne ſoit une marque certaine qu'elle ne le hait pas. C'eſt pourquoi ſi vous m'en croyez nous ferons un mariage de l'un & de l'autre.

Madame, reprit le Calife, vous me faites ſouvenir d'une choſe, que je devrois avoir déja fait. Je ſai le goût d'Abou-Haſſan ſur le mariage par lui-même, & je lui avois toûjours promis de lui donner une femme dont il auroit tout ſujet d'être content. Je ſuis bien aiſe que vous m'en ayez parlé, & je ne ſai comment la choſe m'étoit échapée de la mémoire: mais il vaut mieux qu'Abou-Haſſan ait ſuivi ſon inclination par le choix qu'il a fait lui-même. D'ailleurs puisque Nouzhatoul-aouadat ne s'en éloigne pas, nous ne devons point héſiter ſur ce mariage. Les voila l'un & l'autre ils n'ont qu'à déclarer s'ils y conſentent.

Abou-Haſſan ſe jetta aux pieds du

du Calife & de Zobéide pour leur marquer combien il étoit ſenſible aux bontés qu'ils avoient pour lui : je ne puis, dit-il en ſe relevant, recevoir une épouſe de meilleures mains; mais je n'oſe eſpèrer que Nouzhatoul-aouadat veuille me donner la ſienne d'auſſi bon cœur que je ſuis prêt de lui donner la mienne. En achevant ces paroles il regarda l'eſclave de la princeſſe qui témoigna aſſez de ſon côté par ſon ſilence reſpectueux & par la rougeur, qui lui montoit au viſage, qu'elle étoit toute diſpoſée à ſuivre la volonté du Calife & de Zobéide ſa maîtreſſe.

Le mariage ſe fit, & les noces furent célébrées dans le palais avec de grandes réjouiſſances, qui durèrent pluſieurs jours. Zobéide ſe fit un point d'honneur de faire des riches préſens à ſon eſclave pour faire plaiſir au Calife;

& le Calife de ſon côté en conſidération de Zobéide en uſa de même envers Abou-Haſſan.

La mariée fut conduite au logement que le Calife avoit aſſigné à Abou-Haſſan ſon mari, qui l'atendoit avec impatience. Il la reçut au bruit de tous les inſtrumens de muſique & des chœurs des muſiciens & muſiciennes du palais, qui faiſoient retentir l'air du concert de leurs voix & de leurs inſtrumens.

Pluſieurs jours ſe paſſérent en fêtes & en réjouiſſances acoutumées dans ces ſortes d'ocaſions, après leſquels on laiſſa les nouveaux mariés jouïr paiſiblement de leurs amours. Abou-Haſſan & ſa nouvelle épouſe étoient charmés l'un de l'autre. Ils vivoient dans une union ſi parfaite, que hors le tems qu'ils employoient à faire leur cour, l'un au Calife, & l'autre à la princeſſe Zobéide, ils étoient toû-

toûjours enſemble & ne ſe quitoient point. Il eſt vrai que Nouzhatoul-aouadat avoit toutes les qualités d'une femme capable de donner de l'amour & de l'atachement à Abou-Haſſan, puiſqu'elle étoit ſelon ſes ſouhaits ſur leſquels il s'étoit expliqué au Calife, c'eſt-à-dire en état de lui tenir tête à la table. Avec ces diſpoſitions ils ne pouvoient manquer de paſſer enſemble leur tems très agréablement. Auſſi leur table étoit elle toujours miſe, & couverte à chaque repas des mets les plus délicats & les plus friands, qu'un traiteur avoit ſoin de leur aprêter & de leur fournir. Le bufet étoit toujours chargé du vin le plus exquis & diſpoſé de maniére, qu'il étoit à la portée de l'un & de l'autre, lorſqu'ils étoient à table. Là ils jouiſſoient d'un agréable tête à tête & s'entretenoient de mille plaiſanteries, qui

leur

leur faiſoient faire des éclats de rire plus ou moins grands, ſelon que la matière de leur entretien leur fournit des ſaillies capables de les réjouir. Le repas du ſoir étoit particulièrement conſacré à la joye. Ils ne s'y faiſoient ſervir que des fruits excellens, des gâteaux & des pâtés d'amandes, & à chaque coup de vin qu'ils buvoient, ils s'excitoient l'un l'autre par quelques chanſons nouvelles, qui fort ſouvent étoient des impromptus faits à propos ſur le ſujet dont ils s'entretenoient. Ces chanſons étoient auſſi quelquefois acompagnées d'un luth ou de quelque autre inſtrument dont ils ſavoient toucher l'un & l'autre.

Abou-Haſſan & Nouzhatoul-aouadat paſſèrent ainſi un aſſez long eſpace de tems à faire bonne chère & à ſe bien divertir. Ils ne s'étoient jamais mis en peine de

leur

leur dépenſe de bouche, & le traiteur qu'ils avoient choiſi pour cela avoit fait toutes les avances. Il étoit juſte qu'il réçut quelque argent, c'eſt pourquoi il leur préſenta le mémoire de ce qu'il avoit avancé. La ſomme ſe trouva très forte. On y ajouta celle de la dépenſe faite en habits de nôces des plus riches étofes pour l'un & pour l'autre, & en joyaux de très grand prix pour la mariée. Cette ſomme ſe trouva ſi exceſſive, qu'ils s'aperçurent, mais trop tard que de tout l'argent, qu'ils avoient reçu des bien-faits du Calife & de la princeſſe Zobéide en conſidération de leur mariage, il ne leur reſtoit préciſément que ce qu'il falloit pour y ſatisfaire. Cela leur fit faire de grandes réflexions ſur le paſſé qui ne remedioient point au mal préſent. Abou-Haſſan fut d'avis de payer le traiteur & ſa femme y conſentit. Ils le

firent

firent venir & lui payèrent tout ce qu'ils lui devoient ſans rien témoigner de l'embarras où ils alloient ſe trouver, ſitôt qu'ils auroient fait ce payement.

Le traiteur ſe retira fort content d'avoir été payé en belles piéces d'or à fleur de coin : on n'en voyoit pas d'autres dans le palais du Calife : Abou-Haſſan & Nouzhatoul-aouadat ne le furent guére d'avoir vu le fond de leur bourſe. Ils demeurèrent dans un grand ſilence les yeux baiſſés & fort embarraſſés de l'état où ils ſe voyoient réduits dès la premiére année de leur mariage.

Abou-Haſſan ſe ſouvenoit bien que le Calife en le retenant dans ſon palais lui avoit promis de ne le laiſſer manquer de rien : mais quand il conſidéroit, qu'il avoit prodigué en ſi peu de tems les largeſſes de ſa main libérale, outre qu'il n'étoit pas d'humeur à de-

man-

mander, il ne vouloit pas auſſi s'expoſer à la honte de déclarer au Calife le mauvais uſage qu'il en avoit fait, & le beſoin où il étoit d'en recevoir de nouvelles. D'ailleurs il avoit abandonné ſon bien de patrimoine à ſa mère, ſitôt que le Calife l'avoit retenu près de ſa perſonne, & il étoit fort éloigné de recourir à la bourſe de ſa mère, à qui il auroit fait connoître par ce procédé qu'il étoit retombé dans le même déſordre qu'après la mort de ſon père.

De ſon côté Nouzhatoul-aouadat, qui regardoit les libéralités de Zobéide & la liberté qu'elle lui avoit acordée en la mariant, comme une récompenſe plus que ſufiſante de ſes ſervices & de ſon atachement, ne croyoit pas être en droit de lui rien demander davantage.

Abou-Haſſan rompit enfin le ſilence & en regardant Nouzha-

toul-aouadat avec un visage ouvert, je vois bien, lui dit-il, que vous êtes dans le même embarras que moi, & que vous cherchez quel parti nous devons prendre dans une aussi fâcheuse conjoncture que celle-ci, où l'argent vient de nous manquer tout à coup sans que nous l'aïons prévu. Je ne sai quel peut être votre sentiment: pour moi, quoi qu'il puisse arriver, mon avis est de ne rien retrancher de notre dépense ordinaire, & je croi que de votre côté vous ne m'en dédirez pas. Le point est de trouver le moyen d'y fournir sans avoir la bassesse d'en demander, ni moi au Calife, ni vous à Zobéide, & je crois l'avoir trouvé: mais pour cela il faut que nous nous aidions l'un l'autre.

Ce discours d'Abou-Hassan plût beaucoup à Nouzhatoul-aouadat, & lui donna quelque espérance. Je n'étois pas moins ocupée

cupée que vous de cette penſée, lui dit-elle, & ſi je ne m'en expliquois pas, c'eſt que je n'y voyois aucun remède. Je vous avoue que l'ouverture que vous venez de me faire, me fait le plus grand plaiſir du monde. Mais puiſque vous avez trouvé le moyen que vous dites, & que pour y réuſſir mon ſecours vous eſt néceſſaire, vous n'avez qu'à me dire ce qu'il faut que je faſſe, & vous verrez que je m'y employerai de mon mieux.

Je m'atendois bien, reprit Abou Haſſan, que vous ne me manqueriez pas dans cette afaire qui vous touche autant que moi. Voici donc le moyen que j'ai imaginé pour faire en ſorte que l'argent ne nous manque pas dans le beſoin que nous en avons, au moins pour quelque tems. Il conſiſte dans une petite tromperie que nous ferons, moi au Calife & vous

à Zobéide, qui je m'assure les divertira & ne nous sera pas infructueuse. Je vais vous dire quelle est la tromperie que j'entens: c'est que nous mourions tous deux.

Que nous mourions tous deux ? interrompit Nouzhatoul-aouadat, mourez si vous voulez tout seul, pour moi je ne suis pas lassé de vivre & je ne prétens pas, ne vous en déplaise, mourir sitôt. Si vous n'avez pas d'autre moyen à me proposer que celui là, vous pouvez l'éxécuter vous-même, car je vous assure que je ne m'en mêlerai point.

Vous êtes femme, repartit Abou-Hassan, je veux dire, d'une vivacité & d'une promptitude surprenante ; à peine me donnez vous le tems que je m'explique. Ecoutez-moi donc un moment avec patience, & vous verrez après cela que vous voudrez bien mourir de la même mort, dont je pré-

prérens mourir moi-même. Vous jugez bien que je n'entens pas parler d'une mort véritable; mais d'une mort feinte.

Ah! bon pour cela, interrompit encore Nouzhatoul-aouadat, dès qu'il ne s'agira que d'une mort feinte, je ſuis à vous. Vous pouvez compter ſur moi; vous ſerez témoin du zèle avec lequel je vous ſeconderai à mourir de cette manière: car à vous le dire franchement, j'ai une répugnance invincible à vouloir mourir ſitôt de la manière que je l'entendois tantôt.

Hé bien vous ſerez ſatisfaite, continua Abou-Haſſan, voici comme je l'entens pour réuſſir en ce que je me propoſe. Je vais faire le mort. Auſſi-tôt vous prendrez un linceul & vous m'enſevelirez comme ſi je l'étois éfectivement. Vous me mettrez au milieu de la chambre à la manière acoutumée

avec le turban posé sur le visage & les piés tournés du côté de la Mecque, tout prêt à êtrc porté au lieu de la sépulture. Quand tout sera ainsi disposé vous ferez les cris & verserez les larmes ordinaires en de pareilles ocasions, en déchirant vos habits & vous arachant les cheveux, ou du moins en feignant de vous les aracher, & vous irez toute en pleurs & les cheveux épars vous présenter à Zobéide. La Princesse voudra savoir le sujet de vos larmes, & dès que vous l'en aurez informée par vos paroles entrecoupées de sanglots, elle ne manquera pas de vous plaindre & de vous faire présent de quelque somme d'argent pour aider à faire les frais de mes funérailles, & d'une pièce de brocard pour me servir de drap mortuaire, afin de rendre mon enterrement plus magnifique, & pour vous faire un habit à la place de

celui

celui qu'elle verra déchiré. Auſſi tôt que vous ſerez de retour avec cet argent & cette pièce de brocard, je me leverai du milieu de la chambre, & vous vous mettrez à ma place. Vous ferez la morte, & aprês vous avoir enſevelie j'irai de mon côté faire auprès du Calife le même perſonnage que vous aurez fait chez Zobéide : & j'oſe me promettre que le Calife ne ſera pas moins libéral à mon égard, que Zobéide l'aura été envers vous.

Quand Abou-Haſſan eut achevé d'expliquer ſa penſée ſur ce qu'il avoit projeté, je crois que la tromperie ſera fort divertiſſante, reprit auſſi-tôt Nouzhatoulaouadat, & je ſerai fort trompée ſi le Calife & Zobéide ne nous en ſavent bon gré. Il s'agit préſentement de la bien conduire : à mon égard vous pouvez me laiſſer faire, je m'acquiterai de mon rôle

pour le moins auſſi-bien, que je m'atens que vous vous acquiterez du votre ; & avec d'autant plus de zêle & d'atention, que j'aperçois comme vous le grand avantage que nous en devons remporter. Ne perdons point de tems : pendant que je prendrai un linceul, mettez-vous en chemiſe & en caleçon, je ſai enſevelir auſſi-bien que qui que ce ſoit, car lorſque j'étois au ſervice de Zobéide & que quelque éſclave de mes compagnes venoit à mourir, j'avois toujours la commiſſion de l'enſevelir.

Abou-Haſſan ne tarda guére à faire ce que Nouzhatoul-aouadat lui avoit dit. Il s'étendit ſur le dos tout ſon long ſur le linceul qui avoit été mis ſur le tapis de pied au milieu de la chambre, croiſa ſes bras & ſe laiſſa envelopper de manière, qu'il ſembloit qu'il n'y avoit qu'à le mettre dans une biè-

re ;

re;& l'emporter pour être enterré. Sa femme lui tourna les piés du côté de la Mecque, lui couvrit le visage d'une mousseline des plus fines, & mit son turban par dessus de manière qu'il avoit la respiration libre. Elle se décoëffa ensuite, & les larmes aux yeux les cheveux pendans & épars en faisant semblant de se les arracher avec de grands cris, elle se frapoit les jouës & se donnoit de grands coups sur la poitrine avec toutes les autres marques d'une vive douleur. En cet équipage elle sortit & traversa une cour fort spatieuse pour se rendre à l'apartement de la princesse Zobéide.

Nouzhatoul-aouadat faisoit des cris si perçans que Zobéide les entendit de son apartement. Elle commanda à ses femmes éſclaves qui étoient alors auprès d'elle, de voir d'où pouvoient venir ces plaintes & ces cris qu'elle entendoit.

doit. Elles coururent vîte aux jalousies & revinrent avertir Zobéide que c'étoit Nouzhatoul-aouadat qui s'avançoit toute éplorée. Auſſi-tôt la Princeſſe impatiente de ſavoir ce qui pouvoit lui être arrivé, ſe leva & alla au-devant d'elle juſqu'à la porte de ſon antichambre.

Nouzhatoul-aouadat joua ici ſon rôle en perfection. Dès qu'elle eût aperçu Zobéide, qui tenoit elle même la portiére de ſon antichambre entr'ouverte & qui l'atendoit, elle rédoubla ſes cris en s'avançant, s'arracha les cheveux à pleines mains, ſe frapa les jouës & la poitrine plus fortement, & ſe jetta à ſes piés en les baignant de ſes larmes.

Zobéide, étonnée de voir ſon éſclave dans une aflíction ſi extraordinaire, lui demanda ce qu'elle avoit & quelle diſgrace lui étoit arrivée.

Au

Au lieu de répondre la fauſſe afligée continua ſes ſanglots quelque tems en feignant de ſe faire violence pour les retenir. Helas! ma très-honorée dame & maîtreſſe, s'écria-t'elle enfin avec des paroles entrecoupées de ſanglots, quel málheur plus grand & plus funeſte pouvoit-il m'arriver, que celui qui m'oblige de venir me jetter aux piés de Votre Majeſté dans la diſgrace extrême où je ſuis réduite? Que Dieu prolonge vos jours dans une ſanté parfaite, ma très reſpectable Princeſſe, & vous donne de longues & heureuſes années: Abou-Haſſan, le pauvre Abou-Haſſan, que vous avez honoré de vos bontés, & que vous m'aviez donné pour époux, conjointement avec le Commandeur des croians, ne vit plus.

En achevant ces derniéres paroles Nouzhatoul-aouadat redoubla ſes larmes & ſes ſanglots

& se jetta encore aux piés de la Princesse. Zobéide fut extrêmément surprise de cette nouvelle. Abou-Hassan est mort! s'écria-t'elle, cet homme si plein de santé, si agréable & si divertissant! En vérité je ne m'atendois pas d'aprendre sitôt la mort d'un homme comme celui-là, qui promettoit une plus longue vie & qui la méritoit si bien. Elle ne put s'empêcher d'en marquer sa douleur par ses larmes. Ses femmes éſclaves, qui l'acompagnoient & qui avoient eu plusieurs fois leur part des plaisanteries d'Abou-Hassan, quand il étoit admis aux entretiens familiers de Zobéide & du Calife, témoignèrent aussi par leurs pleurs leurs regrets de sa perte & la part qu'elles y prenoient.

Zobéide, ses femmes éſclaves & Nouzhatoul-aouadat demeurèrent un tems considérable le mouchoir devant les yeux à pleurer

rer & à jetter des ſoupirs de cette prétendue mort. Enfin la Princeſſe Zobéide rompit le ſilence : méchante, s'écria-t'elle en s'adreſſant à la fauſſe veuve, c'eſt peut-être toi, qui es la cauſe de ſa mort. Tu lui aura donné tant de ſujets de chagrin par ton humeur fâcheuſe, qu'enfin tu ſeras venue à bout de le mettre au tombeau.

Nouzhatoul-aouadat témoigna recevoir une grande mortification du reproche que Zobéide lui faiſoit : ah ! Madame, s'écria-t'elle, je ne crois pas avoir jamais donné à Votre Majeſté pendant tout le tems que j'ai eu le bonheur d'être ſon éſclave le moindre ſujet d'avoir une opinion ſi déſavantageuſe de ma conduite envers un époux, qui m'a été ſi cher. Je m'eſtimerois la plus malheureuſe de toutes les femmes, ſi vous en étiez perſuadée. J'ai chéri Abou-Haſſan comme une fem-

me doit chérir un mari qu'elle aime passionément, & je puis dire sans vanité que j'ai eu toute la tendresse qu'il méritoit que j'eusse pour lui pour toutes les complaisances raisonnables qu'il avoit pour moi, & qui m'étoient un témoignage qu'il ne m'aimoit pas moins tendrement. Je suis persuadée qu'il me justifieroit pleinement là-dessus dans l'esprit de Votre Majesté, s'il étoit encore au monde. Mais madame, ajoûta-t'elle en renouvellant ses larmes, son heure étoit venue & c'est la cause unique de sa mort.

Zobéide en éfet avoit toujours remarqué dans son éfclave une même égalité d'humeur une douceur qui ne se démentoit jamais, une grande docilité & un zéle en tout ce qu'elle faisoit pour son service, qui marquoit qu'elle le faisoit plutôt par inclination que par devoir. Ainsi elle n'hésita point

point de l'en croire ſur ſa parole & elle commanda à ſa tréſorière d'aller prendre dans ſon tréſor une bourſe de cent piéces de monnoye d'or & une piéce de brocard.

La tréſorière revint bientôt avec la bourſe & la piéce de brocard, qu'elle mit par ordre de Zobéide entre les mains de Nouzhatoul-aouadat.

En recevant ce beau préſent elle ſe jetta au pieds de la princeſſe & lui en fit ſes très humbles remercimens avec une grande ſatisfaction dans l'ame d'avoir ſi bien réuſſi. Va, lui dit Zobéide, fais ſervir la piéce de brocard de drap mortuaire ſur la bière de ton mari, & employe l'argent à lui faire des fenerailles honorables & dignes de lui. Après cela modère les tranſports de ton affliction : j'aurai ſoin de toi.

Nouzhatoul-aouadat ne fut pas plutôt hors de la préſence de

Zobéide, qu'elle eſſuya ſes larmes avec un grande joye, & retourna au plutôt rendre compte à Abou-Haſſan du bon ſuccès de ſon rôle.

En rentrant Nouzhatoul-aouadat fit un grand éclat de rire en retrouvant Abou-Haſſan au même état qu'elle l'avoit laiſſé, c'eſt à dire enſeveli au milieu de la chambre. Levez-vous, lui dit-elle toujours en riant, & venez voir le fruit de la tromperie que j'ai faite à Zobéide : nous ne mourerons pas encore de faim aujourdhui.

Abou-Haſſan ſe leva promptement, & ſe réjouit fort avec ſa femme en voyant la bourſe & la pièce de brocard.

Nouzhatoul-aouadat étoit ſi aiſe d'avoir ſi bien réuſſi dans la tromperie qu'elle venoit de faire à la princeſſe, qu'elle ne pouvoit contenir ſa joye. Ce n'eſt pas aſſez, dit-elle à ſon mari en riant, je veux faire la morte à mon tour, &

& voir ſi vous ſerez aſſez habile pour tirer autant du Calife, que j'ai fait de Zobéide.

Voila juſtement le genie des femmes, reprit Abou-Haſſan: on a bien raiſon de dire qu'elles ont toujours la vanité de croire qu'elles ſont plus que les hommes, quoique le plus ſouvent elles ne faſſent rien de bien que par leur conſeil. Il ſeroit beau de voir que je n'en fiſſe pas au moins autant que vous auprès du Calife, moi qui ſuis l'inventeur de la fourberie: mais ne perdons pas le tems en diſcours inutiles. Faites la morte comme moi, & vous verrez ſi je n'aurai pas le même ſuccès.

Abou-Haſſan enſevelit ſa femme, la mit au même endroit qu'il étoit, lui tourna les pieds du côté de la Mecque & ſortit de ſa chambre tout en déſordre le turban mal accommodé, comme un homme qui eſt dans une grande affliction.

tion. En cet état il alla chez le Calife, qui tenoit alors un conſeil particulier avec le grand Viſir Giafar & d'autres Viſirs, en qui il avoit le plus de confiance. Il ſe préſenta a la porte, & l'huiſſier qui ſavoit qu'il avoit les entrées libres lui ouvrit. Il entra le mouchoir d'une main devant les yeux pour cacher les larmes feintes qu'il laiſſoit couler en abondance, en ſe frapant la poitrine de l'autre à grands coups avec des exclamations qui exprimoient l'excès d'une grande douleur.

Le Calife qui étoit acoutumé de voir Abou-Haſſan avec un viſage toujours gai & qui n'inſpiroit que la joye, fut fort ſurpris de le voir paroître devant lui en un ſi triſte état. Il interrompit l'atention qu'il donnoit à l'afaire dont on parloit dans ſon conſeil, pour lui demander la cauſe de ſa douleur.

Com-

Commandeur des croians, répondit Abou-Haſſan avec des ſanglots & des ſoupirs réïterés, il ne pouvoit m'arriver un plus grand malheur que celui qui fait le ſujet de mon affliction. Que Dieu laiſſe vivre Votre Majeſté ſur le trône qu'elle remplit ſi glorieuſement: Nouzhatoul-aouadat, qu'elle m'avoit donnée en mariage par ſa bonté, pour paſſer le reſte de mes jours avec elle.... Hélas! ....

A cette exclamation Abou-Haſſan fit ſemblant d'avoir le cœur ſi preſſé, qu'il n'en dit pas davantage & fondit en larmes.

Le Calife, qui comprit qu'Abou-Haſſan venoit lui anoncer la mort de ſa femme, en parut extrèmément touché. Dieu lui faſſe miſéricorde, dit-il d'un air qui marquoit combien il la regretoit, c'étoit une bonne éſclave & nous te l'avions donnée Zobéide & moi dans l'intention de te faire plai-

plaiſir. Elle méritoit de vivre plus long-tems. Alors les larmes lui coulèrent des yeux & il fut obligé de prendre ſon mouchoir pour les eſſuyer.

La douleur d'Abou-Haſſan & les larmes du Calife atirèrent celles du grand Viſir Giafar & des autres Viſirs. Ils pleurèrent tous la mort de Nouzhatoul-aouadat, qui de ſon côté étoit dans une grande impatience d'aprendre, comment Abou-Haſſan auroit réuſſi.

Le Calife eut la même penſée du mari, que Zobéide avoit eu de la femme & s'imagina qu'il étoit peut-être la cauſe de ſa mort. Malheureux, lui dit-il d'un ton d'indignation, n'eſt-ce pas toi qui as fait mourir ta femme par tes mauvais traitemens? Ah! je n'en fais aucun doute. Tu devois au moins avoir quelque conſidération pour la princeſſe Zobéide

mon

non épouſe, qui l'aimoit plus que ſes autres éſclaves & qui a bien voulu s'en priver pour te l'abandonner. Voila une belle marque de ta reconnoiſſance!

Commandeur des croians, répondit Abou-Haſſan en faiſant ſemblant de pleurer plus amèrement qu'auparavant, Votre Majeſté peut elle avoir un ſeul moment la penſée qu'Abou-Haſſan, qu'elle a comblé de ſes graces & de ſes bienfaits, & à qui elle a fait des honneurs auxquels il n'eut jamais oſé aſpirer, ait pu être capable d'une ſi grande ingratitude? J'aimois Nouzhatoul-aouadat mon épouſe autant par tous ces endroits là, que par tant d'autres belles qualités qu'elle avoit, & qui étoient cauſe que j'ai toujours eu pour elle tout l'atachement toute la tendreſſe & tout l'amour qu'elle méritoit. Mais Seigneur, ajouta-t'il, elle devoit mou-

mourir, & Dieu n'a pas voulu me laiſſer jouir plus long-tems d'un bonheur que je tenois des bontés de Votre Majeſté & de Zobéide ſa chère épouſe.

Enfin Abou-Haſſan ſut diſſimuler ſi parfaitement ſa douleur par toutes les marques d'une véritable affliction, que le Calife, qui d'ailleurs n'avoit pas entendu dire, qu'il eût fait mauvais ménage avec ſa femme, ajouta foi à tout ce qu'il lui dit, & ne douta plus de la ſincérité de ſes paroles. Le tréſorier du palais étoit préſent, & le Calife lui commanda d'aller au tréſor & de donner à Abou-Haſſan une bourſe de cent piéces de monnoye d'or, avec une belle pièce de brocard. Abou-Haſſan ſe jetta auſſitôt aux piés du Calife pour lui marquer ſa réconnoiſſance & le remercier de ſon préſent. Suivez le tréſorier, lui dit le Calife, la pièce de brocard eſt

pour

pour ſervir de drap mortuaire à la défunte & l'argent pour lui faire des obſèques digne d'elle. Je m'atens bien que tu lui donneras ce dernier témoignage de ton amour.

Abou-Haſſan ne répondit à ces paroles obligeantes du Calife que par une profonde inclination en ſe retirant. Il ſuivit le tréſorier, & auſſitôt que la bourſe & la pièce de brocard lui eurent été miſes entre les mains, il retourna chez lui très content & bien ſatisfait en lui-même d'avoir trouvé ſi promptement & ſi facilement de-quoi ſupléer à la néceſſité où il s'étoit trouvé, & qui lui avoit cauſé tant d'inquiétudes.

Nouzhatoul-aouadat, laſſe d'avoir été ſi long-tems dans une ſi grande contrainte, n'atendit pas qu'Abou-Haſſan lui dit de quiter la triſte ſituation où elle étoit. Auſſitôt qu'elle entendit ouvrir

la porte elle courut à lui: hé bien, lui dit-elle, le Calife a-t'il été auſſi facile à ſe laiſſer tromper que Zobéide?

Vous voyez, répondit Abou-Haſſan (en plaiſantant & en lui montrant la bourſe & la pièce de brocard) que je ne ſai pas moins bien faire l'afligé pour la mort d'une femme qui ſe porte bien, que vous la pleureuſe pour celle d'un mari qui eſt plein de vie.

Abou-Haſſan cependant ſe doutoit bien que cette double tromperie ne manqueroit pas d'avoir des ſuites. C'eſt pourquoi il prévint ſa femme autant qu'il put ſur tout ce qui pourroit en arriver, afin d'agir de concert: car, ajoutoit-il, mieux nous réuſſirons à jetter le Calife & Zobéide dans quelque ſorte d'embarras, plus ils auront de plaiſir à la fin & peut-être nous en témoigneront ils leur ſatisfaction par quelques nouvel-

les

les marques de leur libéralité. Cette derniére conſidération fut celle qui les encouragea plus qu'aucune autre à porter la feinte auſſi loin qu'il leur ſeroit poſſible.

Quoi qu'il y eut encore beaucoup d'afaires à régler dans le conſeil qui ſe tenoit, le Calife néanmoins, dans l'impatience d'aller chez la princeſſe Zobéide lui faire ſon compliment de condoléance ſur la mort de ſon éſclave, ſe leva peu de tems après le départ d'Abou-Haſſan & remit le conſeil à un autre jour. Le grand Viſir & les autres Viſirs prirent congé & ſe retirèrent.

Dès qu'ils furent partis le Calife dit à Meſrour, chef des eunuques de ſon palais, qui étoit preſque inſéparable de ſa perſonne & qui d'ailleurs étoit de tous ſes conſeils : ſuivez moi, & venez prendre part comme moi à la douleur de la princeſſe ſur la mort de

Nouz-

Nouzhatoul-aouadat ſon éſclave. Ils allérent enſemble à l'aparte-ment de Zobéide: & quand le Ca-life fut à la porte il entr'ouvrit la portière & aperçut la princeſſe aſſiſe ſur le ſofa fort afligée, & les yeux encore tout baignés de lar-mes.

Le Calife entra & en avançant vers Zobéide, Madame, lui dit-il, il n'eſt pas néceſſaire de vous di-re combien je prens part à votre aflıction, puiſque vous n'ignorez pas que je ne ſois auſſi ſenſible à ce qui vous fait de la peine, que je le ſuis à tout ce qui vous fait plai-ſir. Mais nous ſommes tous mor-tels & nous devons rendre à Dieu la vie qu'il nous a donnée, lors-qu'il nous la demande. Nouzha-toul-aouadat, votre éſclave fi-déle, avoit véritablement des qualités qui lui ont fait mériter votre eſtime, & j'aprouve fort que vous lui en donniez encore

des

des marques après ſa mort. Conſiderez cependant que vos regrets ne lui redonneront pas la vie. Ainſi Madame, ſi vous voulez m'en croire & ſi vous m'aimez, vous vous conſolerez de cette perte, & prendrez plus de ſoin d'une vie que vous ſavez m'être très précieuſe & qui fait tout le bonheur de la mienne.

Si la princeſſe fut charmée des tendres ſentimens qui acompagnoient le compliment du Calife, elle fut d'ailleurs très étonnée d'aprendre la mort de Nouzhatoulaouadat, à quoi elle ne s'atendoit pas. Cette nouvelle la jetta dans une telle ſurpriſe, qu'elle demeura quelque tems ſans pouvoir répondre. Son étonnement redoubloit d'entendre une nouvelle ſi opoſée à celle qu'elle venoit d'aprendre, & lui ôtoit la parole. Elle ſe remit, & en la reprenant enfin, Commandeur des croians,

dit-elle d'un air & d'un ton, qui marquoient encore ſon étonnement : je ſuis très ſenſible à tous les tendres ſentimens que vous marquez avoir pour moi ; mais permettez moi de vous dire que je ne comprens rien à la nouvelle que vous m'aprenez de la mort de mon éſclave : elle eſt en parfaite ſanté. Dieu nous conſerve vous & moi Seigneur ; ſi vous me voyez afligée, c'eſt de la mort d'Abou-Haſſan ſon mari, votre favori, que j'eſtimois autant par la conſidération que vous aviez pour lui, que parce que vous avez eu la bonté de me le faire connoître & qu'il m'a quelquefois diverti aſſez agréablement. Mais Seigneur, l'inſenſibilité où je vous vois de ſa mort & l'oubli que vous en témoignez en ſi peu de tems après les témoignages que vous m'avez donnez à moi-même du plaiſir que vous aviez de l'avoir auprès

de

de vous, m'étonnent & me ſurprennent : & cette inſenſibilité paroît davantage par le change que vous me voulez donner en m'anonçant la mort de mon éſclave pour la ſienne.

Le Calife qui croyoit être parfaitement bien informé de la mort de l'éſclave, & qui avoit ſujet de le croire parce qu'il l'avoit vu & entendu, ſe mit à rire & à hauſſer les épaules d'entendre ainſi parler Zobéide. Meſrour, dit-il en ſe tournant de ſon côté, & lui adreſſant la parole, que dis tu du diſcours de la princeſſe ? N'eſt-il pas vrai que les dames ont quelquefois des abſences d'eſprit, qu'on ne peut que dificilement pardonner ? car enfin tu as vu & entendu auſſi-bien que moi : & en ſe retournant du côté de Zobéide, Madame, lui dit-il, ne verſez plus de larmes pour la mort d'Abou-Haſſan, il ſe porte bien. Pleurez

plutôt la mort de votre chère éſclave: il n'y a qu'un moment que ſon mari eſt venu dans mon apartement tout en pleurs & dans une affiction qui m'a fait de la peine, m'anoncer la mort de ſa femme. Je lui ai fait donner une bourſe de cent pièces d'or avec une pièce de brocard pour aider à le conſoler & à faire les funérailles de la défunte. Meſrour que voila a été témoin de tout & il vous dira la même choſe.

Ce diſcours du Calife ne parut pas à la princeſſe un diſcours ſérieux; elle crut qu'il lui en vouloit faire acroire. Commandeur des croians, reprit-elle, quoique ce ſoit votre coutume de railler, je vous dirai que ce n'eſt pas ici l'ocaſion de le faire: ce que je vous dis eſt très ſérieux. Il ne s'agit plus de la mort de mon éſclave; mais de la mort d'Abou-Haſſan ſon mari dont je plains le ſort que

vous

vous devriez plaindre avec moi.

Et moi, Madame, repartit le Calife en prenant ſon plus grand ſérieux, je vous dis ſans raillerie que vous vous trompez. C'eſt Nouzhatoul-aouadat qui eſt morte & Abou-Haſſan eſt vivant & plein de ſanté.

Zobéide fut piquée de la repartie ſéche du Calife: Commandeur des croians, repliqua t'elle d'un ton vif, Dieu vous préſerve de demeurer plus long-tems en cette erreur, vous me feriez croire que votre eſprit ne ſeroit pas dans ſon aſſiéte ordinaire. Permettez-moi de vous répéter encore que c'eſt Abou-Haſſan qui eſt mort, & que Nouzhatoul-aouadat, mon éſclave, veuve du défunt, eſt pleine de vie. Il n'y a pas plus d'une heure qu'elle eſt ſortie d'ici. Elle y étoit venue toute déſolée, & dans un état, qui ſeul auroit été capable de me tirer les larmes, quand

même elle ne m'auroit point apris au milieu de mille ſanglots le juſte ſujet de ſon affliction. Toutes mes femmes en ont pleuré avec moi & peuvent vous en rendre un témoignage aſſuré. Elles vous diront auſſi, que je lui ai fait préſent d'une bourſe de cent piéces d'or & d'une piéce de brocard. La douleur que vous avez remarqué ſur mon viſage en entrant, étoit autant cauſée par la mort de ſon mari, que par la déſolation où je la venois de voir; & j'alois même envoyer vous faire mon compliment de condoléance au moment que vous êtes entré.

A ces paroles de Zobéide: voila, Madame, une obſtination bien étrange! s'écria le Calife, avec un grand éclat de rire, & moi je vous dis, continua-t-il en reprenant ſon ſérieux, que c'eſt Nouzhatoulaouadat qui eſt morte. Non, vous dis-je, Seigneur, reprit Zobéide

à l'inſtant & auſſi ſérieuſement, c'eſt Abou-Haſſan qui eſt mort: vous ne me ferez pas acroire ce qui n'eſt pas.

De colère le feu monta au viſage du Calife: il s'aſſit ſur le ſofa aſſez loin de la princeſſe, & en s'adreſſant à Meſrour, va voir toute à l'heure, lui dit il, qui eſt mort de l'un ou de l'autre, & vien me dire inceſſament ce qui en eſt. Quoique je ſois très certain que c'eſt Nouzhatoul-aouadat qui eſt morte, j'aime mieux néanmoins prendre cette voye, que de m'opiniâtrer davantage ſur une choſe qui m'eſt parfaitement connue.

Le Calife n'avoit pas achevé que Meſrour étoit parti. Vous verrez, continua-t'il en adreſſant la parole à Zobéide, dans un moment, qui a raiſon de vous ou de moi.

Pour moi, reprit Zobéide, je ſai bien que la raiſon eſt de mon

côté: & vous verrez vous-même que c'eſt Abou-Haſſan qui eſt mort comme je l'ai dit.

Et moi, repartit le Calife, je ſuis ſi certain que c'eſt Nouzha-toul-aouadat, que je ſuis prêt de gager contre vous ce que vous voudrez, qu'elle n'eſt plus au monde & qu'Abou-Haſſan ſe porte bien.

Ne penſez pas me prendre par là, repliqua Zobéide; j'accepte la gageure. Je ſuis ſi perſuadée de la mort d'Abou-Haſſan, que je gage volontiers ce que je puis avoir de plus chèr contre ce que vous voudrez de quelque peu de valeur qu'il ſoit. Vous n'ignorez pas ce que j'ai en ma diſpoſition, ni ce que j'aime le plus ſelon mon inclination. Vous n'avez qu'à choiſir & à propoſer, je m'y tiendrai, de quelque conſéquence que la choſe ſoit pour moi.

Puiſque cela eſt ainſi, dit alors le

le Calife, je gage donc mon jardin de délices contre votre palais de peintures: l'un vaut bien l'autre.

Il ne s'agit pas de ſavoir, reprit Zobéide, ſi votre jardin vaut mieux que mon palais ; nous n'en ſommes pas là-deſſus. Il s'agit que vous ayez choiſi ce qui vous a plu de ce qui m'apartient, pour équivalent de ce que vous gagez de votre côté : je m'y tiens & la gageure eſt arrêtée. Je ne ſerai pas la premiére à m'en dédire, j'en prens Dieu à témoin. Le Calife fit le même ſerment, & ils en demeurèrent là en atendant le retour de Meſrour.

Pendant que le Calife & Zobéide conteſtoient ſi vivement & avec tant de chaleur ſur la mort d'Abou-Haſſan ou de Nouzhatoul-aouadat, Abou-Haſſan, qui avoit prévu leur démêlé ſur ce ſujet, étoit fort atentif à tout ce qui pouroit en arriver. D'auſſi

loin qu'il aperçut Mesrour au travers de la jalousie contre laquelle il étoit assis en s'entretenant avec sa femme, & qu'il eût remarqué qu'il venoit droit à leur logis, il comprit aussitôt à quel dessein il étoit envoyé. Il dit à sa femme de faire la morte encore une fois, comme ils en étoient convenus & de ne pas perdre de tems.

En éfet le tems pressoit, & c'est tout ce qu'Abou-Hassan put faire avant l'arrivée de Mesrour que d'ensevelir sa femme, & d'étendre sur elle la pièce de brocard que le Calife lui avoit fait donner. Ensuite il ouvrit la porte de son logis, & le visage triste & abatu, en tenant son mouchoir devant les yeux, il s'assit à la tête de la prétendue défunte.

A peine eut-il achevé, que Mesrour se trouva dans la chambre. Le spectacle funèbre qu'il aperçut d'abord lui donna une joye se-

ſecrète, par raport à l'ordre dont le Calife l'avoit chargé. Sitôt qu'Abou-Haſſan l'aperçut, il s'avança au devant de lui, & en lui baiſant la main par reſpect: Seigneur, dit-il en ſoupirant & en gémiſſant, vous me voyez dans la plus grande affliction qui pouvoit jamais m'arriver, par la mort de Nouzhatoul-aouadat ma chère épouſe, que vous honoriez de vos bontés.

Meſrour fut atendri à ce diſcours & il ne lui fut pas poſſible de refuſer quelques larmes à la mémoire de la défunte. Il leva un peu le drap mortuaire du côté de la tête, pour lui voir le viſage qui étoit à découvert, & en le laiſſant aller après l'avoir ſeulement entrevue; il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, dit-il avec un profond ſoupir: nous devons nous ſoûmettre tous à ſa volonté, & toute créature doit retourner à lui. Nouz-

hatoul-aouadat, ma bonne ſœur, ajouta-t'il en ſoupirant, ton deſtin a été de bien peu de durée: Dieu te faſſe miſéricorde. Il ſe tourna enſuite du côté d'Abou-Haſſan, qui fondoit en larmes. Ce n'eſt pas ſans raiſon, lui dit-il, que l'on dit que les femmes ſont quelquefois dans des abſences d'eſprit qu'on ne peut pardonner. Zobéide, toute ma bonne maîtreſſe qu'elle eſt, eſt dans ce cas là. Elle a voulu ſoutenir au Calife, que c'étoit vous qui êtiez mort, & non votre femme; & quelque choſe que le Calife lui ait pu dire au contraire pour la perſuader en lui aſſurant même la choſe très ſérieuſement, il n'a jamais pu y réuſſir. Il m'a même pris à témoin pour lui rendre témoignage de cette vérité, & la lui confirmer, puiſque comme vous le ſavez j'étois préſent, quand vous êtes venu lui aprendre cette nouvelle afligeante,

te; mais tout cela n'a ſervi de rien. Ils en ſont même venus à des obſtinations l'un contre l'autre, qui n'auroient pas fini, ſi le Calife pour convaincre Zobéide ne s'étoit aviſé de m'envoyer vers vous pour en ſavoir encore la vérité. Mais je crains fort de ne pas réuſſir, car de quelque biais qu'on puiſſe prendre aujourdhui les femmes pour leur faire entendre les choſes, elles ſont d'une opiniâtreté inſurmontable, quand une fois elles ſont prévenues d'un ſentiment contraire.

Que Dieu conſerve le Commandeur des croians dans la poſſeſſion & dans le bon uſage de ſon rare eſprit, reprit Abou-Haſſan, toujours les larmes aux yeux, & avec des paroles entrecoupées de ſanglots: vous voyez ce qui en eſt & que je n'en ai pas impoſé à ſa Majeſté. Plût à Dieu! s'écria-t'il pour mieux diſſimuler, que je

n'eusse pas eu l'ocasion d'aller lui annoncer une nouvelle si triste & si afligeante. Hélas! ajouta-t'il, je ne puis assez exprimer la perte irréparable que je fais aujourdhui. Cela est vrai, reprit Mesrour, & je puis vous assurer que je prens beaucoup de part à votre afliction: mais enfin il faut vous en consoler, & ne vous point abandonner ainsi à votre douleur. Je vous quite malgré moi pour m'en retourner vers le Calife; mais je vous demande en grace, poursuivit-il, de ne pas faire enlever le corps que je ne sois revenu, car je veux assister à son enterrement & l'acompagner de mes priéres.

Mesrour étoit déja sorti pour aller rendre compte de son message, quand Abou-Hassan, qui le conduisoit jusqu'à la porte, lui marqua qu'il ne méritoit pas l'honneur qu'il vouloit lui faire. De crainte que Mesrour ne revint

sur

ſur ſes pas pour lui dire quelque autre choſe, il le conduiſit de l'œil pendant quelque tems, & lors qu'il le vit aſſez éloigné il rentra chez lui ; & en débarraſſant Nouzhatoul-aouadat de tout ce qui l'envelopoit, voila déja, lui diſoit-il, une nouvelle ſcène de jouée ; mais je m'imagine bien que ce ne ſera pas la derniére, & certainement la princeſſe Zobéide ne s'en voudra pas tenir au raport de Meſrour ; au contraire elle s'en moquera. Elle a de trop fortes raiſons pour y ajouter foi, ainſi nous devons nous atendre à quelque nouvel évènement. Pendant ce diſcours d'Abou-Haſſan, Nouzhatoul-aouadat eut le tems de reprendre ſes habits ; ils allèrent tous deux ſe remettre ſur le ſofa contre la jalouſie pour tâcher de découvrir ce qui ſe paſſoit.

Cependant Meſrour arriva chez Zobéide. Il entra dans ſon cabinet

net en riant & en frapant des mains, comme un homme qui avoit quelque choſe d'agréable à anoncer.

Le Calife étoit naturellement impatient, il vouloit être éclairci promptement de cette afaire, d'ailleurs il étoit vivement piqué au jeu par le défi de la princeſſe; c'eſt pourquoi dès qu'il vit Meſrour; méchant éſclave! s'écria-t'il, il n'eſt pas tems de rire. Tu ne dis mot: parle hardiment: qui eſt mort le mari, ou la femme?

Commandeur des croians, répondit auſſitôt Meſrour en prenant un air ſérieux, c'eſt Nouzhatoul-aouadat qui eſt morte, & Abou-Haſſan en eſt toujours auſſi afligé, qu'il l'a paru tantôt devant Votre Majeſté.

Sans donner le tems à Meſrour de pourſuivre, le Calife l'interrompit: bonne nouvelle! s'écria-t'il avec un grand éclat de rire, il

n'y

n'y a qu'un moment que Zobéide, ta maîtreſſe, avoit à elle le palais de peintures, il eſt préſentement à moi. Nous en avions fait la gageure contre mon jardin de délices, depuis que tu es parti. Ainſi tu ne pouvois me faire un plus grand plaiſir; j'aurai ſoin de t'en récompenſer. Mais laiſſons cela: dis moi de point en point ce que tu as vu.

Commandeur des croians, pourſuivit Meſrour, en arrivant chez Abou-Haſſan je ſuis entré dans ſa chambre qui étoit ouverte. Je l'ai trouvé toujours très affligé & pleurant la mort de Nouzhatoulaouadat ſa femme. Il étoit aſſis près de la tête de la défunte, qui étoit enſevelie au milieu de la chambre les piés tournés du côté de la Mecque & couverte de la pièce de brocard, dont Votre Majeſté a tantôt fait préſent à Abou-Haſſan. Après lui avoir témoigné

la part que je prenois à ſa douleur je me ſuis aproché, & en levant le drap mortuaire du côté de la tête j'ai reconnu Nouzhatoul-aouadat qui avoit déja le viſage enflé & tout changé. J'ai exhorté du mieux que j'ai pu Abou-Haſſan à ſe conſoler, & en me retirant je lui ai marqué que je voulois me trouver à l'enterrement de ſa femme, & que je le priois d'atendre à faire enlever le corps que je fuſſe venu. Voila tout ce que je puis dire à Votre Majeſté ſur l'ordre qu'elle m'a donnée.

Quand Meſrour eut achevé de faire ſon raport; je ne t'en demandois pas davantage, lui dit le Caliſe, en riant de tout ſon cœur, & je ſuis très content de ton éxactitude; & en s'adreſſant à la princeſſe Zobéide, Hé bien Madame, ajouta-t'il, avez vous encore quelque choſe à dire contre une vérité ſi conſtante? Croyez vous toujours

jours que Nouzhatoul-aouadat soit vivante & qu'Abou-Hassan soit mort? & n'avouez vous pas que vous avez perdu la gageure? Zobéide demeura nullement d'acord que Mesrour eût raporté la vérité: comment Seigneur, reprit elle, vous imaginez-vous donc que je m'en raporte à cet éſclave? C'eſt un impertinent qui ne ſait ce qu'il dit: je ſuis ni aveugle, ni inſenſée: j'ai vu de mes propres yeux Nouzhatoul-aouadat dans la plus grande affliction: je lui ai parlé moi-même, & j'ai bien entendu ce qu'elle m'a dit de la mort de ſon mari.

Madame, repartit Meſrour, je vous jure par votre vie & par la vie du Commandeur des croians, choſes au monde qui me ſont les plus chères, que Nouzhatoul-aouadat eſt morte, & qu'Abou-Haſſan eſt vivant. Tu mens éſclave vil & mépriſable, lui repliqua

Zo-

Zobéide toute en colère, & je veux te confondre toute à l'heure. Auſſitôt elle apella ſes femmes, en frapant des mains. Elles entrèrent à l'inſtant en grand nombre: venez ça, leur dit la princeſſe, dites-moi la vérité : qui eſt la perſonne qui eſt venue me parler, peu de tems avant que le Commandeur des croians arrivât ici ? Les femmes répondirent toutes que c'étoit la pauvre afligée Nouzhatoul-aouadat. Et vous, ajouta-t'elle, en s'addreſſant à ſa tréſorière, que vous ai-je commandé de lui donner en ſe retirant ? Madame, répondit la tréſorière, j'ai donné à Nouzhatoul-aouadat par l'ordre de Votre Majeſté une bourſe de cent piéces de monnoye d'or & une piéce de brocard qu'elle a emportée avec elle. Hé bien, indigne & malheureux éſclave, dit alors Zobéide à Meſrour dans une grande indig-

nation, que dis-tu à tout ce que tu viens d'entendre? Qui penſes-tu préſentement que je dois croire? toi, ou ma tréſorière, mes autres femmes, & moi-même?

Meſrour ne manquoit pas de raiſons à opoſer au diſcours de la princeſſe; mais comme il craignoit de l'irriter encore davantage, il prit le parti de la retenue, & demeura dans le ſilence, bien convaincu pourtant par toutes les preuves qu'il en avoit, que Nouzhatoul-aouadat étoit morte & non pas Abou-Haſſan.

Pendant cette conteſtation entre Zobéide & Meſrour, le Calife qui avoit vu les témoignages aportés de part & d'autre dont chacun ſe faiſoit fort, & toujours perſuadé du contraire de ce que diſoit la princeſſe, tant parce qu'il avoit vû lui-même en parlant à Abou-Haſſan, que parce que Meſrour venoit de lui raporter,

rioit de tout ſon cœur de voir que Zobéide étoit ſi fort en colère contre Meſrour. Madame, pour le dire encore une fois, dit-il à Zobéide, je ne ſai pas qui eſt celui qui a dit, que les femmes avoient quelquefois des abſences d'eſprit; mais vous voulez bien que je vous diſe, que vous faites voir qu'il ne pouvoit rien dire de plus véritable. Meſrour vient tout fraîchement de chez Abou-Haſſan, il vous dit qu'il a vu de ſes propres yeux Nouzhatoul-aouadat morte au milieu de la chambre, & Abou-Haſſan vivant aſſis auprès de la défunte, & nonobſtant ſon témoignage, qu'on ne peut pas raiſonnablement recuſer, vous ne voulez pas le croire : c'eſt ce que je ne puis comprendre.

Zobéide ſans vouloir entendre ce que le Calife lui repréſentoit: reprit, Commandeur des croians, pardonnez moi, ſi je vous tiens pour

pour ſuſpect: je vois bien que vous êtes d'intelligence avec Meſrour pour me chagriner, & pour pouſſer ma patience à bout. Et comme je m'aperçois que le raport que Meſrour vous a fait eſt un raport concerté avec vous, je vous prie de me laiſſer la liberté d'envoyer auſſi quelque perſonne de ma part chez Abou-Haſſan, pour ſavoir ſi je ſuis dans l'erreur.

Le Calife y conſentit, & la princeſſe chargea ſa nourrice de cette importante commiſſion. C'étoit une femme fort âgée, qui étoit toujours reſtée auprès de Zobéide depuis ſon enfance, & qui étoit là préſente parmi ſes autres femmes. Nourrice, lui dit-elle, écoute, va-t'en chez Abou-Haſſan, ou plutôt chez Nouzhatoul-aouadat puiſqu'Abou-Haſſan eſt mort: tu vois quelle eſt ma diſpute avec le Commandeur des croians & avec Meſrour; il n'eſt pas be-

beſoin de te rien dire davantage. Eclairci toi de tout, & ſi tu me raportes une bonne nouvelle, il y aura un beau préſent pour toi. Va vîte & revien inceſſamment.

La nourrice partit avec une grande joye du Calife, qui étoit ravi de voir Zobéide dans cet embarras. Mais Meſrour, extrêmement mortifié de voir la princeſſe dans une ſi grande colère contre lui, cherchoit les moyens de l'apaiſer & de faire en ſorte, que le Calife & Zobéide fuſſent également contens de lui. C'eſt pourquoi il fut ravi dès qu'il vit que Zobéide prenoit le parti d'envoyer ſa nourrice chez Abou-Haſſan, parce qu'il étoit perſuadé que le raport qu'elle lui feroit, ne manqueroit pas de ſe trouver conforme au ſien, & qu'il ſerviroit à le juſtifier & à le remettre dans ſes bonnes graces.

Abou-Haſſan cependant, qui étoit

étoit toujours en ſentinelle à la jalouſie, aperçut la nourrice d'aſſez loin. Il comprit d'abord que c'étoit un meſſage de la part de Zobéide. Il apella ſa femme; & ſans héſiter un moment ſur le parti qu'ils avoient à prendre: voila, lui dit-il, la nourrice de la princeſſe qui vient pour s'informer de la vérité; c'eſt à moi à faire encore le mort à mon tour.

Tout étoit préparé, Nouzhatoul-aouadat enſevelit Abou-Haſſan promptement, jetta par deſſus lui la piéce de brocard que Zobéide lui avoit donnée, & lui mit ſon turban ſur le viſage. La nourrice dans l'empreſſement où elle étoit de s'acquiter de ſa commiſſion étoit venue d'un aſſez bon pas. En entrant dans la chambre elle aperçut Nouzhatoul-aouadat aſſiſe à la tête d'Abou-Haſſan, toute échevelée & toute en pleurs, qui ſe frapoit les joues & la

poitrine en jettant de grands cris.

Elle s'aprocha de la fausse veuve: ma chère Nouzhatoul-aouadat, lui dit-elle d'un air fort triste, je ne viens pas ici pour troubler votre douleur ni vous empêcher de répandre des larmes pour un mari qui vous aimoit si tendrement. Ah bonne mère! interrompit pitoyablement la fausse veuve, vous voyez quelle est ma disgrace, & de quel malheur je me trouve acablée aujourdhui par la perte de mon chèr Abou-Hassan, que Zobéide, ma chère maîtresse & la vôtre, & le Commandeur des croians m'avoient donné pour mari. Abou-Hassan, mon chèr époux! s'écria-t'elle encore, que vous ai-je fait, pour m'avoir abandonné si promptement? n'ai-je pas toujours suivi vos volontés plutôt que les miennes? Hélas! que deviendra la pauvre Nouzhatoul-aouadat?

La

La nourrice étoit dans une surprise extrême de voir le contraire de ce que le chef des eunuques avoit raporté au Calife. Ce visage noir de Mesrour, s'écria-t'elle avec exclamation, en élevant les mains, mériteroit bien que Dieu le confondît d'avoir excité une si grande dissension entre ma bonne maîtresse & le Commandeur des croians par un mensonge aussi insigne que celui qu'il leur a fait: il faut, ma fille, dit elle en s'adressant à Nouzhatoul-aouadat, que je vous dise la méchanceté & l'imposture de ce vilain Mesrour, qui a soutenu à nôtre bonne maîtresse avec une éfronterie inconcevable, que vous étiez morte & qu'Abou-Hassan étoit vivant.

Hélas! ma bonne mère, s'écria alors Nouzhatoul-aouadat, plût à Dieu qu'il eût dit vrai! je ne serois pas dans l'affliction où vous me voyez, & je ne pleurerois pas

un époux qui m'étoit ſi chèr. En achevant ces derniéres paroles elle fondit en larmes & marqua une plus grande déſolation par le redoublement de ſes pleurs & de ſes cris.

La nourrice atendrie par les larmes de Nouzhatoul-aouadat s'aſſit auprès d'elle, & en les acompagnant des ſiennes elle s'aprocha inſenſiblement de la tête d'Abou-Haſſan, ſouleva un peu ſon turban & lui découvrit le viſage pour tâcher de le reconnoître: Ah pauvre Abou-Haſſan, dit-elle, en le recouvrant auſſitôt, je prie Dieu qu'il vous faſſe miſéricorde. Adieu, ma fille, dit-elle à Nouzhatoul-aouadat, ſi je pouvois vous tenir compagnie plus long-tems, je le ferois de bon cœur: mais je ne puis m'arrêter davantage; mon devoir me preſſe d'aller inceſſamment délivrer notre bonne maîtreſſe de l'inquiétude afligeante,

où

où ce vilain noir l'a plongée par ſon impudent menſonge, en lui aſſurant, même avec ſerment, que vous étiez morte.

A peine la nourrice de Zobéide eut fermée la porte en ſortant, que Nouzhatoul-aouadat, qui jugeoit bien qu'elle ne reviendroit pas, tant elle avoit hâté de réjoindre la princeſſe, eſſuya ſes larmes, debarraſſa au plutôt Abou-Haſſan de tout ce qui étoit autour de lui, & que tous deux ils allèrent reprendre leur place ſur le ſofa contre la jalouſie en attendant tranquillement la fin de cette tromperie, toujours prêts de ſe tirer d'afaire, de quelque côté qu'on voulût les prendre.

La nourrice de Zobéide cependant malgré ſa grande vieilleſſe avoit preſſé le pas en revenant; encore plus qu'elle n'avoit fait en allant. Le plaiſir de porter à la princeſſe une bonne nouvelle, &

plus encore l'eſpérance d'une bonne récompenſe, la firent arriver en peu de tems. Elle entra dans le cabinet de la princeſſe preſque hors d'haleine, & en lui rendant compte de ſa commiſſion elle raconta naïvement à Zobéide tout ce qu'elle venoit de voir.

Zobéide écouta le raport de ſa nourrice avec un plaiſir des plus ſenſibles, & elle le fit bien voir; car dès qu'elle eut achevé, elle dit à ſa nourrice d'un ton qui marquoit gain de cauſe: raconte donc la même choſe au Commandeur des croians, qui nous regarde comme dépourvues de bon ſens, & qui avec cela voudroit nous faire acroire que nous n'avons aucun ſentiment de réligion, & que nous n'avons pas la crainte de Dieu. Dis le à ce méchant éſclave noir, qui a l'inſolence de me ſoutenir une choſe qui n'eſt pas, & que je ſai mieux que lui.

Meſ-

Mesrour qui s'étoit atendu que le voyage de la nourrice & le rapport qu'elle feroit lui seroit favorable, fut vivement mortifié de ce qu'il avoit réussi tout au contraire. D'ailleurs il se trouvoit piqué au vif de l'excès de la colère que Zobéide avoit contre lui, pour un fait dont il se croyoit plus certain qu'aucun autre. C'est pourquoi il fut ravi d'avoir occasion de s'en expliquer librement avec la nourrice, plutôt qu'avec la princesse, à laquelle il n'osoit répondre, de crainte de perdre le respect. Vieille sans dents, dit-il, à la nourrice sans aucun ménagement, tu es une menteuse: il n'est rien de tout ce que tu dis. J'ai vu de mes propres yeux Nouzhatoul-aouadat étendue morte au milieu de sa chambre.

Tu es un menteur & un insigne menteur toi-même, reprit la nourrice d'un ton insultant, d'oser sou-

tenir une telle fauſſeté, à moi qui ſors de chez Abou-Haſſan que j'ai vu étendu mort, & qui viens de quiter ſa femme pleine de vie.

Je ne ſuis pas un impoſteur, repartit Meſrour, c'eſt toi qui cherches à nous jetter dans l'erreur.

Voila une grande éfronterie, repliqua la nourrice, d'oſer me démentir ainſi en préſence de leurs Majeſtés, moi qui viens de voir de mes propres yeux la vérité de ce que j'ai l'honneur de leur avancer.

Nourrice, repartit encore Meſrour, tu ferois mieux de ne point parler; tu radotes.

Zobéide ne put ſuporter ce manquement de reſpect dans Meſrour, qui ſans aucun égard traitoit ſa nourrice ſi injurieuſement en ſa préſence. Ainſi ſans donner le tems à ſa nourrice de répondre à cette injure atroce, Commandeur des croians, dit-elle au Cali-

fe,

fe, je vous demande juſtice contre cette inſolence qui ne vous regarde pas moins que moi. Elle n'en put dire davantage, tant elle étoit outrée de dépit; le reſte fut étoufé par ſes larmes.

Le Calife, qui avoit entendu toute cette conteſtation, la trouva fort embaraſſante. Il avoit beau rêver, il ne ſavoit que penſer de toutes ces contrariétés. La princeſſe de ſon côté auſſi bien que Meſrour, la nourrice & les femmes éſclaves qui étoient là préſentes, ne ſavoient que croire de cette avanture & gardoient le ſilence. Le Calife enfin prit la parole: Madame dit-il en s'adreſſant à Zobéide, je vois bien que nous ſommes tous des menteurs, moi le premier, toi Meſrour, & toi nourrice: au moins il ne paroît pas que l'un ſoit plus croiable que l'autre; ainſi levons nous & allons nous mêmes ſur les lieux recon-

noître de quel côté eſt la vérité je ne vois pas un autre moyen de nous éclaircir de nos doutes & de de nous mettre l'eſprit en repos.

En diſant ces paroles le Calife ſe leva, la princeſſe le ſuivit, & Meſrour en marchant devant, pour ouvrir la portiére, dit: Commandeur des croians, j'ai bien de la joye que Votre Majeſté ait pris ce parti, & j'en aurai une bien plus grande quand j'aurai fait voir à la nourrice, non pas qu'elle radote, puiſque cette expreſſion a eu le malheur de déplaire à ma bonne maîtreſſe, mais que le rapport qu'elle lui a fait n'eſt pas véritable.

La nourrice ne demeura pas ſans replique. Tai toi, viſage noir, reprit elle, il n'y a ici perſonne que toi qui puiſſe radoter.

Zobéide, qui étoit extraordinairement outrée contre Meſrour, ne put ſoufrir qu'il vint encore

core à la charge contre ſa nourrice. Elle prit encore ſon parti: méchant éſclave, lui dit-elle, quoi que tu puiſſes dire, je maintiens que ma nourrice a dit la vérité; pour toi, je ne te regarde que comme un menteur.

Madame, reprit Meſrour, ſi la nourrice eſt ſi fortement aſſurée, que Nouzhatoul-aouadat eſt vivante & qu'Abou-Haſſan eſt mort, qu'elle gage donc quelque choſe contre moi; elle n'oſeroit.

La nourrice fut prompte à la repartie: je l'oſe ſi bien, lui dit-elle, que je te prens au mot; voyons ſi tu oſeras t'en dédire.

Meſrour ne s'en dédit pas. Ils gagérent la nourrice & lui, en préſence du Calife & de la princeſſe une piéce de brocard d'or à fleurons d'argent, au choix de l'un & de l'autre.

L'apartement d'où le Calife, & Zobéide ſortirent, quoiqu'aſ-

ſez éloigné, étoit néanmoins vis à vis du logement d'Abou-Haſſan & de Nouzhatoul-aouadat. Abou-Haſſan, qui les aperçut, précédés de Meſrour, & ſuivis de la nourrice & de la foule des femmes de Zobéide, en avertit auſſitôt ſa femme, en lui diſant qu'il étoit le plus trompé du monde, s'ils n'alloient être honorés de leur viſite. Nouzhatoul-aouadat regarda auſſi par la jalouſie, & elle vit la même choſe. Quoique ſon mari l'eut averti d'avance, que cela pourroit arriver, elle en fut néanmoins fort ſurpriſe: que ferons-nous, s'écria-t'elle? Nous ſommes perdus.

Point du tout, ne craignez rien, reprit Abou-Haſſan d'un ſens froid; avez-vous déja oublié ce que nous avons dit là-deſſus? Faiſons ſeulement les morts vous & moi, comme nous l'avons déja fait ſéparement & comme nous en ſom-

ſommes convenus, & vous verrez que tout ira bien. Du pas dont ils viennent, nous ſerons acommodés avant qu'ils ſoient à la porte.

En éfet Abou-Haſſan & ſa femme prirent le parti de s'enveloper du mieux qu'il leur fut poſſible, & en cet état après qu'ils ſe furent mis au milieu de la chambre l'un près de l'autre couvert chacun de leur piéce de brocard, ils atendirent la belle compagnie qui leur venoit rendre viſite.

Cette illuſtre compagnie arriva enfin. Meſrour ouvrit la porte, & le Calife & Zobéide entrèrent dans la chambre ſuivis de tous leurs gens. Ils furent fort ſurpris & demeurèrent comme immobiles à la vue du ſpectacle funèbre qui ſe préſentoit à leurs yeux. Chacun ne ſavoit que penſer d'un tel événement. Zobéide enfin, rompit le ſilence: Hélas! dit-elle au Calife, ils ſont morts tous

deux. Vous avez tant fait, continua-t'elle en regardant le Calife & Mesrour, à force de vous opiniâtrer à me faire acroire, que ma chère éſclave étoit morte, qu'elle l'eſt en éfet, & ſans doute ce ſera de douleur d'avoir perdu ſon mari. Dites plutôt, Madame, répondit le Calife prévenu du contraire, que Nouzhatoul-aouadat eſt morte la premiére, & que c'eſt le pauvre Abou-Haſſan qui a ſuccombé à ſon affliction d'avoir vû mourir ſa femme votre chère éſclave. Ainſi vous devez convenir que vous avez perdu la gageure, & que votre palais de peintures eſt à moi tout de bon.

Et moi, repartit Zobéide, animée par la contradiction du Calife, je ſoutiens que vous avez perdu vous même, & que votre jardin de délices m'apartient. Abou-Haſſan eſt mort le premier, puiſque ma nourrice vous a dit com-

comme à moi, qu'elle a vu ſa femme vivante qui pleuroit ſon mari mort.

Cette conteſtation du Calife & de Zobéide en atira une autre. Meſrour & la nourrice étoient dans le même cas: ils avoient auſſi gagé, & chacun prétendoit avoir gagné. La diſpute s'échaufoit violemment, & le chef des eunuques avec la nourrice étoient prêts d'en venir à de groſſes injures.

Enfin le Calife en réfléchiſſant ſur tout ce qui s'étoit paſſé convenoit tacitement que Zobéide n'avoit pas moins de raiſon que lui de ſoutenir qu'elle avoit gagné. Dans le chagrin où il étoit de ne pouvoir démêler la vérité de cette avanture, il s'avança près des deux corps morts, & s'aſſit du côté de la tête en cherchant en lui-même quelque expédient qui lui pût donner la victoire ſur Zobéide. Oui, s'écria-t'il un moment

ment après, je jure par le ſaint nom de Dieu, que je donnerai mille piéces d'or de ma monnoye, à celui qui me dira, qui eſt mort le premier des deux.

A peine le Calife eût achevé ces derniéres paroles, qu'il entendit une voix de deſſous le brocard qui couvroit Abou-Haſſan, qui lui cria: Commandeur des croians, c'eſt moi qui ſuis mort le premier, donnez-moi les mille piéces d'or. Et en même tems il vit Abou-Haſſan qui ſe débaraſſoit de la piéce de brocard qui le couvroit, & qui ſe proſterna à ſes piés: ſa femme ſe dévelopa de même, & alla ſe jetter aux piés de Zobéide, en ſe couvrant de ſa piéce de brocard par bien-ſéance: mais Zobéide fit un grand cri, qui augmenta la frayeur de tous ceux qui y étoient préſens. La princeſſe revenue enfin de ſa peur, ſe trouva dans une joye inexprima-

ble

ble de voir ſa pauvre éſclave reſſuſcitée preſque dans le moment qu'elle étoit inconſolable de l'avoir vue morte. Ah ! méchante, s'écria-t'elle, tu es cauſe que j'ai bien ſoufert pour l'amour de toi en plus d'une manière. Je te le pardonnecependantdebon cœur, puiſqu'il eſt vrai que tu n'es pas morte.

Le Calife de ſon côté n'avoit pas pris la choſe ſi à cœur, loin de s'éfrayer en entendant la voix d'Abou-Haſſan il penſa au contraire étoufer de rire, en les voyant tous deux ſe débaraſſer de tout ce qui les entouroit & en entendant Abou-Haſſan demander très ſérieuſement les mille piéces d'or, qu'il avoit promiſes à celui qui lui diroit, qui étoit mort le premier. Quoi donc, Abou-Haſſan, lui dit le Calife, en éclatant encore de rire, as-tu donc conſpiré à me faire mourir à force de rire ? & d'

où

où t'eſt venu la penſée de nous ſurprendre ainſi, par un endroit ſur lequel nous n'étions nullement en garde contre toi?

Commandeur des croians, répondit Abou-Haſſan, je vais le déclarer ſans diſſimulation. Votre Majeſté ſait bien que j'ai toujours été fort porté à la bonne chère. La femme qu'elle m'a donné n'a point ralenti en moi cette paſſion; au contraire j'ai trouvé en elle des inclinations toutes favorables à l'augmenter. Avec de telles diſpoſitions Votre Majeſté jugera facilement que quand nous aurions eu un tréſor auſſi grand que la mer avec tous ceux de Votre Majeſté, nous aurions bien-tôt trouvé le moien d'en voir la fin. C'eſt auſſi ce qui nous eſt arrivé. Depuis que nous ſommes enſemble, nous n'avons rien épargné pour nous bien régaler ſur les libéralités de Votre Majeſté.

jesté. Ce matin après avoir compté avec notre traiteur, nous avons trouvé; qu'en le satisfaisant & en payant d'ailleurs ce que nous pouvions devoir, il ne nous restoit rien de tout l'argent que nous avions. Alors les réflexions sur le passé & les résolutions de mieux faire à l'avenir sont venues en foule ocuper notre esprit & nos pensées. Nous avons fait mille projets que nous avons abandonné ensuite. Enfin la honte de nous voir réduits en un si triste état, & de n'oser le déclarer à Votre Majesté, nous a fait imaginer ce moyen de supléer à nos besoins en vous divertissant par cette petite tromperie, que nous prions Votre Majesté de vouloir bien nous pardonner.

Le Calife & Zobéide furent fort contens de la sincérité d'Abou-Hassan; ils ne parurent point fâchés de tout ce qui s'étoit pas-

sé,

ſé, au contraire Zobéide qui avoit toujours pris la choſe très ſérieuſement ne put s'empêcher de rire à ſon tour en ſongeant à tout ce qu'Abou-Haſſan avoit imaginé pour réuſſir dans ſon deſſein. Le Calife n'avoit presque pas ceſſé de rire, tant cette imagination lui paroiſſoit ſingulière. Suivez-moi l'un & l'autre, dit-il à Abou-Haſſan & à ſa femme en ſe levant, je veux vous faire donner les mille piéçes d'or que je vous ai promiſes pour la joye que j'ai de ce que vous n'êtes pas morts.

Commandeur des croians, reprit Zobéide, contentez vous je vous prie de faire donner ces mille pieces d'or à Abou-Haſſan; vous les devez à lui ſeul. Pour ce qui regarde ſa femme j'en fais mon afaire. En même tems elle commanda à ſa tréſoriére, qui l'acompagnoit, de faire donner auſſi mille piéces d'or à Nouzha-

toul-

toul-aouadat, pour lui marquer de ſon côté la joye qu'elle avoit auſſi de ce qu'elle étoit encore en vie.

Par ce moien Abou-Haſſan & Nouzhatoul-aouadat ſa chère femme conſervèrent long-tems les bonnes graces du Calife Haroun Alraſchid & de Zobéide ſon épouſe, & acquirent de leurs libéralités de quoi pourvoir abondamment à tous leurs beſoins, pour le reſte de leurs jours.

La Sultane Scheherazade, en achevant l'hiſtoire d'Abou-Haſſan, avoit promis au Sultan Schahriar de lui en raconter une autre le lendemain, qui ne le divertiroit pas moins. Dinarzade ſa ſœur, ne manqua pas de la faire ſouvenir avant le jour de tenir ſa parole, & que le Sultan lui avoit témoigné qu'il étoit prêt de l'entendre. Auſſitôt Scheherazade ſans ſe faire attendre lui raconta l'hiſtoire qui ſuit, en ces termes.

HIS-

HISTOIRE D'ALADDIN, OU LA LAMPE MERVEILLEUSE.

Sire, dans la capitale d'un Royaume de la Chine, très riche & d'une vaſte étendue, dont le nom ne me vient pas préſentement à la mémoire, il y avoit un tailleur, nommé Muſtafa, ſans autre diſtinction que celle que ſa profeſſion lui donnoit. Muſtafa le tailleur étoit fort pauvre, & ſon travail lui produiſoit à peine de quoi le faire ſubſiſter, lui, ſa femme, & un fils que Dieu leur avoit donné.

Le fils, qui ſe nommoit Aladdin, avoit été élevé d'une manière très négligée, & qui lui avoit fait contracter des inclinations vicieuſes. Il étoit méchant, opiniâtre, déſobéiſſant à ſon père, & à ſa mère. Sitôt qu'il fut un peu grand,

grand, ſes parens ne le purent retenir à la maiſon. Il ſortoit dès le matin, & il paſſoit les journées à jouer dans les rues, & dans les places publiques avec de petits vagabonds qui étoient même au deſſous de ſon âge.

Dès qu'il fut en âge d'aprendre un métier, ſon père qui n'étoit pas en état de lui en faire aprendre un autre que le ſien, le prit en ſa boutique, & commença à lui montrer de quelle manière il devoit manier l'aiguille. Mais, ni par douceur, ni par crainte d'aucun châtiment, il ne fut pas poſſible au père de fixer l'eſprit volage de ſon fils. Il ne put le contraindre à ſe contenir, & à demeurer aſſidu & atachè au travail, comme il le ſouhaitoit. Si-tôt que Muſtafa avoit le dos tourné Aladdin s'échapoit, & il ne revenoit plus de tout le jour. Le père le châtioit; mais Aladdin étoit incor-

corrigible, & à ſon grand regrèt Muſtafa fut obligé de l'abandonner à ſon libertinage. Cela lui fit beaucoup de peine, & le chagrin de ne pouvoir faire rentrer ce fils dans ſon devoir lui cauſa une maladie ſi opiniâtre, qu'il en mourut au bout de quelques mois.

La mère d'Aladdin, qui vit que ſon fils ne prenoit pas le chemin d'aprendre le métier de ſon père, ferma la boutique, & fit de l'argent de toutes les uſtenciles de ſon métier pour l'aider à ſubſiſter elle & ſon fils, avec le peu qu'elle pourroit gagner à filer du coton.

Aladdin, qui n'étoit plus retenu par la crainte d'un père, & qui ſe ſoucioit ſi peu de ſa mère, qu'il avoit même la hardieſſe de la menacer à la moindre remontrance qu'elle lui faiſoit, s'abandonna alors à un plein libertinage. Il fréquentoit de plus en plus les enfans de ſon âge, & ne ceſſoit de

jouer

jouer avec eux avec plus de paſſion qu'auparavant. Il continua ce train de vie juſqu'à l'âge de quinze ans, ſans aucune ouverture d'eſprit pour quoique ce ſoit, & ſans faire réflexion à ce qu'il pourroit devenir un jour. Il étoit dans cette ſituation, lorſqu'un jour qu'il jouoit au milieu d'une place avec une troupe de vagabonds, ſelon ſa coûtume, un étranger qui paſſoit par cette place, s'arrêta à le regarder.

Cet étranger étoit un magicien inſigne, que les auteurs qui ont écrit cette hiſtoire nous font connoître ſous le nom de magicien Afriquain. C'eſt ainſi que nous l'apellerons d'autant plus volontiers, qu'il étoit véritablement d'Afrique, & qu'il n'étoit arrivé que depuis deux jours.

Sitôt que le magicien Afriquain qui ſe connoiſſoit en phiſionomie eut remarqué dans le vi-

ſage d'Aladdin tout ce qui étoit abſolument néceſſaire pour l'exécution de ce qui avoit fait le ſujet de ſon voyage, il s'informa adroitement de ſa famille, de ce qu'il étoit, & de ſon inclination. Quand il fut inſtruit de tout ce qu'il ſouhaitoit, il s'aprocha du jeune homme, & en le tirant à part à quelques pas de ſes camarades, mon fils, lui demanda-t'il, votre père ne s'apelle-t'il pas Muſtafa le tailleur? Oui Monſieur, répondit Aladdin, mais il y a long tems qu'il eſt mort.

A ces paroles le magicien Afriquain ſe jetta au cou d'Aladdin, l'embraſſa & le baiſa par pluſieurs fois les larmes aux yeux accompagnées de ſoupirs. Aladdin qui remarqua ſes larmes, lui demanda quel ſujet il avoit de pleurer. Ah! mon fils, s'écria le magicien Afriquain, comment pourrois-je m'en empêcher? Je ſuis vo-

votre oncle, & votre père étoit mon bon frère. Il y a plusieurs années que je suis en voyage ; & dans le moment que j'arrive ici avec l'espérance de le revoir, & de lui donner de la joye de mon retour, vous m'aprenez qu'il est mort. Je vous assure que c'est une douleur bien sensible pour moi de me voir privé de la consolation à laquelle je m'atendois. Mais ce qui soulage un peu mon affliction, c'est qu'autant que je puis m'en souvenir je reconnois ses traits sur votre visage, & je vois que je ne me suis pas trompé en m'adressant à vous. Il demanda à Aladdin en mettant la main à la bourse, où demeuroit sa mère. Aussitôt Aladdin satisfit à sa demande, & le magicien Afriquain lui donna en même tems une poignée de menue monnoye en lui disant: mon fils, allez trouver votre mère, faites lui bien mes com-

plimens, & dites lui que j'irai la voir demain, si le tems me le permet, pour me donner la consolation de voir le lieu où mon bon frère a vêcu si long-tems, & où il a fini ses jours.

Dès que le magicien Afriquain eut laissé le neveu qu'il venoit de se faire lui-même, Aladdin courut chez sa mère, bien joyeux de l'argent que son oncle venoit de lui donner. Ma mère, lui dit-il en arrivant, je vous prie de me dire si j'ai un oncle. Non, mon fils, lui répondit la mère, vous n'avez point d'oncle du côté de feu votre père, ni du mien. Je viens cependant, reprit Aladdin, de voir un homme, qui se dit mon oncle du côté de mon père, puisqu'il étoit son frère, à ce qu'il m'a assuré. Il s'est même mis à pleurer, & à m'embrasser quand je lui ai dit, que mon père étoit mort. Et pour marque que je dis la verité,

ajoû-

ajoûta-t'il, en lui montrant la monnoye qu'il avoit reçue; voila ce qu'il m'a donné. Il m'a auſſi chargé de vous ſaluer de ſa part, & de vous dire, que demain, s'il en a le tems, il viendra vous ſaluer, pour voir en même tems la maiſon où mon père à vécu, & où il eſt mort. Mon fils, repartit la mère, il eſt vrai que votre père avoit un frère; mais il y a long-tems qu'il eſt mort: & je ne lui ai jamais entendu dire qu'il en eut un autre. Ils n'en dirent pas davantage touchant le magicien Afriquain.

Le lendemain le magicien Afriquain aborda Aladdin une ſeconde fois, comme il jouoit dans un autre endroit de la ville avec d'autres enfans. Il l'embraſſa comme il avoit fait le jour précédent, & en lui mettant deux pièces d'or dans la main, il lui dit: mon fils portez cela à votre mère, & dites lui que j'irai la voir ce ſoir, & qu'

elle achete dequoi ſouper, afin que nous mangions enſemble. Mais auparavant, enſeignez-moi où je trouverai ſa maiſon. Il le lui enſeigna, & le magicien Afriquain le laiſſa aller.

Aladdin porta les deux piéces d'or à ſa mère, & dès qu'il lui eût dit quelle étoit l'intention de ſon oncle, elle ſortit pour les aller employer, & revint avec de bonnes proviſions; & comme elle étoit dépourvue d'une bonne partie de la vaiſſelle dont elle avoit beſoin, elle alla en emprunter chez ſes voiſines. Elle emploia toute la journée à préparer le ſoupér, & ſur le ſoir dès que tout fut prêt elle dit à Aladdin: mon fils, votre oncle ne ſait peut-être pas où eſt notre maiſon, allez au devant de lui & amenez le ſi vous le voyez.

Quoi qu'Aladdin eût enſeigné la maiſon au magicien Afriquain, il étoit prêt néanmoins de ſortir,

quand

quand on frapa à la porte. Aladdin ouvrit, & reconnut le magicien Afriquain, qui entra chargé de bouteilles de vin, & de plusieurs sortes de fruits, qu'il aportoit pour le soupér.

Après que le magicien Afriquain eut mis ce qu'il aportoit entre les mains d'Aladdin, il salua sa mère, & il la pria de lui montrer la place, où son frère Mustafa avoit coûtume de s'asseoir sur le sofa. Elle la lui montra; & aussitôt il se prosterna, & baisa cette place plusieurs fois, les larmes aux yeux, en s'écriant: mon pauvre frère! que je suis malheureux de n'être pas arrivé assez à tems, pour vous embrasser encore une fois avant votre mort. Quoique la mère d'Aladdin l'en priât, jamais il ne voulut s'asseoir à la même place. Non, dit-il, je m'en garderai bien; mais soufrez que je me mette ici vis à vis; afin que si

je ſuis privé de la ſatisfaction de l'y voir en perſonne, comme père d'une famille qui m'eſt ſi chère, je puiſſe au moins l'y regarder comme s'il étoit préſent. La mère d'Aladdin ne le preſſa pas davantage, & elle le laiſſa dans la liberté de prendre la place qu'il voulut.

Quand le magicien Afriquain ſe fût aſſis à la place qu'il lui avoit plu de choiſir, il commença de s'entretenir avec la mère d'Aladdin: ma bonne ſœur, lui dit-il, ne vous étonnez point, de ne m'avoir pas vû tout le tems que vous avez été mariée avec mon frère Muſtafa d'heureuſe mémoire. Il y a quarante ans que je ſuis ſorti de ce païs, qui eſt le mien, auſſi bien que celui de feu mon frère. Depuis ce tems-là, après avoir voyagé dans les Indes, dans la Perſe, dans l'Arabie, dans la Syrie, en Egypte, & ſéjourné

dans

dans les belles villes de ces païs-là, je paſſai en Afrique, où j'ai fait un plus long ſéjour. A la fin, comme il eſt naturel à l'homme, quelque éloigné qu'il ſoit du païs de ſa naiſſance, de n'en perdre jamais la mémoire non plus que de ſes parens & de ceux avec qui il a été élevé, il m'a pris un déſir ſi éficace de revoir le mien, & de venir embraſſer mon chèr frère, pendant que je me ſentois encore aſſez de force & de courage pour entreprendre un ſi long voyage, que je n'ai pas diferé à faire mes préparatifs & à me mettre en chemin. Je ne vous dis rien de la longueur du tems que j'y ai mis, de tous les obſtacles que j'ai rencontré, & de toutes les fatigues que j'ai ſoufert pour venir juſqu'ici. Je vous dirai ſeulement que rien ne m'a mortifié, & afligé davantage dans tous mes voyages, que quand j'ai apris la mort d'un

frère que j'avois toujours aimé, & que j'aimois d'une amitié véritablement fraternelle. J'ai remarqué ſes traits dans le viſage de mon neveu votre fils, & c'eſt ce qui me l'a fait diſtinguer par deſſus tous les autres enfans avec qui il étoit. Il a pu vous dire de quelle manière j'ai reçu la triſte nouvelle qu'il n'étoit plus au monde. Mais il faut louer Dieu de toutes choſes. Je me conſole de le retrouver dans un fils, qui en conſerve les traits les plus remarquables.

Le magicien Afriquain qui s'aperçut, que la mère d'Aladdin s'atendriſſoit ſur le ſouvenir de ſon mari, en renouvellant ſa douleur, changea de diſcours, & en ſe tournant du côté d'Aladdin il lui demanda ſon nom. Je m'apelle Aladdin, lui dit-il. Eh bien Aladdin, reprit le magicien, à quoi vous ocupez vous? ſavez-vous quel-

quelque métier ?

A cette demande Aladdin baissa les yeux & fut déconcerté. Mais sa mère en prenant la parole dit : Aladdin est un faineant, son père à fait tout son possible pendant qu'il vivoit pour lui aprendre son métier, mais il n'a pû en venir à bout. Et depuis qu'il est mort, nonobstant tout ce que j'ai pû lui dire, & ce que je lui repête chaque jour, il ne fait autre métier que de faire le vagabond, & passer tout son tems à jouer avec les enfans, comme vous l'avez vû, sans considérer qu'il n'est plus enfant ; & si vous ne lui en faites honte, & qu'il n'en profite pas, je désespère que jamais il puisse rien valoir. Il sait que son père n'a laissé aucun bien, & il voit lui-même qu'à filer du coton pendant tout le jour, comme je fais, j'ai bien de la peine à gagner de quoi nous faire avoir du pain.

Pour moi je ſuis réſolue de lui fermer la porte un de ces jours & de l'envoyer en chercher ailleurs.

Après que la mère d'Aladdin eût achevé ces paroles en fondant en larmes, le magicien Afriquain dit à Aladdin: cela n'eſt pas bien mon neveu, il faut ſonger à vous aider vous-même, & à gagner votre vie. Il y a des métiers de pluſieurs ſortes: voyez s'il n'y en a pas quelqu'un pour lequel vous ayez inclination plutôt que pour un autre. Peut-être que celui de votre père vous déplaît, & que vous vous acomoderiez mieux d'un autre: ne me diſſimulez point vos ſentimens, je ne cherche qu'a vous aider. Comme il vit qu'Aladdin ne répondoit rien, ſi vous avez de la répugnance pour aprendre un métier, continua-t'il, & que vous vouliez être honnêt' homme, je vous leverai une boutique garnie de riches étofes,

& de toiles fines ; vous vous mettrez en état de les vendre, & de l'argent que vous en ferez vous acheterez d'autres marchandiſes ; & de cette manière vous vivrez honorablement. Conſultez-vous vous-même, & dites-moi franchement ce que vous en penſez. Vous me trouverez toujours prêt de tenir ma promeſſe.

Cette ofre flata fort Aladdin, à qui le travail manuel déplaiſoit d'autant plus qu'il avoit aſſez de connoiſſance, pour s'être aperçu que les boutiques de ces ſortes de marchandiſes étoient propres & fréquentées, & que les marchands étoient bien habillés & fort conſiderés. Il marqua au magicien Afriquain qu'il regardoit comme ſon oncle, que ſon penchant étoit plutôt de ce côté-là, que d'aucun autre, & qu'il lui ſeroit obligé toute ſa vie du bien qu'il vouloit lui faire. Puiſque cette pro-

feſſion vous agrée, reprit le magicien Afriquain, je vous ménerai demain avec moi, & je vous ferai habiller proprement & richement conformément à l'état d'un des plus gros marchands de cette ville, & après-demain nous ſongerons à vous lever une boutique de la manière que je l'entends.

La mère d'Aladdin, qui n'avoit pas crû juſqu'alors que le magicien Afriquain fut frère de ſon mari, n'en douta nullement, après tout le bien qu'il promettoit de faire à ſon fils. Elle le remercia de ſes bonnes intentions, & après avoir exhorté Aladdin à ſe rendre digne de tous les biens que ſon oncle lui faiſoit eſpérer, elle ſervit le ſoupé. La converſation roula ſur le même ſujet pendant tout le repas, & juſqu'à ce que le magicien, qui vit que la nuit étoit avancée, prit congé de la mère

& du fils & se retira.

Le lendemain matin le magicien Afriquain ne manqua pas de revenir chez la veuve de Mustafa le tailleur, comme il l'avoit promis. Il prit Aladdin avec lui & le mena chez un gros marchand qui ne vendoit que des habits tout faits de toutes sortes de belles étoffes, pour les différents âges & conditions. Il s'en fit montrer de convenables à la grandeur d'Aladdin, & après avoir mis à part tous ceux qui lui plaisoient davantage, & rejetté les autres qui n'étoient pas de la beauté qu'il entendoit, il dit à Aladdin : mon neveu choisissez de tous ces habits celui que vous aimez le mieux. Aladdin charmé des libéralités de son nouvel oncle, en choisit un, & le magicien l'acheta avec tout ce qui devoit l'acompagner, & paya le tout sans marchander.

Lorsqu'Aladdin se vit si magnifi-

nifiquement habillé, depuis les piés juſqu'à la tête, il fit à ſon oncle tous les remercimens imaginables, & le magicien lui promit encore de ne le point abandonner, & de l'avoir toujours avec lui. En éfet, il le mena dans les lieux les plus fréquentés de la ville, particuliérement dans ceux où étoient les boutiques des plus riches marchands. Et quand il fut dans la rue où étoient les boutiques des belles étofes & des toiles fines, il dit à Aladdin : comme vous ſerez bientôt marchand comme ceux que vous voyez, il eſt bon que vous les fréquentiez, & qu'ils vous connoiſſent. Il lui fit voir auſſi les Moſquées les plus belles & les plus grandes, & le conduiſit dans les Khans où logeoient les marchands étrangers, & dans tous les endroits du palais du Sultan où il étoit libre d'entrer. Enfin aprés avoir parcouru

enſemble tous les beaux endroits de la ville, ils arrivèrent dans le Khan, où le magicien avoit pris un apartement. Il s'y trouva quelques marchands avec leſquels il avoit commencé de faire connoiſſance depuis ſon arrivée, & qu'il avoit aſſemblé exprès pour les bien régaler, & leur donner en même tems la connoiſſance de ſon prétendu neveu.

Le régal ne finit que ſur le ſoir. Aladdin voulut prendre congé de ſon oncle pour s'en retourner; mais le magicien Afriquain ne voulut pas le laiſſer aller ſeul, & le reconduiſit lui-même chez ſa mère. Dès qu'elle eut aperçu ſon fils ſi bien habillé, elle fut tranſportée de joye, & ne ceſſoit de donner mille bénédictions au magicien qui avoit fait une ſi grande dépenſe pour ſon enfant. Généreux parent, lui dit-elle, je ne ſai comment vous remercier de vo-

tre libéralité, je sai que mon fils ne mérite pas le bien que vous lui faites, & qu'il en seroit indigne, s'il n'en étoit reconnoissant, & s'il négligeoit de répondre à la bonne intention que vous avez de lui donner un établissement si distingué. En mon particulier, ajoûta-t'elle, je vous en remercie encore de toute mon ame, & je vous souhaite une vie assez longue pour être témoin de la reconnoissance de mon fils, qui ne peut mieux vous la témoigner, qu'en se gouvernant selon vos bons conseils.

Aladdin, reprit le magicien Afriquain, est un bon enfant, il m'écoute assez, & je crois que nous en ferons quelque chose de bon. Je ne suis fâché que d'une chose, c'est de ne pouvoir pas éxécuter demain ce que je lui ai promis. A cause du jour de vendredi, les boutiques seront fermées, & il n'y aura pas lieu de songer à en louer

une

une & a la garnir, pendant que les marchands ne penſeront qu'à ſe divertir ; ainſi nous remettrons l'afaire à ſamedi. Mais je viendrai demain le prendre & je le ménerai promener dans les jardins, où le beau monde a coûtume de ſe trouver. Il n'a peut-être encore rien vû des divertiſſemens qu'on y prend. Il n'a été juſqu'à préſent qu'avec les enfans ; il faut qu'il voye des hommes. Le magicien Afriquain prit enfin congé de la mère & du fils, & ſe retira. Aladdin cependant, qui étoit déja dans une grande joye de ſe voir ſi bien habillé, ſe fit encore un plaiſir par avance de la promenade des jardins des environs de la ville. En éfet jamais il n'étoit ſorti hors des portes, & jamais il n'avoit vû les environs, qui étoient d'une grande beauté, & très agréables.

Aladdin ſe leva & s'habilla le lendemain de grand matin pour

être

être prêt à partir, quand son oncle viendroit le prendre. Après avoir atendu long-tems à ce qu'il lui sembloit, l'impatience lui fit ouvrir la porte; & se tenir sur le pas, pour voir s'il ne le verroit point. Dès qu'il l'aperçut, il en avertit sa mère, & en prenant congé d'elle il ferma la porte, & courut à lui pour le joindre.

Le magicien Afriquain fit beaucoup de caresses à Aladdin, quand il le vit. Allons mon cher enfant, lui dit-il d'un air riant: je veux vous faire voir aujourdhui de belles choses. Il le mena par une porte qui conduisoit à de grandes & belles maisons, ou plutôt à des palais magnifiques qui avoient chacun de très beaux jardins dont les entrées étoient libres. A chaque palais qu'ils rencontroient il demandoit à Aladdin s'il le trouvoit beau: & Aladdin en le prévenant quand un autre se présen-

ſentoit diſoit mon oncle, en voici un plus beau que ceux que nous venons de voir. Cependant ils avançoient toujours plus avant dans la campagne, & le ruſé magicien, qui avoit envie d'aller plus loin pour exécuter le deſſein qu'il avoit dans la tête, prit ocaſion d'entrer dans un de ces jardins. Il s'aſſit près d'un grand baſſin, qui recevoit une très belle eau par un muſle de lion de bronze, & feignit qu'il étoit las, afin de faire repoſer Aladdin: mon neveu, lui dit-il, vous devez être fatigué auſſi bien que moi: repoſons-nous ici pour reprendre nos forces; nous aurons plus de courage à pourſuivre notre promenade.

Quand ils furent aſſis, le magicien Afriquain tira d'un linge attaché à ſa ceinture des gateaux & pluſieurs ſortes de fruits, dont il avoit fait proviſion, & il l'étendit ſur le bord du baſſin. Il partagea

gea un gâteau entre lui & Aladdin, & à l'égard des fruits, il lui laissa la liberté de choisir ceux qui seroient le plus à son goût. Pendant ce petit repas il entretint son prétendu neveu de plusieurs enseignemens qui tendoient à l'exhorter de se détacher de la fréquentation des enfans, & de s'aprocher plutôt des hommes sages & prudens, de les écouter & de profiter de leurs entretiens. Bientôt, lui disoit-il, vous serez homme comme eux, & vous ne pouvez vous acoutumer de trop bonne heure à dire de bonnes choses à leur éxemple. Quand ils eurent achevé ce petit repas ils se levèrent, & poursuivirent leur chemin au travers des jardins, qui n'étoient séparés les uns des autres, que par de petits fossés qui en marquoient les limites; mais qui n'en empêchoient pas la communication. La bonne foi fai-

faiſoit que les citoyens de cette capitale n'aportoient pas plus de précaution pour s'empêcher les uns les autres de ſe nuire. Inſenſiblement le magicien Afriquain mena Aladdin aſſez loin au delà des jardins & le fit traverſer des campagnes qui le conduiſirent juſques aſſez près des montagnes.

Aladdin, qui de ſa vie n'avoit fait tant de chemin, ſe ſentit fort fatigué d'une ſi longue marche: mon oncle, dit-il au magicien Afriquain, où allons nous? nous avons laiſſé les jardins bien loin derrière nous, & je ne vois plus que des montagnes. Si nous avançons plus loin, je ne ſai ſi j'aurai aſſez de force pour retourner juſqu'à la ville. Prenez courage, mon neveu, lui dit le faux oncle, je veux vous faire voir un autre jardin qui ſurpaſſe tous ceux que vous venez de voir. Il n'eſt pas loin d'ici, il n'y a qu'un pas, &

quand

quand nous y ſerons arrivés, vous me direz vous-même, ſi vous ne ſeriez pas fâché de ne l'avoir pas vû, après vous en être aproché de ſi prês. Aladdin ſe laiſſa perſuader, & le magicien le mena encore fort loin, en l'entretenant de diférentes hiſtoires amuſantes, pour lui rendre le chemin moins ennuyeux & la fatigue plus ſuportable.

Ils arrivèrent enfin entre deux montagnes d'une hauteur médiocre, & à peu près égales, ſéparées par un vallon de très peu de largeur. C'étoit là cet endroit remarquable où le magicien Afriquain avoit voulu amener Aladdin pour l'éxécution d'un grand deſſein, qui l'avoit fait venir de l'extrémité de l'Afrique juſqu'à la Chine. Nous n'allons pas plus loin, dit-il à Aladdin, je veux vous faire voir ici des choſes extraordinaires & inconnues à tous les mor-

mortels : & quand vous les aurez vues, vous me remercierez d'avoir été témoin de tant de merveilles que perſonne au monde n'aura vû que vous. Pendant que je vais batre le fuzil, amaſſez de toutes les brouſſailles que vous voyez celles qui ſeront les plus ſéches, afin d'alumer du feu.

Il y avoit une ſi grande quantité de ces brouſſailles, qu'Aladdin en eut bientôt fait un amas plus que ſufiſant dans le tems que le magicien alumoit l'alumette. Il y mit le feu, & dans le moment que les brouſſailles s'enflammèrent, le magicien Afriquain y jetta un parfum qu'il avoit tout prêt. Il s'éléva une fumée fort épaiſſe qu'il détourna de côté & d'autre, en prononçant des paroles magiques, aux quelles Aladdin ne comprit rien.

Dans le même moment la terre trembla un peu, & s'ouvrant

en cet endroit devant le magicien & Aladdin, fit voir à découvert une pierre d'environ un pied & demi en quarré & d'environ un pied de profondeur, posée horisontalement avec un anneau de bronze scellé dans le milieu, pour s'en servir à la lever. Aladdin éfraié de tout ce qui se passoit à ses yeux eut peur, & voulut prendre la fuite: mais étant néceſſaire à ce myſtère, le magicien le retint, le gronda fort, & lui donna un ſoufflet ſi fortement apliqué, qu'il le jetta par terre: & que peu s'en falut qu'il ne lui enfoncât les dents de devant dans la bouche, comme il parut par le ſang qui en ſortit. Le pauvre Aladdin tout tremblant & les larmes aux yeux s'écria en pleurant, mon oncle, qu'ai-je donc fait pour avoir mérité que vous me frapiez ſi rudement? J'ai mes raiſons pour le faire lui répondit le magicien.

Je

Je ſuis votre oncle, qui vous tient préſentement lieu de père, & vous ne devez pas me repliquer : mais, mon enfant, ajoûta-t'il en ſe radouciſſant, ne craignez rien, je ne demande autre choſe de vous, qu'une éxacte obéïſſance, ſi vous voulez bien profiter & vous rendre digne des grands avantages que je veux vous faire. Ces belles promeſſes du magicien calmèrent un peu la crainte & le reſſentiment d'Aladdin : & lorſque le magicien le vit entièrement raſſuré, vous avez vû, continua-t'il, ce que j'ai fait par la vertu de mon parfum, & des paroles que j'ai prononcées. Apprenez donc préſentement que ſous cette pierre que vous voyez eſt un tréſor caché qui vous eſt deſtiné, & qui doit vous rendre un jour plus riche que les plus grands Rois du monde. Cela eſt ſi vrai qu'il n'y a perſonne au monde que

vous, à qui il ſoit permis de toucher cette pierre, & de la lever pour y entrer. Il m'eſt même défendu d'y toucher, & de mettre le pied dans le tréſor quand il ſera ouvert. Pour cela il faut que vous éxécutiez de point en point ce que je vous dirai ſans y manquer: la choſe eſt de grande conſéquence & pour vous & pour moi.

Aladdin, toujours dans l'étonnement de ce qu'il voyoit, & de tout ce qu'il venoit d'entendre dire au magicien de ce tréſor qui devoit le rendre heureux à jamais, oublia tout ce qui s'étoit paſſé: hé bien, mon oncle, dit-il au magicien en ſe levant, dequoi s'agit-il? commandez, je ſuis tout prêt d'obéïr. Je ſuis ravi, mon enfant, lui dit le magicien Afriquain en l'embraſſant, que vous ayez pris ce parti: venez, aprochez-vous, prenez cet anneau & levez la pierre. Mais mon oncle,

re-

reprit Aladdin, je ne ſuis pas aſſez fort pour la lever, il faut donc que vous m'aidiez. Non, repartit le magicien Afriquain, vous n'avez pas beſoin de mon aide, & nous ne ferions rien vous & moi, ſi je vous aidois : il faut que vous la leviez vous ſeul. Prononcez ſeulement le nom de votre père & de votre grand-père, en tenant l'anneau, & levez; vous verrez qu'elle viendra a vous ſans peine. Aladdin fit comme le magicien lui avoit dit, il leva la pierre avec facilité & la poſa à côté.

Quand la pierre fut ôtée, un caveau de trois à quatre piés de profondeur ſe fit voir avec une petite porte & des degrés pour deſcendre plus bas. Mon fils, dit alors le magicien Afriquain à Aladdin, obſervez éxactement tout ce que je vais vous dire : deſcendez dans ce caveau : quand vous ſerez au bas des degrés que vous

voyez, vous trouverez une porte ouverte qui vous conduira dans un grand lieu vouté, & partagé en trois grandes ſalles l'une après l'autre. Dans chacune vous verrez à droit & à gauche quatre vaſes de bronze, grands comme des cuves, pleins d'or & d'argent; mais gardez-vous bien d'y toucher. Avant que d'entrer dans la premiére ſalle, levez votre robe, & ſerrez-la bien autour de vous; quand vous y ſerez entré, paſſez à la ſeconde ſans vous arrêter, & de là à la troiſiéme, auſſi ſans vous arrêter. Sur toutes choſes, gardez-vous bien d'aprocher des murs, & d'y toucher même avec votre robe: car ſi vous y touchiez, vous moureriez ſur le champ. C'eſt pour cela que je vous ai dit de la tenir ſerrée autour de vous. Au bout de la troiſiéme ſalle, il y a une porte, qui vous donnera entrée dans un jardin planté de beaux

beaux arbres tous chargés de fruits ; marchez tout droit & traverſez ce jardin par un chemin qui vous menera à un éſcalier de cinquante marches pour monter ſur une terraſſe. Quand vous ſerez ſur la terraſſe, vous verrez devant vous une niche, & dans la niche une lampe alumée. Prenez la lampe, éteignez-là, & quand vous aurez jetté le lumignon, & verſé la liqueur, mettez-là dans votre ſein, & aportez-là moi. Ne craignez pas de gâter votre habit; la liqueur n'eſt pas de l'huile, & la lampe ſera ſèche dès qu'il n'y en aura plus. Si les fruits du jardin vous font envie, vous pouvez en cueillir autant que vous voudrez, cela ne vous eſt pas défendu.

En achevant ces paroles, le magicien Afriquain tira un anneau qu'il avoit au doigt, & il le mit à l'un des doigts d'Aladdin, en lui diſant que c'étoit un pré-

ſervatif contre tout ce qui pourroit lui arriver de mal, en obſervant bien tout ce qu'il venoit de lui preſcrire. Allez, mon enfant, lui dit-il après cette inſtruction, deſcendez hardiment, nous allons être riches l'un & l'autre pour toute notre vie.

Aladdin ſauta légèrement dans le caveau, & deſcendit jusqu'au bas des degrés. Il trouva les trois ſalles dont le magicien Afriquain lui avoit fait la deſcription. Il paſſa au travers avec d'autant plus de précaution qu'il apréhendoit de mourir, s'il manquoit à obſerver ſoigneuſement ce qui lui avoit été preſcrit. Il traverſa le jardin ſans s'arrêter, monta ſur la terraſſe, prit la lampe alumée dans la niche, jetta le lumignon & la liqueur, & en la voyant ſans humidité, comme le magicien le lui avoit dit, il la mit dans ſon ſein. Il deſcendit de la terraſſe, &

il

il s'arrêta dans le jardin à en conſiderer les fruits qu'il n'avoit vû qu'en paſſant. Les arbres de ce jardin étoient tous chargés de fruits extraordinaires: chaque arbre en portoit de diférente couleur. Il y en avoit de blancs, de luiſans & tranſparens comme le cryſtal; de rouges, les uns plus chargés, les autres moins; de verds, de bleus, de violets, de tirans ſur le jaune, & de pluſieurs autres ſortes de couleurs. Les blancs étoient des perles; les luiſans & tranſparens des diamans; les rouges les plus foncés des rubis; les autres moins foncés des rubis balais; les verds des émeraudes; les bleus des turquoiſes; les violets des amethyſtes; ceux qui tiroient ſur le jaune des ſaphirs; & ainſi des autres. Et ces fruits étoient tous d'une groſſeur, & d'une perfection, à quoi on n'avoit encore vû rien de pa-

reil dans le monde. Aladdin, qui n'en connoiſſoit ni le mérite ni la valeur, ne fut pas touché de la vue de ces fruits qui n'étoient pas de ſon goût, comme l'euſſent été des figues, des raiſins, & les autres fruits excellens, qui ſont communs dans la Chine. Auſſi n'étoit-il pas encore dans un âge à en connoître le prix. Il s'imagina que tous ces fruits n'étoient que du verre coloré, & qu'ils ne valoient pas davantage. La diverſité de tant de belles couleurs néanmoins & la beauté & la groſſeur extraordinaire de chaque fruit lui donna envie d'en cueillir de toutes les ſortes. En éfet il en prit pluſieurs de chaque couleur, & il en remplit ſes deux poches & deux bourſes toutes neuves que le magicien lui avoit achetées, avec l'habit dont il lui avoit fait préſent, afin qu'il n'eût rien que de neuf; & comme les

deux

deux bourſes ne pouvoient tenir dans ſes poches, qui étoient déja pleines, il les atacha de chaque côté à ſa ceinture. Il en envelopa même dans les plis de ſa ceinture, qui étoit d'une étofe de ſoye ample & à pluſieurs tours, & il les acommoda de manière qu'ils ne pouvoient pas tomber. Il n'oublia pas auſſi d'en fourrer dans ſon ſein entre ſa robe & ſa chemiſe autour de lui.

Aladdin ainſi chargé de tant de richeſſes ſans le ſavoir, reprit en diligence le chemin des trois ſalles, pour ne pas faire atendre trop long tems le magicien Afriquain, & après avoir paſſé à travers avec la même précaution qu'auparavant, il remonta par où il étoit deſcendu, & ſe préſenta à l'entrée du caveau où le magicien Afriquain l'atendoit avec impatience. Auſſi-tôt qu'Aladdin l'aperçut, mon oncle, lui dit-il, je vous

prie de me donner la main pour m'aider à monter. Le magicien Afriquain lui dit : mon fils, donnez moi la lampe auparavant, elle pourroit vous embaraſſer. Pardonnez-moi mon oncle, reprit Aladdin, elle ne m'embaraſſe pas, je vous la donnerai dès que je ſerai monté. Le magicien Afriquain s'opiniâtra à vouloir qu'Aladdin lui mit la lampe entre les mains, avant que de le tirer du caveau, & Aladdin qui avoit embaraſſé cette lampe avec tous ces fruits dont il s'étoit garni de tous côtés, refuſa abſolument de la donner qu'il ne fût hors du caveau. Alors le magicien Afriquain au déſeſpoir de la réſiſtance de ce jeune homme entra dans une furie épouvantable. Il jetta un peu de ſon parfum ſur le feu qu'il avoit eu ſoin d'entretenir, & à peine eut-il prononcé deux paroles magiques, que la pierre

qui

qui ſervoit à fermer l'entrée du caveau ſe remit d'elle-même à ſa place, avec la terre par deſſus au même état qu'elle étoit à l'arrivée du magicien Afriquain & d'Aladdin.

Il eſt certain que le magicien Afriquain n'étoit pas frère de Muſtafa le tailleur, comme il s'en étoit vanté, ni par conſéquent oncle d'Aladdin. Il étoit véritablement d'Afrique, & il y étoit né. Or comme l'Afrique eſt un païs où l'on eſt plus entêté de la magie que par tout ailleurs, il s'y étoit apliqué dès ſa jeuneſſe, & après quarante années ou environ d'enchantemens, d'opérations de Geomance, de ſufumigations, & de lecture de livres de magie, il étoit enfin parvenu à découvrir, qu'il y avoit dans le monde une Lampe merveilleuſe, dont la poſſeſſion le rendroit plus puiſſant qu'aucun monarque de l'univers,

s'il pouvoit en devenir le poſſeſſeur. Par une dernière opération de Geomance il avoit connu, que cette Lampe étoit dans un lieu ſouterrain au milieu de la Chine à l'endroit, & avec toutes les circonſtances que nous venons de voir. Bien perſuadé de la vérité de cette découverte il étoit parti de l'extremité de l'Afrique, comme nous l'avons dit, & après un voyage long & pénible il étoit arrivé à la ville qui étoit ſi voiſine du tréſor. Mais quoique la Lampe fût certainement dans le lieu dont il avoit connoiſſance, il ne lui étoit pas permis néanmoins de l'enlever lui-même, ni d'entrer en perſonne dans le lieu ſoûterrain où elle étoit. Il falloit qu'un autre y deſcendît, l'allât prendre, & la lui mît entre les mains. C'eſt pourquoi il s'étoit adreſſé à Aladdin, qui lui avoit paru un jeune enfant ſans conſéquence,

&

& très propre à lui rendre ce ſervice qu'il atendoit de lui, bien réſolu dès qu'il auroit la Lampe dans ſes mains, de faire la derniére ſufumigation que nous avons dite, & de prononcer les deux paroles magiques qui devoient faire l'éfet que nous avons vû, & ſacrifier le pauvre Aladdin à ſon avarice & à ſa méchanceté, afin de n'en avoir pas de témoin. Le ſoufflet donné à Aladdin, & l'autorité qu'il avoit priſe ſur lui, n'avoient pour but que de l'acoutumer à le craindre & à lui obéir éxactement, afin que lorſqu'il lui demanderoit cette fameuſe Lampe magique, il la lui donnât auſſitôt. Mais il lui arriva tout le contraire de ce qu'il s'étoit propoſé. Enfin il n'uſa de ſa méchanceté avec tant de précipitation pour perdre le pauvre Aladdin, que parce qu'il craignit que s'il conteſtoit plus long-tems avec lui; quel-

quelqu'un ne vint à les entendre, & ne rendit public ce qu'il vouloit tenir très caché.

Quand le magicien Afriquain vit ſes grandes & belles eſpérances échouées à n'y revenir jamais, il n'eut pas d'autre parti à prendre que celui de retourner en Afrique. C'eſt ce qu'il fit dès le même jour. Il prit ſa route par des détours, pour ne pas rentrer dans la ville d'où il étoit ſorti avec Aladdin. Il avoit à craindre en éfet d'être obſervé par pluſieurs perſonnes, qui pouvoient l'avoir vû ſe promener avec cet enfant & revenir ſans lui.

Selon toutes les aparences on ne devoit plus entendre parler d'Aladdin. Mais celui-là même qui avoit crû le perdre pour jamais, n'avoit pas fait atention, qu'il lui avoit mis au doigt un anneau qui pouvoit ſervir à le ſauver. En éfet ce fut cet anneau qui fut cauſe du

ſa-

ſalut d'Aladdin, qui n'en ſavoit nullement la vertu ; & il eſt étonnant que cette perte, jointe à celle de la Lampe, n'ait pas jetté ce magicien dans le dernier déſeſpoir. Mais les magiciens ſont ſi acoutumés aux diſgraces & aux événemens contraires à leurs ſouhaits, qu'ils ne ceſſent tant qu'ils vivent de ſe repaître de fumée, de chimères & de viſions.

Aladdin qui ne s'atendoit pas à la méchanceté de ſon faux oncle, après les careſſes & le bien qu'il lui avoit fait, fût dans un étonnement qu'il eſt plus aiſé d'imaginer que de repréſenter par des paroles. Quand il ſe vit enterré tout vif, il apella mille fois ſon oncle en criant, qu'il étoit prêt de lui donner la lampe; mais ſes cris étoient inutiles, & il n'y avoit plus moyen d'être entendu. Ainſi il demeura dans les tenèbres & dans l'obſcurité. Enfin, après

après avoir donné quelque relâche à ſes larmes, il deſcendit juſqu'au bas de l'eſcalier du caveau pour aller chercher la lumière dans le jardin, où il avoit déja paſſé. Mais le mur qui s'étoit ouvert par enchantement, s'étoit refermé & rejoint par un autre enchantement. Il tâtonne devant lui à droite & à gauche par pluſieurs fois, & il ne trouve plus de porte. Il redouble ſes cris & ſes pleurs, & il s'aſſit ſur les degrés du caveau, ſans eſpoir de revoir jamais la lumière, & avec la triſte certitude au contraire de paſſer des tenèbres où il étoit, dans celles d'une mort prochaine.

Aladdin demeura deux jours en cet état, ſans manger & ſans boire. Le troiſiéme jour enfin en regardant la mort comme inévitable, il éléva les mains & en les joignant avec une réſignation entière à la volonté de Dieu, il

s'écria: *Il n'y a de force, & de puiſſance qu'en Dieu, le Haut, le Grand.* Dans cette action de mains jointes il frota ſans y penſer l'anneau que le magicien Afriquain lui avoit mis au doigt, & dont il ne connoiſſoit pas encore la vertu. Auſſi-tôt un génie d'une figure énorme, & d'un regard épouvantable, s'éleva devant lui comme de deſſous la terre, juſqu'à ce qu'il ateignit de la tête à la voûte, & dit à Aladdin ces paroles : *Que veux-tu? me voici prêt à t'obéir comme ton éſclave, & l'éſclave de tous ceux qui ont l'anneau au doigt, moi & les autres éſclaves de l'anneau.*

En tout autre tems & en toute autre ocaſion, Aladdin qui n'étoit pas acoûtumé à de pareilles viſions eût pû être ſaiſi de frayeur, & perdre la parole à la vue d'une figure ſi extraordinaire. Mais ocupé uniquement du danger préſent où il étoit il répondit

ſans

ſans héſiter : qui que tu ſois, fais-moi ſortir de ce lieu, ſi tu en as le pouvoir. A peine eut-il prononcé ces paroles que la terre s'ouvrit, & qu'il ſe trouva hors du caveau, & à l'endroit juſtement où le magicien l'avoit amené.

On ne trouvera pas étrange qu'Aladdin, qui étoit demeuré ſi long-tems dans les ténèbres les plus épaiſſes, ait eu d'abord de la peine à ſoûtenir le grand jour. Il y acoutuma ſes yeux peu à peu, & en regardant autour de lui, il fut fort ſurpris de ne pas voir d'ouverture ſur la terre. Il ne put comprendre de quelle manière il ſe trouvoit ſi ſubitement hors de ſes entrailles. Il n'y eut que la place où les brouſſailles avoient été allumées, qui lui fit reconnoître à peu près où étoit le caveau. Enſuite en ſe tournant du côté de la ville il l'aperçut au milieu des jardins qui l'environnoient, & il re-

con-

connut le chemin par où le magicien Afriquain l'avoit amené. Il le reprit en rendant graces à Dieu de ſe revoir une autre fois au monde, après avoir déſeſperé d'y revenir jamais. Il arriva juſqu'à la ville, & ſe traîna chez lui avec bien de la peine. En entrant chez ſa mère, la joye de la revoir, jointe à la foibleſſe dans laquelle il étoit de n'avoir pas mangé depuis près de trois jours, lui cauſa un évanouiſſement qui dura quelque tems. Sa mère, qui l'avoit déja pleuré comme perdu, ou comme mort, en le voyant en cet état n'oublia aucun de ſes ſoins pour le faire revenir. Il revint enfin de ſon évanouiſſement, & les premières paroles qu'il prononça, furent celles-ci : ma mère, avant toute choſe, je vous prie de me donner à manger, il y a trois jours que je n'ai pris quoique ce ſoit. Sa mère lui aporta ce qu'elle avoit,

voit, & en le mettant devant lui, mon fils, lui dit-elle, ne vous preſſez pas, cela eſt dangereux, mangez peu à peu & à votre aiſe, & menagez-vous dans le grand beſoin que vous en avez. Je ne veux pas même que vous me parliez. Vous aurez aſſez de tems pour me raconter ce qui vous eſt arrivé, quand vous ſerez bien rétabli. Je ſuis toute conſolée de vous revoir après l'affliction où je me ſuis trouvée depuis vendredi, & de toutes les peines que je me ſuis donnée pour aprendre ce que vous étiez devenu, dès que j'eus vu qu'il étoit nuit, & que vous n'étiez pas revenu à la maiſon.

Aladdin ſuivit le conſeil de ſa mère; il mangea tranquillement & peu à peu, & il but à proportion. Quand il eut achevé, ma mère, dit-il, j'aurois de grandes plaintes à vous faire ſur ce que vous m'avez abandonné avec tant

de

de facilité à la diſcretion d'un homme, qui avoit deſſein de me perdre, & qui tient à l'heure que je vous parle ma mort ſi certaine, qu'il ne doute pas, ou que je ne ſuis plus en vie, ou que je ne doive la perdre au premier jour. Mais vous avez cru, qu'il étoit mon oncle, & je l'ai cru comme vous. Eh! pouvions-nous avoir d'autre penſée d'un homme qui m'accabloit de careſſes & de bien, & qui me faiſoit tant d'autres promeſſes avantageuſes? Sachez, ma mère, que ce n'eſt qu'un traître, un méchant, un fourbe. Il ne m'a fait tant de bien, & tant de promeſſes, qu'afin d'arriver au but qu'il s'étoit propoſé de me perdre comme je l'ai dit, ſans que ni vous ni moi nous puiſſions en deviner la cauſe. De mon côté je puis aſſurer que je ne lui ai donné aucun ſujet qui méritât le moindre mauvais traitement. Vous le comprendrez vous-

vous-même par le recit fidèle que vous allez entendre de tout ce qui s'eſt paſſé depuis que je me ſuis ſéparé de vous, juſqu'à l'exécution de ſon pernicieux deſſein.

Aladdin commença à raconter à ſa mère tout ce qui lui étoit arrivé avec le magicien, depuis le vendredi qu'il étoit venu le prendre pour le mener avec lui voir les palais & les jardins qui étoient hors de la ville; ce qui lui arriva dans le chemin jusqu'à l'endroit des deux montagnes, où ſe devoit opérer le grand prodige du magicien : comment avec un parfum jetté dans le feu & quelques paroles magiques la terre s'étoit ouverte en un inſtant, & avoit fait voir l'entrée d'un caveau qui conduiſoit à un tréſor ineſtimable. Il n'oublia pas le ſoufflet qu'il avoit reçû du magicien, & de quelle manière après s'être un peu radouci il l'avoit engagé par de gran-

grandes promeſſes, & en lui mettant ſon anneau au doigt, à deſcendre dans le caveau. Il n'omit aucune circonſtance de tout ce qu'il avoit vû en paſſant & en repaſſant dans les trois ſalles, dans le jardin & ſur la terraſſe, où il avoit pris la Lampe merveilleuſe, qu'il montra à ſa mère en la tirant de ſon ſein, auſſi-bien que les fruits transparens & de diférentes couleurs qu'il avoit cueillis dans le jardin en s'en retournant, auxquels il joignit deux bourſes pleines qu'il donna à ſa mère, & dont elle fit peu de cas. Ces fruits étoient cependant des pierres précieuſes, dont l'éclat brillant comme le ſoleil, qu'ils rendoient à la faveur d'une lampe qui éclairoit la chambre, devoit faire juger de leur grand prix. Mais la mère d'Aladdin n'avoit pas ſur cela plus de connoiſſance que ſon fils. Elle avoit été élevée

dans une condition très médiocre, & ſon mari n'avoit pas eu aſſez de bien pour lui donner de ces ſortes de pierreries. D'ailleurs elle n'en avoit jamais vû à aucune de ſes parentes ni de ſes voiſines. Ainſi il ne faut pas s'étonner ſi elle ne les regarda que comme des choſes de peu de valeur, & bonnes tout au plus à récréer la vûe par la variété de leurs couleurs, ce qui fit qu'Aladdin les mit derrière un des couſſins du ſofa ſur lequel il étoit aſſis. Il acheva le récit de ſon avanture en lui diſant, que comme il fût revenu, & qu'il ſe fût préſenté à l'entrée du caveau, prêt à en ſortir, ſur le refus qu'il avoit fait au magicien de lui donner la lampe qu'il vouloit avoir, l'entrée du caveau s'étoit refermée en un inſtant par la force du parfum que le magicien avoit jetté ſur le feu qu'il n'avoit pas laiſſé éteindre, & des paroles

qu'il

qu'il avoit prononcées. Mais il n'en pût dire davantage ſans verſer des larmes, en lui repréſentant l'état malheureux où il s'étoit trouvé lorſqu'il s'étoit vû enterré tout vivant dans le fatal caveau, juſqu'au moment qu'il en étoit ſorti, & que pour ainſi dire, il étoit revenu au monde, par l'attouchement de ſon anneau dont il ne connoiſſoit pas encore la vertu. Quand il eut fini ce récit, il n'eſt pas néceſſaire de vous en dire davantage, dit-il à ſa mère; le reſte vous eſt connu: voila enfin quelle a été mon avanture, & quel eſt le danger que j'ai couru depuis que vous ne m'avez vû.

La mère d'Aladdin eut la patience d'entendre ce récit merveilleux & ſurprenant, & en même tems ſi afligeant pour une mère qui aimoit ſon fils tendrement malgré ſes défauts, ſans l'interrompre. Dans les endroits néan-

moins les plus touchans, & qui faiſoient connoître davantage la perfidie du magicien Afriquain, elle ne put s'empêcher de faire paroître combien elle le déteſtoit, par les marques de ſon indignation. Mais dès qu'Aladdin eût achevé, elle ſe déchaîna en mille injures contre cet impoſteur. Elle l'apella traître, perfide, barbare, aſſaſſin, trompeur, magicien, ennemi & deſtructeur du genre humain. Oui mon fils, ajoûta-t'elle, c'eſt un magicien, & les magiciens ſont des peſtes publiques; ils ont commerce avec les démons par leurs enchantemens & par leurs ſorcelleries. Béni ſoit Dieu qui n'a pas voulu que ſa méchanceté inſigne eut ſon éfet entier contre vous. Vous devez bien le remercier de la grace qu'il vous a faite. La mort vous étoit inévitable ſi vous ne vous fuſſiez ſouvenu de lui, & que vous n'eûſ-

ſiez

ſiez imploré ſon ſecours. Elle dit encore beaucoup de choſes en déteſtant toujours la trahiſon que le magicien avoit fait à ſon fils ; mais en parlant elle s'aperçut qu'Aladdin, qui n'avoit pas dormi depuis trois jours, avoit beſoin de repos. Elle le fit coucher, & peu de tems après elle ſe coucha auſſi.

Aladdin, qui n'avoit pris aucun repos dans le lieu ſoûterrain, où il avoit été enſeveli à deſſein qu'il y perdit la vie, dormit toute la nuit d'un profond ſommeil, & ne ſe réveilla le lendemain que fort tard. Il ſe leva, & la premiére choſe qu'il dit à ſa mère, fut qu'il avoit beſoin de manger, & qu'elle ne pouvoit lui faire un plus grand plaiſir que de lui donner à déjeuner. Hélas ! mon fils, lui répondit ſa mère, je n'ai pas ſeulement un morceau de pain à vous donner, vous mangeâtes hier au ſoir le

peu de proviſions qu'il y avoit dans la maiſon. Mais donnez-vous un peu de patience, je ne ſerai pas long-tems à vous en aporter. J'ai un peu de fil de coton de mon travail, je vais le vendre afin de vous acheter du pain & quelque choſe pour notre dîné. Ma mère, reprit Aladdin, reſervez votre fil de coton pour une autre fois, & donnez-moi la Lampe que j'aportai hier, j'irai la vendre, & l'argent que j'en aurai ſervira à nous avoir de quoi déjeuner & dîner, & peut-être de quoi ſouper.

La mère d'Aladdin prit la Lampe où elle l'avoit miſe. La voila, dit-elle à ſon fils, mais elle eſt bien ſale; pour peu qu'elle ſoit nétoyée, je crois qu'elle en vaudra quelque choſe davantage. Elle prit de l'eau & un peu de ſable fin pour la nétoyer. Mais à peine eut-elle commencé à froter cette Lampe, qu'en un inſtant en préſen-

ſence de ſon fils un Génie hideux & d'une grandeur giganteſque s'éleva & parut devant elle, & lui dit d'une voix tonnante: *Que veux-tu? me voici prêt à t'obéir comme ton éſclave, & de tous ceux qui ont la Lampe en main, moi avec les autres éſclaves de la Lampe.*

La mère d'Aladdin n'étoit pas en état de répondre. Sa vue n'avoit pû ſoûtenir la figure hideuſe & épouvantable du Génie, & ſa frayeur avoit été ſi grande dès les premières paroles qu'il avoit prononcé, qu'elle étoit tombée évanouïe.

Aladdin qui avoit déja eu une aparition à peu près ſemblable dans le caveau, ſans perdre le tems, ni le jugement, ſe ſaiſit promptement de la Lampe, & en ſupléant au défaut de ſa mère, il répondit pour elle d'un ton ferme: j'ai faim, dit-il au Génie, aporte-moi de quoi manger. Le

Génie disparut, & un instant après il revint chargé d'un grand bassin d'argent qu'il portoit sur sa tête, avec douze plats couverts, du même métal, pleins d'excellens mets arrangés dessus, avec six grands pains blancs comme la neige sur les plats, deux bouteilles de vin exquis, & deux tasses d'argent à la main. Il posa le tout sur le sofa, & aussi-tôt il disparut.

Cela se fit en si peu de tems, que la mère d'Aladdin n'étoit pas encore revenue de son évanouïssement, quand le Génie disparut pour la seconde fois. Aladdin, qui avoit déja commencé de lui jetter de l'eau sur le visage sans éfet, se mit en devoir de recommencer pour la faire revenir. Mais soit que ses esprits qui s'étoient dissipés se fussent enfin réunis, ou que l'odeur des mets que le Génie venoit d'aporter y eût contribué quel-

quelque choſe, elle revint dans le moment. Ma mère, lui dit Aladdin, cela n'eſt rien, levez-vous, & venez manger : voici de quoi vous remettre le cœur, & en même tems de quoi ſatisfaire au grand beſoin que j'ai de manger. Ne laiſſons pas refroidir de ſi bons mets & mangeons.

La mère d'Aladdin fut extrêmement ſurpriſe quand elle vit le grand baſſin, les douze plats, les ſix pains, les deux bouteilles & les deux taſſes, & qu'elle ſentit l'odeur délicieuſe qui exhaloit de tous ces plats. Mon fils, demanda-t'elle à Aladdin, d'où nous vient cette abondance, & a qui ſommes-nous redevable d'une ſi grande libéralité ? Le Sultan auroit-il ſu connoiſſance de notre pauvreté, & auroit-il eu compaſſion de nous? Ma mère, reprit Aladdin, mettons-nous à table, & mangeons : vous en avez beſoin

aussi bien que moi, je vous le dirai quand nous aurons déjeuné. Ils se mirent à table, & ils mangèrent avec d'autant plus d'apetit, que la mère & le fils ne s'étoient jamais trouvé à une table si bien fournie.

Pendant le repas la mère d'Aladdin ne pouvoit se lasser de regarder & d'admirer le bassin, & les plats, quoi qu'elle ne sût pas trop distinctement s'ils étoient d'argent ou d'une autre matière, tant elle étoit peu acoutumée à en voir de pareils, & à proprement parler sans avoir égard à leur valeur qui lui étoit inconnue il n'y avoit que la nouveauté qui la tenoit en admiration ; & son fils Aladdin n'en avoit pas plus de connoissance qu'elle.

Aladdin & sa mère, qui ne croioient faire qu'un simple déjeuné, se trouvèrent encore à table à l'heure du dîné. Des mets si excel-

cellens les avoient mis en apetit, & pendant qu'ils étoient chauds, ils crurent qu'ils ne feroient pas mal de joindre les deux repas ensemble, & de n'en pas faire à deux fois. Le double repas fini, il leur resta non-seulement de quoi souper, mais même assez de quoi en faire deux autres repas aussi forts le lendemain.

Quand la mère d'Aladdin eût déservi, & mis à part les viandes auxquelles ils n'avoient pas touché, elle vint s'asseoir sur le sofa auprès de son fils. Aladdin, lui dit-elle, j'atens que vous satisfassiez à l'impatience où je suis d'entendre le récit que vous m'avez promis. Aladdin lui raconta éxactement tout ce qui s'étoit passé entre le Génie & lui, pendant son évanouïssement, jusqu'à ce qu'elle fût revenue à elle.

La mère d'Aladdin étoit dans un grand étonnement du discours

de ſon fils, & de l'aparition du Génie. Mais, mon fils, reprit-elle, que voulez-vous dire avec vos Génies? jamais depuis que je ſuis au monde, je n'ai entendu dire que perſonne de ma connoiſſance en eût vû. Par quelle avanture ce vilain Génie eſt-il venu ſe préſenter à moi? Pourquoi s'eſt-il adreſſé à moi, & non pas à vous, à qui il a déja aparu dans le caveau du tréſor?

Ma mère, repartit Aladdin, le Génie qui vient de vous aparoître, n'eſt pas le même qui m'eſt aparu. Ils ſe reſſemblent en quelque manière par leur grandeur de géant; mais ils ſont entièrement diférens par leur mine, & par leur habillement. Auſſi ſont-ils à diférens maîtres. Si vous vous en ſouvenez, celui que j'ai vû s'eſt dit éſclave de l'anneau que j'ai au doigt: & celui que vous venez de voir s'eſt dit éſclave de la Lampe,

pe, que vous aviez à la main. Mais je ne crois pas que vous l'ayez entendu: il me ſemble en éfet que vous vous êtes évanouie dès qu'il a commencé à parler.

Quoi! s'écria la mère d'Aladdin, c'eſt donc votre Lampe qui eſt cauſe que ce maudit Génie s'eſt adreſſé à moi, plutôt qu'à vous: Ah! mon fils, ôtez la de devant mes yeux, & mettez la où il vous plaira; je ne veux plus y toucher. Je conſens plutôt qu'elle ſoit jettée ou bien vendue, que de courir riſque de mourir de frayeur en la touchant. Si vous me croiez vous vous deferez auſſi de l'anneau. Il ne faut pas avoir commerce avec les Génies, ce ſont des démons, & notre Prophète l'a dit.

Ma mère, avec votre permiſſion, reprit Aladdin, je me garderai bien préſentement de vendre, comme j'étois prêt de le faire

tantôt, une Lampe qui va nous être si utile, à vous & à moi. Ne voiez-vous pas ce qu'elle vient de nous procurer. Il faut qu'elle continue de nous fournir de quoi nous nourrir, & nous entretenir. Vous devez juger comme moi, que ce n'étoit pas sans raison, que mon faux & méchant oncle s'étoit donné tant de mouvemens, & avoit entrepris un si long & pénible voyage, puisque c'étoit pour parvenir à la possession de cette Lampe merveilleuse qu'il avoit préféré à tout l'or & l'argent qu'il savoit être dans les salles, & que j'ai vû moi-même, comme il m'en avoit averti Il savoit trop bien le mérite & la valeur de cette Lampe, pour ne demander autre chose d'un trésor si riche. Puisque le hazard nous en a fait découvrir la vertu, faisons-en un usage qui nous soit profitable, mais d'une manière qui soit

sans

ſans éclat, & qui ne nous atire pas l'envie & la jalouſie de nos voiſins. Je veux bien l'ôter de devant vos yeux, & la mettre dans un lieu où je la trouverai quand il en ſera beſoin, puiſque les Génies vous font tant de frayeur. Pour ce qui eſt de l'anneau, je ne ſaurois auſſi me réſoudre à le jetter. Sans cet anneau vous ne m'auriez jamais revu, & ſi je vivois à l'heure qu'il eſt, ce ne ſeroit peut-être que pour peu de momens. Vous me permettrez donc de le garder, & de le porter toujours au doigt bien précieuſement. Qui ſait s'il ne m'arrivera pas quelqu'autre danger que nous ne pouvons prévoir ni vous ni moi, dont il pourra me délivrer. Comme le raiſonnement d'Aladdin paroiſſoit aſſez juſte, ſa mère n'eût rien à y repliquer: mon fils, lui dit-elle, vous pouvez faire comme vous l'entendrez: pour

moi

moi je ne voudrois pas avoir afaire avec des Génies. Je vous déclare que je m'en lave les mains, & que je ne vous en parlerai pas davantage.

Le lendemain au ſoir après le ſoupé il ne reſta rien de la bonne proviſion que le Génie avoit aporté. Le jour ſuivant Aladdin, qui ne vouloit pas atendre que la faim le preſſât, prît un des plats d'argent ſous ſa robe, & ſortit le matin pour l'aller vendre. Il s'adreſſa à un juif qu'il rencontra dans ſon chemin. Il le tira à l'écart, & en lui montrant le plat, il lui demanda s'il vouloit l'acheter.

Le juif ruſé & adroit prend le plat, l'éxamine, & n'eut pas plutôt connu qu'il étoit de bon argent, qu'il demanda à Aladdin, combien il l'eſtimoit. Aladdin qui n'en connoiſſoit pas la valeur, & qui n'avoit jamais fait commerce de cette marchandiſe, ſe

contenta de lui dire, qu'il ſavoit bien lui-même ce que ce plat pouvoit valoir, & qu'il s'en rapportoit à ſa bonne foi. Le juif ſe trouva embaraſſé de l'ingénuité d'Aladdin. Dans l'incertitude où il étoit de ſavoir ſi Aladdin en connoiſſoit la matière & la valeur, il tira de ſa bourſe une pièce d'or, qui ne faiſoit au plus que la ſoixantedouziéme partie de la valeur du plat, & il la lui préſenta. Aladdin prit la pièce avec un grand empreſſement, & dès qu'il l'eût dans la main, il ſe retira ſi promptement, que le juif non content du gain exorbitant qu'il faiſoit par cet achat, fut bien fâché de n'avoir pas pénétré qu'Aladdin ignoroit le prix de ce qu'il lui avoit vendu, & qu'il auroit pû lui en donner beaucoup moins. Il fut ſur le point de courir après le jeune homme pour tâcher de retirer quelque choſe de ſa pièce d'or;

d'or ; mais Aladdin couroit, & étoit déja si loin, qu'il auroit eu de la peine à le joindre.

Aladdin en s'en retournant chez sa mère s'arrêta à la boutique d'un boulanger, chez qui il fit la provision de pain pour sa mère & pour lui, & qu'il paya sur sa pièce d'or que le boulanger lui changea. En arrivant il donna le reste à sa mère, qui alla au marché acheter les autres provisions nécessaires, pour vivre eux deux pendant quelques jours.

Ils continuèrent ainsi à vivre de ménage : c'est-à-dire, qu'Aladdin vendit tous les plats au juif l'un après l'autre jusqu'au douziéme, de la même manière qu'il avoit fait le premier, à mesure que l'argent venoit à manquer dans la maison. Le juif, qui avoit donné une pièce d'or du premier, n'osa lui ofrir moins des autres, de crainte de perdre une si bonne

au-

aubaine ; il les paya tous ſur le même pied. Quand l'argent du dernier plat fut dépenſé, Aladdin eut recours au baſſin qui peſoit lui ſeul dix fois autant que chaque plat. Il voulut le porter à ſon marchand ordinaire, mais ſon grand poids l'en empêcha. Il fut donc obligé d'aller chercher le juif qu'il amena chez ſa mère, & le juif après avoir examiné le poids du baſſin lui conta ſur le champ dix pièces d'or, dont Aladdin ſe contenta.

Tant que les dix pièces d'or durèrent, elles furent employées à la dépenſe journalière de la maiſon. Aladdin cependant accoutumé à une vie oiſive s'étoit abſtenu de jouer avec les jeunes gens de ſon âge depuis ſon avanture avec le magicien Afriquain. Il paſſoit les journées à ſe promener, ou à s'entretenir avec des gens avec leſquels il avoit fait con-

connoiſſance ; quelquefois il s' arrêtoit dans les boutiques des gros marchands, où il prêtoit l' oreille aux entretiens des gens de diſtinction qui s'y arrêtoient, ou qui s'y trouvoient comme à une eſpèce de rendez-vous. Et ces entretiens lui donnérent peu à peu quelque teinture de la connoiſſance du monde.

Quand il ne reſta plus rien des dix pièces d'or, Aladdin eut recours à la Lampe. Il la prit à la main, chercha le même endroit que ſa mère avoit touché, & comme il l'eût reconnu à l'impreſſion que le ſable y avoit laiſſé, il la frota comme elle avoit fait, & auſſi-tôt le même Génie qui s'étoit déja fait voir ſe préſenta devant lui. Mais comme Aladdin avoit froté la Lampe plus légèrement que ſa mère, il lui parla auſſi d'un ton plus radouci : *Que veux-tu ?* lui dit-il dans les mê-

mêmes termes qu'auparavant, *me voici prêt à t'obéir comme ton éſclave, & de tous ceux qui ont la Lampe en main, moi & les autres éſclaves de la Lampe.* Aladdin lui dit, j'ai faim, aporte-moi de quoi manger. Le Génie diſparut, & peu de momens après il reparut, chargé d'un ſervice de table pareil à celui qu'il avoit aporté la premiére fois. Il le poſa ſur le ſofa, & dans le moment il diſparut.

La mère d'Aladdin avertie du deſſein de ſon fils étoit ſortie exprès pour quelque afaire, afin de ne pas ſe trouver dans la maiſon dans le tems de l'aparition du Génie. Elle rentra peu de tems après, vit la table & le bufet très bien garnis, & demeura preſque auſſi ſurpriſe de l'éfet prodigieux de la Lampe, qu'elle l'avoit été la premiére fois. Aladdin & ſa mère ſe mirent à table, & après le repas il leur reſta encore de

quoi

quoi vivre largement les deux jours ſuivans.

Dès qu'Aladdin vit qu'il n'y avoit plus dans la maiſon ni pain, ni autres proviſions, ni argent pour en avoir, il prit un plat d'argent, & alla chercher le juif qu'il connoiſſoit, pour le lui vendre. En y allant il paſſa devant la boutique d'un orfèvre, reſpectable par ſa vieilleſſe, honnêt-homme, & d'une grande probité. L'orfèvre qui l'aperçut l'apella, & le fit entrer: mon fils, lui dit-il, je vous ai déja vû paſſer pluſieurs fois, chargé comme vous l'êtes à préſent, vous joindre avec un tel juif, & repaſſer peu de tems après ſans être chargé: je me ſuis imaginé que vous lui vendez ce que vous portez; mais vous ne ſavez peut-être pas que ce juif eſt un trompeur, & même plus trompeur que les autres juifs, & que perſonne de ceux qui le connoiſ-

ſent

ſent ne veut avoir afaire à lui. Au reſte ce que je vous dis ici n'eſt que pour vous faire plaiſir. Si vous voulez me montrer ce que vous portez préſentement, & qu'il ſoit à vendre, je vous en donnerai fidèlement ſon juſte prix, ſi cela me convient, ſinon je vous adreſſerai à d'autres marchands, qui ne vous tromperont pas.

L'eſpérance de faire plus d'argent du plat fit qu'Aladdin le tira de deſſous ſa robe, & le montra à l'orfèvre. Le vieillard qui connut d'abord que le plat étoit d'argent fin, lui demanda s'il en avoit vendu de ſemblables au juif, & combien il les lui avoit payés. Aladdin lui dit naïvement, qu'il en avoit vendu douze, & qu'il n'avoit reçu du juif qu'une pièce d'or de chacun. Ah le voleur! s'écria l'orfèvre: mon fils, ajouta-t'il, ce qui eſt fait eſt fait, il n'y faut plus penſer. Mais en vous fai-

faiſant voir ce que vaut votre plat, qui eſt du meilleur argent dont nous nous ſervons dans nos boutiques, vous connoîtrez combien le juif vous a trompé.

L'orfèvre prit ſa balance, il peſa le plat, & après avoir expliqué à Aladdin ce que c'étoit qu'un marc d'argent, combien il valoit, & ſes ſubdiviſions, il lui fit remarquer que ſuivant le poids du plat il valoit ſoixante-douze pièces d'or, qu'il lui compta ſur le champ en eſpèces. Voila, dit-il, la juſte valeur de votre plat. Si vous en doutez, vous pouvez vous adreſſer à celui de nos orfèvres qu'il vous plaira, & s'il vous dit qu'il vaut davantage, je vous promets de vous en payer le double. Nous ne gagnons que la façon de l'argenterie que nous achetons, & c'eſt ce que les juifs les plus équitables ne font pas.

Aladdin remercia bien fort l'

orfèvre

orfèvre du bon conſeil qu'il venoit de lui donner & dont il tiroit déja un ſi grand avantage. Dans la ſuite il ne s'adreſſa plus qu'à lui pour vendre les autres plats, auſſi-bien que le baſſin, dont la juſte valeur lui fut toujours payée à proportion de ſon poids. Quoi qu'Aladdin & ſa mère euſſent une ſource inépuiſable d'argent en leur Lampe, pour s'en procurer tant qu'ils voudroient, dès qu'il viendroit à leur manquer, ils continuèrent néanmoins de vivre toujours avec la même frugalité qu'auparavant, à la réſerve de ce qu'Aladdin en mettoit à part pour s'entretenir honnêtement, & pour ſe pourvoir des commoditésnéceſſaires dans leur pétit ménage. Sa mère de ſon côté ne prenoit la dépenſe de ſes habits, que ſur ce que lui valoit le coton qu'elle filoit. Avec une conduite ſi ſobre il eſt aiſé de

juger combien de tems l'argent des douze plats & du baſſin, ſelon le prix qu'Aladdin les avoit vendu à l'orfèvre, devoit leur avoir duré. Ils vécurent de la ſorte pendant quelques années avec le ſecours du bon uſage qu'Aladdin faiſoit de la Lampe de tems en tems.

Dans cet intervalle Aladdin, qui ne manquoit pas de ſe trouver avec beaucoup d'aſſiduité au rendez-vous des perſonnes de diſtinction dans les boutiques des plus gros marchands de draps d'or & d'argent, d'étofes de ſoye, des plus fines toiles, & de joüailleries, & qui ſe mêloit quelquefois dans leurs converſations, acheva de ſe former, & prit inſenſiblement toutes les manières du beau monde. Ce fut particuliérement chez les joüailliers qu'il fut détrompé de la penſée qu'il avoit que les fruits transparens qu'il

qu'il avoit cueillis dans le jardin, où il étoit allé prendre la Lampe, n'étoient que du verre coloré, & qu'il aprit que c'étoient des pierres de grand prix. A force de voir vendre & acheter de toutes sortes de ces pierreries dans leurs boutiques, il en aprit la connoissance & le prix, & comme il n'en voyoit point de pareilles aux siennes, ni en beauté, ni en grosseur, il comprit qu'au lieu de morceaux de verre qu'il avoit regardé comme des bagatelles, il possédoit un trésor inestimable. Il eut la prudence de n'en parler à personne, pas même à sa mère, & il n'y a pas de doute que son silence ne lui ait valu la haute fortune où nous verrons dans la suite qu'il s'éleva.

Un jour se promenant dans un quartier de la ville, Aladdin entendit publier à haute voix un ordre du Sultan, de fermer les boutiques & les portes des maisons,

& de se renfermer chacun chez soi, jusqu'à ce que la princesse Badroulboudour *, fille du Sultan, fût passée pour aller au bain, & qu'elle en fût revenue.

Ce cri public fit naître à Aladdin la curiosité de voir la princesse à découvert. Mais il ne le pouvoit qu'en se mettant dans quelque maison de connoissance, & à travers d'une jalousie, ce qui ne le contentoit pas, parce que la princesse selon la coûtume devoit avoir un voile sur le visage en allant au bain. Pour se satisfaire il s'avisa d'un moyen qui lui réussit. Il alla se placer derrière la porte du bain, qui étoit disposée de manière qu'il ne pouvoit manquer de la voir venir en face.

Aladdin n'atendit pas longtems. La princesse parut, & il la vit venir au travers d'une fente assez

* *C'est à-dire*, pleine Lune des pleines Lunes.

assez grande pour la voir sans être vû. Elle étoit acompagnée d'une grande foule de ses femmes & d'eunuques qui marchoient sur les côtés & à sa suite. Quand elle fut à trois ou quatre pas de la porte du bain elle ôta le voile qui lui couvroit le visage & qui la gênoit beaucoup; & de la sorte elle donna lieu à Aladdin de la voir d'autant plus à son aise, qu'elle venoit droit à lui.

Jusqu'à ce moment Aladdin n'avoit pas vû d'autres femmes le visage découvert que sa mère, qui étoit âgée, & qui n'avoit jamais eu d'assez beaux traits pour lui faire juger que les autres femmes fussent plus belles. Il pouvoit bien avoir entendu dire qu'il y en avoit d'une beauté surprenante; mais, quelques paroles qu'on employe pour relever le mérite d'une beauté, jamais elles ne font l'impression que la beauté

fait elle-même.

Lorſqu'Aladdin eut vû la princeſſe Badroulboudour il perdit la penſée qu'il avoit que toutes les femmes duſſent reſſembler à peu près à ſa mère. Ses ſentimens ſe trouvèrent bien diférents, & ſon cœur ne pût refuſer toutes les inclinations à l'objet qui venoit de le charmer. En éfet la princeſſe étoit la plus belle brune que l'on pût voir au monde. Elle avoit les yeux grands à fleur de tête, vifs, & brillans; le regard doux & modeſte; le nez d'une juſte proportion & ſans défaut; la bouche petite, les lévres vermeilles & toutes charmantes par leur agréable ſymmétrie. En un mot tous les traits de ſon viſage étoient d'une régularité acomplie. On ne doit donc pas s'étonner ſi Aladdin fut ébloui & preſque hors de lui-même à la vue de l'aſſemblage de tant de merveilles qui lui étoient

in-

inconnues. Avec toutes ces perfections la princeſſe avoit encore une riche taille, un port & un air majeſtueux, qui à la voir ſeulement lui atiroit le reſpect qui lui étoit dû.

Quand la princeſſe fut entrée dans le bain, Aladdin demeura quelque tems interdit & comme en extaſe, en rétraçant & en s'imprimant profondément l'idée d'un objet dont il étoit charmé & penétré juſqu'au fond du cœur. Il rentra enfin en lui-même, & en conſidérant que la princeſſe étoit paſſée, & qu'il garderoit inutilement ſon poſte pour la revoir à la ſortie du bain, puiſqu'elle devoit lui tourner le dos & être voilée, il prit le parti de l'abandonner & de ſe retirer.

Aladdin en rentrant chez lui ne put ſi bien cacher ſon trouble & ſon inquiétude, que ſa mère ne s'en aperçût. Elle fut ſurpriſe de

le voir ainſi triſte & rêveur contre ſon ordinaire. Elle lui demanda s'il lui étoit arrivé quelque choſe, ou s'il ſe trouvoit indiſpoſé. Mais Aladdin ne lui fit aucune réponſe, & s'aſſit négligemment ſur le ſofa, où il demeura dans la même ſituation, toujours ocupé à ſe retracer l'image charmante de la princeſſe Badroulboudour. Sa mère qui préparoit le ſoupé ne le preſſa pas davantage. Quand il fut prêt, elle le ſervit près de lui ſur le ſofa, & ſe mit à table; mais comme elle s'aperçut que ſon fils n'y faiſoit aucune atention, elle l'avertit de manger, & ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il changea de ſituation. Il mangea beaucoup moins qu'à l'ordinaire, les yeux toujours baiſſés, & avec un ſilence ſi profond qu'il ne fut pas poſſible à ſa mère de tirer de lui la moindre parole, ſur toutes les demandes qu'elle lui fai-

faiſoit pour tâcher d'aprendre le ſujet d'un changement ſi extraordinaire.

Après le ſoupé elle voulut recommencer à lui demander le ſujet d'une ſi grande mélancolie, mais elle n'en put rien ſavoir, & il prit le parti de s'aller coucher plutôt que de donner à ſa mère la moindre ſatisfaction ſur cela.

Sans éxaminer comment Aladdin épris de la beauté & des charmes de la princeſſe Badroulboudour paſſa la nuit, nous remarquerons ſeulement que le lendemain comme il étoit aſſis ſur le ſofa vis à vis de ſa mère, qui filoit du coton à ſon ordinaire, il lui parla en ces termes: ma mère, dit-il, je romps le ſilence que j'ai gardé depuis hier à mon retour de la ville. Il vous a fait de la peine, & je m'en ſuis bien aperçu. Je n'étois pas malade, comme il m'a paru que vous l'avez cru, & je ne le ſuis

pas encore. Mais je puis vous dire que ce que je sentois, & que je ne cesse de sentir encore, est quelque chose de pire qu'une maladie. Je ne sai pas bien quel est ce mal, mais je ne doute pas que ce que vous allez entendre ne vous le fasse connoître.

On n'a pas su dans ce quartier, continua Aladdin, & ainsi vous n'avez pu le savoir, qu'hier la princesse Badroulboudour, fille du Sultan alla au bain l'après-diné. J'apris cette nouvelle en me promenant par la ville. On publia un ordre de fermer les boutiques, & de se retirer chacun chez soi, pour rendre à cette princesse l'honneur qui lui est dû, & lui laisser le chemin libre, dans les rues par où elle devoit passer. Comme je n'étois pas éloigné du bain, la curiosité de la voir le visage découvert me fit naître la pensée d'aller me placer derrière la porte

te du bain, en faisant réflexion qu'il pouvoit arriver qu'elle ôteroit son voile, quand elle seroit prête d'y entrer. Vous savez la disposition de la porte, & vous pouvez juger vous-même que je devois la voir à mon aise, sr ce que je m'étois imaginé arrivoit. En éfet elle ôta son voile en entrant, & j'eus le bonheur de voir cette aimable princesse avec la plus grande satisfaction du monde. Voila ma mère le grand motif de l'état où vous me vîtes hier, quand je rentrai, & le sujet du silence que j'ai gardé jusqu'à présent. J'aime la princesse d'un amour dont la violence est telle que je ne saurois vous l'exprimer, & comme ma passion vive & ardente augmente à tout moment, je sens qu'elle ne peut être satisfaite que par la possession de l'aimable princesse Badroulboudour, ce qui fait que j'ai pris la ré-

ſolution de la faire demander en mariage au Sultan.

La mère d'Aladdin avoit écouté le diſcours de ſon fils avec aſſez d'atention juſqu'à ces derniéres paroles; mais quand elle eût entendu que ſon deſſein étoit de faire demander la princeſſe Badroulboudour en mariage, elle ne put s'empêcher de l'interrompre par un grand éclat de rire. Aladdin voulut pourſuivre, mais en l'interrompant encore, eh mon fils lui dit-elle, à quoi penſez-vous? Il faut que vous ayez perdu l'eſprit pour me tenir un pareil diſcours.

Ma mère, reprit Aladdin, je puis vous aſſurer que je n'ai pas perdu l'eſprit. Je ſuis dans mon bon ſens, j'ai prévu les reproches de folie & d'extravagance que vous me faites, & ceux que vous pourriez me faire. Mais tout cela ne m'empêchera pas de vous dire encore

une

une fois, que ma réſolution eſt priſe de faire demander au Sultan la princeſſe Badroulboudour en mariage.

En vérité mon fils, reprit la mère très ſérieuſement, je ne ſaurois m'empêcher de vous dire que vous vous oubliez entièrement, & quand même vous voudriez éxécuter cette réſolution, je ne vois pas par qui vous oſeriez faire cette demande au Sultan. Par vous-même, repliqua auſſi tôt le fils ſans héſiter. Par moi! s'écria la mère, d'un air de ſurpriſe, & d'étonnement; & au Sultan? Ah! je me garderai bien de m'engager dans une pareille entrepriſe. Et qui êtes-vous, mon fils, continua-t'elle, pour avoir la hardieſſe de penſer à la fille de votre Sultan? Avez-vous oublié que vous êtes fils d'un tailleur des moindres de ſa capitale, & d'une mère, dont les ancêtres n'ont pas été d'une naiſ-

ſance plus relevée? Savez-vous que les Sultans ne daignent pas donner leurs filles en mariage même à des fils de Sultans, qui n'ont pas l'eſpérance de règner un jour comme eux?

Ma mère, repliqua Aladdin, je vous ai déja dit, que j'ai prévû tout ce que vous venez de me dire, & je dis la même choſe de tout ce que vous y pourrez ajoûter. Vos diſcours ni vos remontrances ne me feront pas changer de ſentiment. Je vous ai dit que je ferois demander la princeſſe Badroulboudour en mariage par votre entremiſe; c'eſt une grace que je vous demande avec tout le reſpect que je vous dois, & je vous ſuplie de ne me la pas refuſer, à moins que vous n'aimiez mieux me voir mourir que de me donner la vie une ſeconde fois.

La mère d'Aladdin ſe trouva fort embarraſſée quand elle vit l'o-

l'opiniâtreté avec laquelle Aladdin perſiſtoit dans un deſſein ſi éloigné du bon ſens. Mon fils, lui dit-elle encore, je ſuis votre mère, & comme une bonne mère, qui vous ai mis au monde, il n'y a rien de raiſonnable ni de convenable à mon état & au votre, que je ne fuſſe prête de faire pour l'amour de vous. S'il s'agiſſoit de parler de mariage pour vous avec la fille de quelqu'un de nos voiſins d'une condition pareille ou aprochante de la votre, je n'oublierois rien & je m'employerois de bon cœur en tout ce qui ſeroit de mon pouvoir; encore pour y réuſſir faudroit-il que vous euſſiez quelques biens, ou quelque revenu, ou que vous ſuſſiez un métier. Quand de pauvres gens comme nous veulent ſe marier, la première choſe à quoi ils doivent ſonger c'eſt d'avoir de quoi vivre. Mais ſans faire réflexion ſur la baſſeſſe

de

de votre naiſſance, ſur le peu de mérite & de biens que vous avez, vous prenez votre vol juſqu'au plus haut degré de la fortune, & vos prétentions ne ſont pas moindres, que de vouloir demander en mariage & d'épouſer la fille de votre Souverain, qui n'a qu'à dire un mot pour vous précipiter & vous écraſer. Je laiſſe à part ce qui vous regarde, c'eſt à vous à y faire les réfléxions que vous devez, pour peu que vous ayez de bon ſens. Je viens à ce qui me touche. Comment une penſée auſſi extraordinaire, que celle de vouloir que j'aille faire la propoſition au Sultan de vous donner la princeſſe ſa fille en mariage, a-t'elle pu vous venir dans l'eſprit? Je ſupoſe que j'aye, je ne dis pas la hardieſſe, mais l'éfronterie d'aller me préſenter devant Sa Majeſté, pour lui faire une demande ſi extravagante, à qui m'adreſſerai-je

pour

pour m'introduire? Croyez-vous que le premier à qui j'en parlerois ne me traitât pas de folle, & ne me chaſſât pas indignement comme je le mériterois? Je ſupoſe encore qu'il n'y ait pas de dificulté à ſe préſenter à l'audience du Sultan. Je ſai qu'il n'y en a pas quand on s'y préſente pour lui demander juſtice, & qu'il la rend volontiers à ſes ſujets, quand ils la lui demandent. Je ſai auſſi que quand on ſe préſente à lui pour lui demander une grace, il l'acorde avec plaiſir quand il voit qu'on la mérité, & qu'on en eſt digne. Mais êtes vous dans ce cas là, & croyez-vous avoir mérité la grace que vous voulez que je demande pour vous? en êtes-vous digne? qu'avez-vous fait pour votre prince ou pour votre patrie, & en quoi vous êtes-vous diſtingué? Si vous n'avez rien fait pour mériter une ſi grande grace, &

que

que d'ailleurs vous n'en ſoyez pas digne, avec quel front pourrois-je la demander ? Comment pourrois-je ſeulement ouvrir la bouche pour la propoſer au Sultan ? Sa préſence toute majeſtueuſe & l'éclat de ſa cour me fermeroient la bouche auſſitôt, à moi qui tremblois devant feu mon mari votre père quand j'avois à lui demander la moindre choſe. Il y a une autre raiſon, mon fils, à quoi vous ne penſez pas, qui eſt qu'on ne ſe préſente pas devant nos Sultans ſans un préſent à la main, quand on a quelque grace à leur demander. Les préſens ont au moins cet avantage, que s'ils refuſent la grace pour les raiſons qu'ils peuvent avoir, ils écoutent au moins la demande & celui qui la fait, ſans aucune répugnance. Mais quel préſent avez-vous à faire ? & quand vous auriez quelque choſe, qui fût digne de la moin-

moindre atention d'un ſi grand monarque, quelle proportion y auroit-il de votre préſent avec la demande que vous voulez lui faire ? Rentrez en vous-même, & ſongez que vous aſpirez à une choſe qu'il vous eſt impoſſible d'obtenir.

Aladdin écouta fort tranquillement tout ce que ſa mère put lui dire, pour tâcher de le détourner de ſon deſſein ; & après avoir fait réfléxion ſur tous les points de ſa remontrance, il prit enfin la parole, & lui dit : j'avoue, ma mère, que c'eſt une grande témérité à moi d'oſer porter mes prétenſions auſſi loin que je fais, & une grande inconſidération d'avoir éxigé de vous avec tant de chaleur & de promptitude d'aller faire la propoſition de mon mariage au Sultan, ſans prendre auparavant les moyens propres à vous procurer une audience, & un acueil fa-

favorable : je vous en demande pardon. Mais dans la violence de la paſſion qui me poſſéde, ne vous étonnez pas, ſi d'abord je n'ai pas enviſagé tout ce qui peut ſervir à me procurer le repos que je cherche. J'aime la princeſſe Badroulboudour au dela de ce que vous pouvez vous imaginer, ou plutôt je l'adore, & je perſevère toujours dans le deſſein de l'épouſer. C'eſt une choſe arrêtée & réſolue dans mon eſprit. Je vous ſuis obligé de l'ouverture que vous venez de me faire. Je la regarde comme la premiére démarche qui doit me procurer l'heureux ſuccès que je me promets.

Vous me dites que ce n'eſt pas la coûtume de ſe préſenter devant le Sultan ſans un préſent à la main: & que je n'ai rien qui ſoit digne de lui. Je tombe d'accord du préſent, & je vous avoue que je n'y avois pas penſé. Mais, quand

à ce que vous me dites que je n'ai rien qui puisse lui être présenté, croyez-vous, ma mère, que ce que j'ai aporté le jour que je suis délivré d'une mort inévitable de la manière que vous savez, ne soit pas dequoi faire un présent très agréable au Sultan? Je parle de ce que j'ai aporté dans les deux bourses & dans ma ceinture, & que nous avons pris vous & moi pour des verres colorés: mais à présent je suis détrompé, & je vous aprens, ma mère, que ce sont des pierreries d'un prix inestimable, qui ne conviennent qu'à de grands monarques. J'en ai connu le mérite en fréquentant les boutiques des jouailliers, & vous pouvez m'en croire sur ma parole. Toutes celles que j'ai vû chez nos marchands jouailliers ne sont pas comparables à celles que nous possèdons ni en grosseur, ni en beauté, & cependant ils les font mon-

monter à des prix exceſſifs. A la vérité nous ignorons vous & moi le prix des nôtres: mais quoi qu'il en puiſſe être, autant que je puis en juger par le peu d'expérience que j'en ai, je ſuis perſuadé que le préſent ne peut être que très agréable au Sultan. Vous avez une porcelaine aſſez grande, & d'une forme très propre pour les contenir: aportez-la & voyons l'éfet qu'elles feront, quand nous les y aurons arrangées ſelon leurs diférentes couleurs.

La mère d'Aladdin aporta la porcelaine, & Aladdin tira les pierreries des deux bourſes, & les arrangea dans la porcelaine. L'éfet qu'elles firent au grand jour par la variété de leurs couleurs, par leur éclat, & par leur brillant, fut tel que la mère & le fils en demeurèrent preſque éblouïs. Ils en furent dans un grand étonnement, car ils ne les avoient vû l'

un

un & l'autre qu'à la lumière d'une lampe. Il eſt vrai qu'Aladdin les avoit vû chacune ſur leurs arbres comme des fruits qui devoient faire un ſpectacle raviſſant; mais comme il étoit encore enfant il n'avoit regardé ces pierreries que comme des bijoux propres à s'en jouer, & il ne s'en étoit chargé que dans cette vue, & ſans autre connoiſſance.

Après avoir admiré quelque tems la beauté du préſent, Aladdin reprit la parole: ma mère, dit-il, vous ne vous excuſerez plus d'aller vous préſenter au Sultan ſous prétexte de n'avoir pas un préſent à lui faire. En voilà un ce me ſemble, qui fera que vous ſerez reçue avec un acueil des plus favorables.

Quoique la mère d'Aladdin, nonobſtant la beauté & l'éclat du préſent, ne le crut pas d'un prix auſſi grand que ſon fils l'eſti-

timoit, elle jugea néanmoins qu'il pouvoit être agreé, & elle sentoit bien qu'elle n'avoit rien à lui repliquer sur ce sujet. Mais elle en revenoit toujours à la demande qu'Aladdin vouloit qu'elle fît au Sultan à la faveur de ce présent. Cela l'inquiétoit toujours fortement: mon fils, lui disoit-elle, je n'ai pas de peine à concevoir que le présent fera son éfet, & que le Sultan voudra bien me regarder de bon œil; mais quand il faudra que je m'acquite de la demande que vous voulez que je lui fasse, je sens bien que je n'en aurai pas la force, & que je demeurerai muette. Ainsi non seulement j'aurai perdu mes pas, mais même le présent, qui selon vous est d'une richesse si extraordinaire, & je reviendrois avec confusion vous anoncer que vous seriez frustré de votre espérance. Je vous l'ai déja dit, & vous de-

devez croire que cela arrivera ainſi. Mais, ajoûta-t'elle, je veux que je me faſſe violence pour me ſoumettre à votre volonté, & que j'aye aſſez de force pour oſer faire la demande que vous voulez que je faſſe ; il arrivera très certainement ou que le Sultan ſe mocquera de moi & me renvoyera comme une folle, ou qu'il ſe mettra dans une juſte colère, dont immanquablement nous ſerons vous & moi les victimes.

La mère d'Aladdin dit encore à ſon fils pluſieurs autres raiſons pour tâcher de le faire changer de ſentiment ; mais les charmes de la princeſſe Badroulboudour avoient fait une impreſſion trop forte dans ſon cœur pour le détourner de ſon deſſein. Aladdin perſiſta à éxiger de ſa mère qu'elle éxécutât ce qu'il avoit réſolu ; & autant par la tendreſſe qu'elle avoit pour lui, que par la

crainte qu'il ne s'abandonnât à quelque fâcheuse extrémité, elle vainquit sa répugnance, & elle condescendit à la volonté de son fils.

Comme il étoit trop tard, & que le tems d'aller au palais pour se présenter au Sultan ce jour là, étoit passé, la chose fut remise au lendemain. La mère & le fils ne s'entretinrent d'autre chose le reste de la journée, & Aladdin prit un grand soin d'inspirer à sa mère tout ce qui lui vint dans la pensée, pour la confirmer dans le parti qu'elle avoit enfin accepté d'aller se présenter au Sultan. Malgré toutes les raisons du fils la mère ne pouvoit se persuader qu'elle pût jamais réussir dans cette afaire : & véritablement il faut avouer qu'elle avoit tout lieu d'en douter. Mon fils, dit-elle à Aladdin, si le Sultan me reçoit aussi favorablement que je le souhaite

pour

pour l'amour de vous, qu'il écoute tranquillement la proposition que vous voulez que je lui fasse ; mais qu'après ce bon acueil il s'avise de me demander où sont vos biens, vos richesses, & vos états ; car c'est de quoi il s'informera avant toutes choses, plutôt que de votre personne ; si, dis-je, il me fait cette demande, que voulez-vous que je lui réponde ?

Ma mère, répondit Aladdin, ne nous inquiétons point par avance d'une chose qui peut-être n'arrivera pas. Voyons premièrement l'acueil que vous fera le Sultan, & la réponse qu'il vous donnera. S'il arrive qu'il veuille être informé de tout ce que vous venez de me dire, je verrai alors la réponse que j'aurai à lui faire, & j'ai confiance que la Lampe, par le moyen de laquelle nous subsistons depuis quelques années, ne me manquera pas dans le besoin.

La mère d'Aladdin n'eut rien à repliquer à ce que ſon fils venoit de lui dire. Elle fit réfléxion que la Lampe dont il parloit, pouvoit bien ſervir à de plus grandes merveilles, qu'à leur procurer ſimplement de quoi vivre. Cela la ſatisfit, & leva en même tems toutes les dificultés qui auroient pû encore la détourner du ſervice qu'elle avoit promis de rendre à ſon fils auprès du Sultan. Aladdin qui pénétra dans la penſée de ſa mère, lui dit: ma mère au moins ſouvenez-vous de garder le ſecret: c'eſt de là que dépend tout le bon ſuccès que nous devons atendre vous & moi de cette afaire. Aladdin & ſa mère ſe ſéparérent pour prendre quelque repos. Mais l'amour violent & les grands projets d'une fortune immenſe dont le fils avoit l'eſprit tout rempli, l'empêchérent de paſſer la nuit auſſi tranquillement qu'il

qu'il auroit bien ſouhaité. Il ſe leva avant la petite pointe du jour, & alla auſſitôt réveiller ſa mère. Il la preſſa de s'habiller le plus promptement qu'elle pourroit, afin d'aller ſe rendre à la porte du palais du Sultan, & d'y entrer à l'ouverture, en même tems que le grand Viſir, les Viſirs ſubalternes & tous les grands oficiers de l'état y entroient pour la ſéance du Divan, ou le Sultan aſſiſtoit toujours en perſonne.

La mère d'Aladdin fit tout ce que ſon fils voulut: elle prit la porcelaine où étoit le préſent des pierreries, l'envelopa dans un double linge, l'un très fin & très propre, l'autre moins fin qu'elle lia par les quatre coins pour le porter plus aiſément. Elle partit enfin avec une grande ſatisfaction d'Aladdin, & elle prit le chemin du palais du Sultan. Le grand Viſir acompagné des autres Viſirs,

& les ſeigneurs de la cour les plus qualifiés étoient déja entrés quand elle arriva à la porte. La foule de tous ceux qui avoient des afaires au Divan étoit fort grande. On ouvrit & elle marcha avec eux juſqu'au Divan. C'étoit un très beau ſalon, profond & ſpacieux, dont l'entrée étoit grande & magnifique. Elle s'arrêta & ſe rangea de manière qu'elle avoit en face le Sultan, le grand Viſir, & les ſeigneurs qui avoient ſéance au conſeil à droit & à gauche. On apella les parties les unes après les autres ſelon l'ordre des requêtes qu'elles avoient préſentées, & leurs afaires furent raportées, plaidées, & jugées juſqu'à l'heure ordinaire de la ſéance du Divan. Alors le Sultan ſe leva, congédia le conſeil, & rentra dans ſon apartement, où il fut ſuivi par le grand Viſir. Les autres Viſirs & les miniſtres du conſeil ſe reti-

tirèrent. Tous ceux qui s'y étoient trouvés pour des afaires particulières firent la même choſe, les uns contens du gain de leurs procès, les autres mal ſatisfaits du jugement rendu contre eux, & d'autres enfin avec l'eſpérance d'être jugés dans une autre ſéance.

Fin du neuviéme Tome.